A presso venezia
1850

Stevanin e d'Ottoa
e Porter
~~R+2810~~ lee

R 2810.
1
C.
Res.
2056

LES CARACTERES DE THEOPHRASTE

TRADUITS DU GREC.

AVEC

LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

BIBLIOTHEQUE ROYALE

A PARIS,
Chez ESTIENNE MICHALLET,
premier Imprimeur du Roy, ruë S. Jacques,
à l'Image ſaint Paul.

M. DC. LXXXVIII.
Avec Privilege de Sa Majeſté.

DISCOURS
SUR
THEOPHRASTE

JE n'eſtime pas que l'homme ſoit capable de former dans ſon eſprit un projet plus vain & plus chimerique, que de prétendre en écrivant de quelque art ou de quelque ſcience que ce ſoit, échaper à toute ſorte de critique, & enlever les ſuffrages de tous ſes Lecteurs. Car ſans m'étendre ſur la

difference des esprits des hommes aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de speculation, & aux autres celles de pratique; qui fait que quelques-uns cherchent dans les Livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-cy aiment à estre forcez par la demonstration, & ceux-là veulent entendre délicatement, ou former des raisonnemens & des conjectures; je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui

examine les hommes, & qui développe leurs caracteres ; & j'oſe dire que ſur les ouvrages qui traitent de choſes qui les touchent de ſi prés, & où il ne s'agit que d'eux-meſmes, ils ſont encore extrémement difficiles à contenter.

Quelques ſçavans ne goûtent que les *Apophthegmes* des Anciens, & les exemples tirez des Romains, des Grecs, des Perſes, des Egyptiens ; l'hiſtoire du monde preſent leur eſt inſipide ; ils ne ſont point touchez des hommes qui les environnent, & avec qui ils vivent, & ne font nulle attention à leurs

mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la Cour, & tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifferens pour toutes les choses qui les ont précedé sont avides de celles qui se passent à leurs yeux, & qui sont comme sous leur main ; ils les examinent, ils les discernent, ils ne perdent pas de veuë les personnes qui les entourent, si charmez des descriptions & des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, & à qui ils ne croyent pas ressem-

bler ; que juſques dans la Chaire l'on ſe croit obligé ſouvent de ſuſpendre l'Evangile pour les prendre par leur foible, & les ramener à leurs devoirs par des choſes qui ſoient de leur gouſt & de leur portée.

La Cour ou ne connoiſt pas la ville, ou par le mépris qu'elle a pour elle neglige d'en relever le ridicule, & n'eſt point frapée des images qu'il peut fournir ; & ſi au contraire l'on peint la Cour, comme c'eſt toûjours avec les ménagemens qui luy ſont dûs ; la ville ne tire pas de cet ébauche de quoy remplir ſa curioſi-

té, & se faire une juste idée d'un pays où il faut mesme avoir vêcu pour le cõnoistre.

D'autre part il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, & où ils se reconnoissent eux-mesmes; ils se tirent d'embarras en le condamnant; & tels n'approuvent la satyre, que lorsque commençant à lâcher prise & à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si differens des hom-

mes par un ſeul ouvrage de morale ? Les uns cherchent des definitions, des diviſions, des tables, & de la methode ; ils veulent qu'on leur explique ce que c'eſt que la vertu en general, & cette vertu en particulier ; quelle difference ſe trouve entre la valeur, la force & la magnanimité, les vices extrêmes par le defaut ou par l'excés entre leſquels chaque vertu ſe trouve placée, & duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaiſt pas. Les autres contents que l'on réduiſe les mœurs aux paſſions, & que

l'on explique celles-cy par le mouvement du ſang, par celuy des fibres & des arteres, quittent un Auteur de tout le reſte.

Il s'en trouve d'un troiſiéme ordre, qui perſuadez que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer, à diſcerner les bonnes d'avec les mauvaiſes, & à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible & de ridicule, d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de ſain & de loüable, ſe plaiſent infiniment dans la lecture des livres, qui ſuppoſant les principes phyſiques & moraux rebatus par

les anciens & les modernes, ſe jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres par ces images de choſes qui leur ſont ſi familieres, & dont neanmoins ils ne s'aviſoient pas de tirer leur inſtruction.

Tel eſt le traité des Caracteres des mœurs que nous a laiſſé Theophraſte; il l'a puiſé dans les Ethiques & les grandes Morales d'Ariſtote dont il fut le diſciple: les excellentes définitions que l'on lit au commencement de chaque Chapitre ſont établies ſur les idées & ſur

les principes de ce grand Philosophe, & le fond des caracteres qui y sont décrits, sont pris de la mesme source; il est vray qu'il se les rend propres par l'étenduë qu'il leur donne, & par la satyre ingenieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs, & sur tout des Atheniens.

Ce Livre ne peut gueres passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Theophraste avoit entrepris. Le projet de ce Philosophe, comme vous le remarquerez dans sa Preface, estoit de traiter de toutes les vertus, & de tous les vices; Et comme il as-

ſure luy - meſme dans cet endroit qu'il commence un ſi grand deſſein à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à ſa perfection. J'avoüe que l'opinion commune a toûjours eſté qu'il avoit pouſſé ſa vie au delà de cent ans ; & ſaint Jerôme dans une Lettre qu'il écrit à Nepotien aſſure qu'il eſt mort à cent ſept ans accomplis : de ſorte que je ne doute point qu'il n'y ait eû une ancienne erreur ou dans les chiffres Grecs qui ont ſervi de regle à Diogene Laërce qui ne le fait vivre que

quatre-vingt quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont esté faits de cet Historien ; s'il est vray d'ailleurs que les quatre-vingt dix-neuf ans que cet Auteur se donne dans cette Preface, se lisent également dans quatre manuscrits de la Bibliotheque Palatine; c'est là que l'on a trouvé les cinq derniers Chapitres des Caracteres de Theophraste qui manquoient aux anciennes impressions, & que l'on a vû deux titres, l'un du goût qu'on a pour les vicieux, & l'autre du gain sordide, qui sont seuls, & dénuez de leurs Chapitres.

Ainſi cet ouvrage n'eſt peut-eſtre meſme qu'un ſimple fragment, mais cependant un reſte précieux de l'antiquité, & un monument de la vivacité de l'eſprit & du jugement ferme & ſolide de ce Philoſophe dans un âge ſi avancé : En effet il a toûjours eſté lû comme un chef-d'œuvre dans ſon genre : il ne ſe voit rien où le goût Attique ſe faſſe mieux remarquer, & où l'élegance Grecque éclate davantage : on l'a appellé un livre d'or : les Sçavans faiſant attention à la diverſité des mœurs qui y ſont traitées, & à la maniere

naïve dont tous les caracteres y sont exprimez, & la comparant d'ailleurs avec celle du Poëte Menandre disciple de Theophraste, & qui servit ensuite de modele à Terence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoistre dans ce petit ouvrage la premiere source de tout le comique, je dis de celuy qui est épuré des pointes, des obscenitez, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages & les vertueux.

Mais peut-estre que pour relever le merite de ce traité des Caracteres, & en inspi-

rer la lecture, il ne ſera pas inutile de dire quelque choſe de celuy de leur Auteur. Il eſtoit d'Ereſe, ville de Leſbos, fils d'un Foulon; il eut pour premier Maiſtre dans ſon païs un certain Leucipe * qui eſtoit de meſme ville que luy; de-là il paſſa à l'Ecole de Platon, & s'arreſta enſuite à celle d'Ariſtote, où il ſe diſtingua entre tous ſes diſciples: Ce nouveau Maître charmé de la facilité de ſon eſprit & de la douceur de ſon élocution, luy changea ſon nom, qui eſtoit Tyrtame en celuy d'Euphraſte, qui ſignifie celuy qui parle bien; & ce

* Un autre que Leucipe Philoſophe celebre, & diſciple de Zenon.

nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son genie & de ses expressions, il l'appella Theophraste, c'est-à-dire un homme dont le langage est divin : Et il semble que Ciceron ait entré dans les sentimens de ce Philosophe, lorsque dans le Livre qu'il intitule, *Brutus*, ou *des Orateurs illustres*, il parle ainsi : Qui est plus fecond & plus abondant que Platon ? plus solide & plus ferme qu'Aristote ? plus agréable & plus doux que Theophraste ? Et dans quelques-unes de ses Epistres à Atticus on voit que parlant

du meſme Theophraſte il l'appelle ſon amy, que la lecture de ſes livres luy étoit familiere, & qu'il en faiſoit ſes delices.

Ariſtote diſoit de luy & de Caliſtene un autre de ſes diſciples, ce que Platon avoit dit la premiere fois d'Ariſtote meſme, & de Xenocrate ; que Caliſtene étoit lent à concevoir & avoit l'eſprit tardif ; & que Theophraſte au contraire l'avoit ſi vif, ſi perçant, ſi penetrant, qu'il comprenoit d'abord d'une choſe tout ce qui en pouvoit eſtre connu ; que l'un avoit beſoin d'eſperon pour eſtre excité,

& qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celuy-cy sur toutes choses un caractere de douceur qui regnoit également dans ses mœurs & dans son style ; l'on raconte que les disciples d'Aristote voyant leur Maistre avancé en âge & d'une santé fort affoiblie le prierent de leur nommer son successeur ; que comme il avoit deux hommes dans son Ecole sur qui seuls ce choix pouvoit tomber, Menedeme * le Rhodien, & Theophraste d'Erese, par un esprit de ménagement pour celuy qu'il vouloit exclure

*Il y en a eû deux autres du mesme nom ; l'un Philosophe cinique, l'autre disciple de Platon.

il ſe declara de cette maniere : Il feignit peu de temps aprés que ſes diſciples luy eurent fait cette priere & en leur preſence, que le vin dont il faiſoit un uſage ordinaire luy eſtoit nuiſible, il ſe fit apporter des vins de Rhodes & de Leſbos, il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne dementoient point leur terroir, & que chacun dans ſon genre eſtoit excellent, que le premier avoit de la force, mais que celuy de Leſbos avoit plus de douceur, & qu'il luy donnoit la préference : Quoy qu'il en ſoit de ce fait qu'on lit dans Aulugelle, il eſt cer-

tain que lors qu'Aristote accusé par Eurimedon, Prestre de Ceres, d'avoir mal parlé des Dieux, craignant le destin de Socrate voulut sortir d'Athenes, & se retirer à Calcis, ville d'Eubée, il abandonna son Ecole au Lesbien, luy confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; & c'est par Theophraste que sont venus jusques à nous les Ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si celebre par toute la Grece, que successeur d'Aristote il put conter bien-tôt dans l'Ecole qu'il luy avoit laissee jusques à deux mil disciples.

Il excita l'envie de * Sophocle fils d'Amphiclide, & qui pour lors eſtoit Preteur : Celuy-cy, en effet ſon ennemy, mais ſous prétexte d'une exacte police & d'empeſcher les aſſemblées fit une loy qui défendoit ſur peine de la vie à aucun Philoſophe d'enſeigner dans les Ecoles, ils obeïrent ; mais l'année ſuivante Philon ayant ſuccedé à Sophocle qui eſtoit ſorti de charge, le peuple d'Athenes abrogea cette loy odieuſe que ce dernier avoit faite, le condamna à une amende de cinq talens, rétablit Theophraſte, & le reſte des Philoſophes.

* Un autre que le Poëte tragique.

Plus heureux qu'Aristote qui avoit esté contraint de ceder à Eurimedon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Atheniens, seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impieté; tant estoit grande l'affection que ce peuple avoit pour luy, & qu'il meritoit par sa vertu.

En effet on luy rend ce témoignage, qu'il avoit une singuliere prudence, qu'il estoit zelé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant: Ainsi au rapport de Plutarque, lorsque Erese fut accablée de Tyrans qui avoient usurpé

la

la domination de leur païs, il ſe joignit à * Phydias ſon compatriote, contribua avec luy de ſes biens pour armer les bannis qui rentrerent dans leur ville, en chaſſerent les traîtres, & rendirent à toute l'Iſle de Leſbos ſa liberté.

Tant de rares qualitez ne luy acquirent pas ſeulement la bienveillance du peuple, mais encore l'eſtime & la familiarité des Rois: il fut ami de Caſſandre qui avoit ſuccedé à Aridée frere d'Alexandre le Grand au Royaume de Macedoine; & Ptolomée, fils de Lagus & premier Roy d'Egypte entre-

*Un Autre que le fameux Sculpteur.

tint toûjours un commerce étroit avec ce Philosophe. Il mourut enfin accablé d'années & de fatigues, & il cessa tout à la fois de travailler & de vivre : toute la Grece le pleura, & tout le peuple Athenien assista à ses funerailles.

L'on raconte de luy que dans son extrême vieillesse ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en littiere par la ville, où il estoit vû du peuple à qui il estoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples qui entouroient son lit lors qu'il mourut, luy ayant demandé s'il n'avoit rien à leur

recommander, il leur tint
ce diſcours : La vie nous «
ſeduit, elle nous promet «
de grands plaiſirs dans la «
poſſeſſion de la gloire ; mais «
à peine commence-t'on à «
vivre, qu'il faut mourir : «
il n'y a ſouvent rien de plus «
ſterile que l'amour de la re- «
putation. Cependant, mes «
diſciples, contentez-vous : «
ſi vous negligez l'eſtime «
des hommes, vous vous «
épargnez à vous-meſmes de «
grands travaux ; s'ils ne re- «
butent point voſtre coura- «
ge, il peut arriver que la «
gloire ſera voſtre récom- «
penſe. Souvenez-vous ſeu- «
lement qu'il y a dans la vie «

» beaucoup de choses inutiles,
» & qu'il y en a peu qui me-
» nent à une fin solide : ce
» n'est point à moy à délibe-
» rer sur le parti que je dois
» prendre, il n'est plus temps.
» Pour vous qui avez à me
» survivre, vous ne sçauriez
» peser trop meurement ce que
» vous devez faire : & ce fu-
» rent là ses dernieres paroles.

Ciceron dans le troisiéme Livre des Tusculanes dit que Theophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux Cerfs & aux Corneilles une vie si longue, & qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes

qu'une vie tres-courte, bien qu'il leur importe ſi fort de vivre long-temps ; que ſi l'âge des hommes eût pû s'étendre à un plus grand nombre d'années, il ſeroit arrivé que leur vie auroit eſté cultivée par une doctrine univerſelle, & qu'il n'y auroit eu dans le monde ny art ny ſcience qui n'eût atteint ſa perfection. Et ſaint Jerôme dans l'endroit déja cité aſſure que Theophraſte à l'âge de cent ſept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de ſortir de la vie dans un temps où il ne faiſoit que commencer à eſtre ſage.

Il avoit coûtume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent estre communs entre les freres, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plûtost se fier à un cheval sans frein, qu'à celuy qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire, est celle du temps: Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin; si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais s'il n'est pas ainsi, tu en sçais beau-

coup ; voilà quelques-unes de ſes maximes.

Mais ſi nous parlons de ſes ouvrages, ils ſont infinis, & nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Theophraſte ; Diogene Laërce fait l'énumeration de plus de deux cens traitez differens, & ſur toutes ſortes de ſujets qu'il a compoſez ; la plus grande partie s'eſt perduë par le malheur des temps, & l'autre ſe reduit à vingt traitez qui ſont recüeillis dans le volume de ſes œuvres : l'on y voit neuf livres de l'hiſtoire des plantes, ſix livres de leurs cauſes ; il a écrit des

vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluye, des signes de la tempeste, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des Caracteres des mœurs : voilà ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul dont on donne la traduction peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de dé-

duire, mais encore du mérite d'un nombre infini d'autres qui ne ſont point venus juſqu'à nous.

Que ſi quelques-uns ſe refroidiſſoient pour cet ouvrage moral par les choſes qu'ils y voyent, qui ſont du temps auquel il a eſté écrit, & qui ne ſont point ſelon leurs mœurs; que peuvent-ils faire de plus utile & de plus agréable pour eux, que de ſe défaire de cette prévention pour leurs coûtumes & leurs manieres, qui ſans autre diſcuſſion non ſeulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait

presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, & les prive dans la lecture des Livres des Anciens, du plaisir & de l'instruction qu'ils en doivent attendre.

Nous qui sommes si modernes, serons anciens dans quelques siecles : Alors l'histoire du nostre fera goûter à la posterité la venalité des charges, c'est à dire le pouvoir de proteger l'innocence, de punir le crime, & de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comtans comme une metairie ; la splendeur des Partisans gens si méprisez chez les He-

breux & chez les Grecs : L'on entendra parler d'une Capitale d'un grand Royaume, où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphitheatres, ny galleries, ni portiques, ni promenoirs ; qui eſtoit pourtant une ville merveilleuſe : L'on dira que tout le cours de la vie s'y paſſoit preſque à ſortir de ſa maiſon, pour aller ſe renfermer dans celle d'une autre : que d'honneſtes femmes qui n'étoient ni marchandes, ni hôtelieres avoient leurs maiſons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer ; que l'on avoit à choiſir du dé,

des cartes, & de tous les jeux ; que l'on mangeoit dans ces maisons, & qu'elles estoient commodes à tout commerce : L'on sçaura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec précipitation, nul entretien, nulle familiarité ; que tout y estoit farouche & comme allarmé par le bruit des chars qu'il falloit éviter, & qui s'abandonnoient au milieu des ruës, comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course : L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix & dans une tranquillité publique ; des ci-

toyens entroient dans les Temples, alloient voir des femmes, ou viſitoient leurs amis avec des armes offenſives, & qu'il n'y avoit preſque perſonne qui n'eût à ſon côté de quoy pouvoir d'un ſeul coup en tuer un autre. Ou ſi ceux qui viendront aprés nous, rebutez par des mœurs ſi étranges & ſi differentes des leurs, ſe dégoûtent par là de nos memoires, de nos poëſies, de noſtre comique & de nos ſatyres, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de ſe priver eux-meſmes par cette fauſſe délicateſſe de la lecture de ſi beaux ou-

vrages, si travaillez, si reguliers, & de la connoissance du plus beau Regne dont jamais l'histoire ait esté embellie ?

Ayons donc pour les Livres des Anciens cette mesme indulgence que nous esperons nous-mesmes de la posterité, persuadez que les hommes n'ont point d'usages ni de coûtumes qui soient de tous les siecles ; qu'elles changent avec les temps ; que nous sommes trop éloignez de celles qui ont passé, & trop proches de celles qui regnent encore, pour estre dans la distance qu'il faut pour faire

des unes & des autres un juſte diſcernement.

Alors ni ce que nous appellons la politeſſe de nos mœurs, ni la bien-ſeance de nos coûtumes, ni noſtre faſte, ni noſtre magnificence ne nous préviendront pas davantage contre la vie ſimple des Atheniens, que contre celle des premiers hommes, grands par eux-meſmes, & indépendamment de mille choſes exterieures qui ont eſté depuis inventées pour ſuppléer peut-eſtre à cette veritable grandeur qui n'eſt plus.

La nature ſe montroit en eux dans toute ſa pureté &

sa dignité, & n'estoit point encore soüillée par la vanité, par le luxe, & par la sotte ambition : Un homme n'estoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu; il n'estoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfans & ses serviteurs ; sa nourriture estoit saine & naturelle, les fruits de la terre, le lait de ses animaux & de ses brebis ; ses vétemens simples & uniformes, leurs laines, leurs toisons ; ses plaisirs innocens, une grande recolte, le mariage de ses enfans, l'union avec

ſes voiſins, la paix dans ſa famille: Rien n'eſt plus opposé à nos mœurs que toutes ces choſes; mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainſi que la diſtance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverſes relations ou les livres de voyages nous apprennent des païs lointains & des nations étrangeres.

Ils racontent une religion, une police, une maniere de ſe nourrir, de s'habiller, de bâtir & de faire la guerre, qu'on ne ſçavoit point, des mœurs que l'on ignoroit; celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles

qui s'en éloignent nous étonnent ; mais toutes nous amusent, moins rebutez par la barbarie des manieres & des coûtumes de peuples si éloignez, qu'instruits & même réjoüis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, Negres, ou Abissins.

Or ceux dont Theophraste nous peint les mœurs dans ses caracteres, estoient Atheniens, & nous sommes François : & si nous joignons à la diversité des lieux & du climat, le long intervalle des temps, & que nous considerions que ce Livre a pû

eſtre écrit la derniere année dela CXV. Olympiade, trois cens quatorze ans avant l'Ere Chreſtienne, & qu'ainſi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture ; nous admirerons de nous y reconnoiſtre nous-mémes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, & que cette reſſemblance avec des hommes ſeparez par tant de frecles ſoit ſi entiere. En effet les hommes n'ont point changé ſelon le cœur & ſelon les paſſions ; ils ſont encore tels qu'ils eſtoient alors, & qu'ils ſont marquez dans Theo-

phraste; vains, dissimulez, flateurs, interessez, effrontez, importuns, défians, médisans, querelleux, superstitieux.

Il est vray Athenes estoit libre, c'estoit le centre d'une Republique, ses citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre, ils marchoient presque seuls & à pied dans une ville propre, paisible & spatieuse, entroient dans les boutiques & dans les marchez, achetoient eux-mesmes les choses necessaires; l'émulation d'une Cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune: ils reservoient

leurs eſclaves pour les bains, les repas, pour le ſervice interieur des maiſons, pour les voyages : ils paſſoient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphitheatres, ſur un port, ſous des portiques, & au milieu d'une ville dont ils eſtoient également les maiſtres : Là le peuple s'aſſembloit pour parler ou pour déliberer des affaires publiques, icy il s'entretenoit avec les Etrangers ; ailleurs les Philoſophes tantoſt enſeignoient leur doctrine, tantoſt conferoient avec leurs diſciples : Ces lieux eſtoient tout à la fois

la scene des plaisirs & des affaires ; il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple & de populaire, & qui ressemble peu aux nostres, je l'avouë : mais cependant quels hommes en general, que les Atheniens ? & quelle ville, qu'Athenes? quelles loix ? quelle police? quelle valeur ? quelle discipline? quelle perfection dans toutes les sciences & dans tous les arts ? mais quelle politesse dans le commerce ordinaire & dans le langage ? Theophraste, le mesme Theophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agréable, cet hom-

me qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger & appellé de ce nom par une ſimple femme de qui il achetoit des herbes au marché, & qui reconnut par je ne ſçay quoy d'Attique qui luy manquoit, & que les Romains ont depuis appellé urbanité, qu'il n'eſtoit pas Athenien : Et Ciceron rapporte que ce grand Perſonnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athenes, poſſedant ſi parfaitement le langage Attique, & en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pu donner ce que le ſimple peu-

ple avoit naturellement & sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des Caracteres de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, & qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Theophraste, qui les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve qui fit honte aux Atheniens, & qui servit à les corriger.

Enfin dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux Etrangers & aux Anciens & qui n'estiment que leurs mœurs, on les

ajoûte

ajoûte à cet ouvrage : l'on a crû pouvoir ſe diſpenſer de ſuivre le projet de ce Philoſophe, ſoit parce qu'il eſt toûjours pernicieux de pourſuivre le travail d'autruy, ſur tout ſi c'eſt d'un Ancien, ou d'un Auteur d'une grande reputation ; ſoit encore parce que cette unique figure qu'on appelle deſcription ou énumeration employée avec tant de ſuccez dans ces vingt-huit chapitres des Caracteres pourroit en avoir un beaucoup moindre, ſi elle eſtoit traitée par un genie fort inferieur à celuy de Theophraſte.

Au contraire ſe reſſouve-

nant que parmi le grand nombre des traitez de ce Philosophe rapportez par Diogene Laërce, il s'en trouve un sous le titre de Proverbes, c'est à dire de pieces détachées, comme des reflexions ou des remarques; que le premier & le plus grand Livre de Morale qui ait esté fait, porte ce mesme nom dans les divines Ecritures; on s'est trouvé excité par de si grands modeles à suivre selon ses forces une semblable maniere * d'écrire des mœurs; & l'on n'a point esté détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont en-

* L'on entend cette maniere coupée dont Salomon a écrit ses Proverbes, & nullement le fond des choses qui sont divines & hors de toute comparaison.

core dans les mains de tout le monde, & de qui, faute d'attention ou par un eſprit de critique, quelques-uns pourroient penſer que ces remarques ſont imitées.

L'un par l'engagement de ſon Auteur fait ſervir la Metaphyſique à la Religion, fait connoiſtre l'ame, ſes paſſions, ſes vices, traite les grands & les ſerieux motifs pour conduire à la vertu, & veut rendre l'homme Chrétien. L'autre qui eſt la production d'un eſprit inſtruit par le commerce du monde, & dont la délicateſſe eſtoit égale à la penetration, obſervant que l'amour propre

est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il le trouve, & cette unique pensée comme multipliée en mille autres a toûjours par le choix des mots & par la varieté de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des Caracteres, il est tout different des deux autres que je viens de toucher; moins sublime que le premier, & moins délicat que le second il ne tend qu'à rendre l'homme raisonna-

ble, mais par des voyes ſimples & communes, & en l'examinant indifferemment, ſans beaucoup de methode, & ſelon que les divers Chapitres y conduiſent par les âges, les ſexes & les conditions, & par les vices, les foibles & le ridicule qui y ſont attachez.

L'on s'eſt plus appliqué aux vices de l'eſprit, aux replis du cœur, & à tout l'interieur de l'homme, que n'a fait Theophraſte : & l'on peut dire que comme ſes Caracteres par mille choſes exterieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ſes actions, ſes paroles &

ses démarches, apprennent quel est son fond, & font remonter jusques à la source de son déreglement ; tout au contraire les nouveaux Caracteres déployant d'abord les pensées, les sentimens & les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice & de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, & qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avoüer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé pres-

que égal ; pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaiſent point aſſez, l'on permet d'en ſuppléer d'autres : Mais à l'égard des titres des Caracteres de Theophraſte, la meſme liberté n'eſt pas accordée, parce qu'on n'eſt point maiſtre du bien d'autruy, il a fallu ſuivre l'eſprit de l'Auteur, & les traduire ſelon le ſens le plus proche de la diction Grecque, & en meſme temps ſelon la plus exacte conformité avec leurs Chapitres, ce qui n'eſt pas une choſe facile ; parce que ſouvent la ſignification d'un terme Grec traduit en François

mot pour mot, n'eſt plus la meſme dans noſtre langue ; par exemple , ironie eſt chez nous ou une raillerie dans la converſation, ou une figure de Rhetorique , & chez Theophraſte c'eſt quelque choſe entre la fourberie & la diſſimulation, qui n'eſt pourtant ni l'une ni l'autre, mais préciſément ce qui eſt decrit dans le dernier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes aſſez differens pour exprimer des choſes qui le ſont auſſi, & que nous ne ſçaurions gueres rendre que par un ſeul mot ; cette pau-

vreté embaraſſe. En effet l'on remarque dans cet ouvrage Grec trois eſpeces d'avarice, deux ſortes d'importuns, des flatteurs de deux manieres, & autant de grands parleurs; de ſorte que les caracteres de ces perſonnes ſemblent rentrer les uns dans les autres au deſavantage du titre; ils ne ſont pas auſſi toûjours ſuivis & parfaitement conformes; parce que Theophraſte emporté quelquefois par le deſſein qu'il a de faire des portraits, ſe trouve déterminé à ces changemens par le caractere ſeul & les mœurs du perſonnage qu'il peint ou

dont il fait la satyre.

Les definitions qui sont au commencement de chaque Chapitre, ont eû leurs difficultez ; elles sont courtes & concises dans Theophraste, selon la force du Grec & le style d'Aristote qui luy en a fourni les premieres idées ; on les a étenduës dans la traduction pour les rendre intelligibles: il se lit aussi dans ce traité, des phrases qui ne sont pas achevées, & qui forment un sens imparfait auquel il a esté facile de suppléer le veritable ; il s'y trouve de differentes leçons ; quelques endroits tout à fait inter-

rompus, & qui pouvoient recevoir diverſes explications; & pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a ſuivi les meilleurs interpretes.

Enfin comme cet ouvrage n'eſt qu'une ſimple inſtruction ſur les mœurs des hommes, & qu'il viſe moins à les rendre ſçavans qu'à les rendre ſages; l'on s'eſt trouvé exempt de le charger de longues & curieuſes obſervations, ou de doctes commentaires qui rendiſſent un compte exact de l'antiquité; l'on s'eſt contenté de mettre de petites notes à côté de certains endroits que l'on

a crû les meriter ; afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, & à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup ne se reprochent pas mesme ce petit defaut, ne puissent estre arrestez dans la lecture des Caracteres, & douter un moment du sens de Theophraste.

LES

LES CARACTERES DE THEOPHRASTE.

TRADUITS DU GREC.

J'AY admiré ſouvent, & j'avouë que je ne puis encore comprendre, quelque ſerieuſe reflexion que je faſſe, pourquoy toute la Grece eſtant placée ſous un meſme ciel, & les Grecs nourris & élevez de la * meſme maniere, il ſe trouve neanmoins

* Par rapport aux Barbares,

dont les mœurs étoient tres-differentes de celles des Grecs.

si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policles, qu'à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans où je me trouve, j'ay peut-estre assez vécu pour connoistre les hommes; que j'ay veu d'ailleurs pendant le cours de ma vie toute sorte de personnes, & de divers temperamens, & que je me suis toûjours attaché à étudier les hommes vertueux, comme ceux qui n'estoient connus que par leurs vices; il semble que j'ay dû marquer les * caracteres des uns & des autres, & ne me pas contenter de peindre les Grecs en general, mais mesme de toucher ce qui est personnel, & ce que quelques-uns paroissent avoir de plus familier. J'espere, mon cher Policles, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront aprés nous; il leur trace des modeles

* Theophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus & de tous les vices.

qu'ils peuvent ſuivre ; il leur apprend à faire le diſcernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, & dont l'émulation les portera à imiter leurs vertus & leur ſageſſe: Ainſi je vais entrer en matiere, c'eſt à vous de penetrer dans mon ſens, & d'examiner avec attention ſi la verité ſe trouve dans mes paroles : & ſans faire une plus longue Preface, je parleray d'abord de la diſſimulation, je définiray ce vice, je diray ce que c'eſt qu'un homme diſſimulé, je décriray ſes mœurs, & je traiteray enſuite des autres paſſions, ſuivant le projet que j'en ay fait.

De la Dissimulation.
De la Flatterie.
De l'Impertinent, ou du diseur de rien.
De la Rusticité.
Du Complaisant.
De l'image d'un Coquin.
Du grand Parleur.
Du Debit des nouvelles.
De l'Effronterie causée par l'avarice.
De l'Epargne sordide.
De l'Impudent ou de celuy qui ne rougit de rien.
Du Contre-temps.
De l'Air empressé.
De la Stupidité.
De la Brutalité.

De la superstition.
De l'Esprit chagrin.
De la Défiance.
D'un Vilain homme.
D'un homme Incommode.
De la sotte Vanité.
De l'Avarice.
De l'Ostentation.
De l'Orgüeil.
De la Peur ou du defaut de courage.
Des Grands d'une Republique.
D'une tardive Instruction.
De la Médisance.

DE LA DISSIMULATION.

*L'Auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence, & que les Grecs appelloient ironie.

LA * dissimulation n'est pas laisée à bien définir ; si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles & ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette maniere ; il aborde ses ennemis, leur parle & leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point ; il loüe ouvertement & en leur presence ceux à qui il dresse de secrettes embuches, & il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrace ; il semble pardonner les discours offensans que l'on luy tient ; il recite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa reputation, & il employe les paroles les plus

flatteuſes pour adoucir ceux qui ſe plaignent de luy, & qui ſont aigris par les injures qu'ils en ont receuës. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empreſſement, il feint des affaires, & luy dit de revenir une autrefois; il cache ſoigneuſement tout ce qu'il fait, & à l'entendre parler, on croiroit toûjours qu'il delibere; il ne parle point indifferemment, il a ſes raiſons pour dire tantoſt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantoſt qu'il eſt arrivé à la ville fort tard, & quelquefois qu'il eſt languiſſant, ou qu'il a une mauvaiſe ſanté. Il dit à celuy qui luy emprunte de l'argent à intereſt, ou qui le prie de contribuer * de ſa part à une ſomme que ſes amis conſentent de luy preſter; qu'il ne vend rien, qu'il ne s'eſt jamais veu ſi denué d'argent; pendant qu'il dit aux autres que

*Cette ſorte de contribution eſtoit frequente à Athenes, & autoriſée par les loix

le commerce va le mieux du mondc, quoy qu'en effet il ne vende rien. Souvent aprés avoir écouté ce que l'on luy a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention ; il feint de n'avoir pas apperçû les choses où il vient de jetter les yeux, ou s'il eſt convenu d'un fait, de ne s'en plus ſouvenir : il n'a pour ceux qui luy parlent d'affaires, que cette ſeule réponſe, j'y penſeray : il ſçait de certaines choſes, il en ignore d'autres ; il eſt ſaiſi d'admiration ; d'autres fois il aura penſé comme vous ſur cet évenement, & cela ſelon ſes differens intereſts; ſon langage le plus ordinaire eſt celuy-cy ; je n'en crois rien, je ne comprends pas que cela puiſſe eſtre, je ne ſçay où j'en ſuis, ou bien, il me ſemble que je ne ſuis pas moy-meſme ; & enſuite, ce n'eſt pas ainſi qu'il

me l'a fait entendre, voilà une chose merveilleuse, & qui passe toute creance, contez cela à d'autres, dois-je vous croire? ou me persuaderay-je qu'il ne m'ait pas dit la verité? paroles doubles & artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de plus pernicieux: ces manieres d'agir ne partent point d'un ame simple & droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuire: le venin des Aspics est moins à craindre.

DE LA FLATTERIE.

LA flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flatteur. Si un flatteur se promene avec quelqu'un dans la place, remarquez-vous, luy dit-il, cõme tout le monde a les yeux sur vous? cela n'arrive qu'à

vous ſeul ; hier il fut bien parlé de vous, & l'on ne tariſſoit point ſur vos loüanges ; nous nous trouvâmes plus de trente perſonnes dans un endroit du *Portique ; & comme par la ſuite du diſcours l'on vint à tomber ſur celuy que l'on devoit eſtimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommerent, & il n'y eut pas un ſeul qui vous refusât ſes ſuffrages ; il luy dit mille choſes de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui ſe ſera attaché à voſtre habit, de le prendre & le ſouffler à terre ; ſi par hazard le vent a fait voler quelques petites pailles ſur voſtre barbe, ou ſur vos cheveux, il prend ſoin de vous les oſter ; & vous ſoûriant, il eſt merveilleux, dit-il, combien vous eſtes blanchi * depuis deux jours que je ne vous ay pas

* Edifice public qui ſervit depuis à Zenon & à ſes diſciples de rendez-vous pour leurs diſputes; ils en furent appellez Stoïciens : car *ſtoa*, mot Grec, ſignifie Portique.

* Alluſion à la nuan-

veu ; & il ajoûte, voilà encore pour un homme de voſtre âge * aſſez de cheveux noirs. Si celuy qu'il veut flatter prend la parole, il impoſe ſilence à tous ceux qui ſe trouvent preſens, & il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance ; & dés qu'il a ceſſé de parler, il ſe récrie, cela eſt dit le mieux du monde, rien n'eſt plus heureuſement rencontré : D'autrefois s'il arrive à ce perſonnage de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de luy applaudir, d'entrer dans cette mauvaiſe plaiſanterie ; & quoy qu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à ſa bouche l'un des bouts de ſon manteau, comme s'il ne pouvoit ſe contenir, & qu'il voulût s'empêcher d'éclater : & s'il l'accompagne lors qu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans ſon chemin, de

ce que de petites paillés font dans les cheveux.

* Il parle à un jeune-homme.

s'arréter jusqu'à ce qu'il soit passé : il achete des fruits, & les porte chez ce citoyen, il les donne à ses enfans en sa presence, il les baise, il les carresse, voilà, dit il, de jolis enfans & dignes d'un tel pere : s'il sort de sa maison, il le suit ; s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il luy dit, vostre pied est mieux fait que cela ; il l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plûtost il entre le premier dans leur maison, & leur dit, un tel me suit, & vient vous rendre visite, & retournant sur ses pas, je vous ay annoncé, dit-il, & l'on se fait un grand honneur de vous recevoir. Le flatteur se met à tout sans hesiter, se mêle des choses les plus viles, & qui ne conviennent qu'à des femmes : s'il est invité à souper, il est le premier des conviez à loüer le vin ; assis à table le plus

proche de celuy qui fait le repas, il luy repete souvent, en verité vous faites une chere delicate, & montrant aux autres quelqu'un des mets qu'il souleve du plat, cela s'appelle, dit-il, un morceau friand; il a soin de luy demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robbe, & il s'empresse de le mieux couvrir; il luy parle sans cesse à l'oreille, & si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il luy répond negligemment & sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul: Il ne faut pas croire qu'au theatre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribuë, pour les porter à sa place, & l'y faire asseoir plus mollement: J'ay dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en louë l'architecture, se récrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plan-

tez ; & s'il apperçoit quelque part le portrait du maiſtre, où il ſoit extremement flatté, il eſt touché de voir combien il luy reſſemble, & il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot le flatteur ne dit rien & ne fait rien au hazard ; mais il rapporte toutes ſes paroles & toutes ſes actions au deſſein qu'il a de plaire à quelqu'un, & d'acquerir ſes bonnes graces.

DE L'IMPERTINENT ou du diſeur de rien.

LA ſotte envie de diſcourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup & ſans reflexion. Un homme qui veut parler ſe trouvant aſſis proche d'une perſonne qu'il n'a jamais veuë, & qu'il ne connoiſt point, entre d'abord en matiere, l'entretient de ſa femme, & luy

fait ſon éloge, luy conte ſon ſonge, luy fait un long détail d'un repas où il s'eſt trouvé, ſans oublier le moindre mets ni un ſeul ſervice; il s'échauffe enſuite dans la converſation, declame contre le temps preſent, & ſoûtient que les hommes qui vivent preſentement ne valent point leurs peres: de là il ſe jette ſur ce qui ſe debite au marché, ſur la cherté du bled, ſur le grand nombre d'étrangers qui ſont dans la ville: il dit qu'au Printemps où commencent les bacchanales*, la mer devient navigable; qu'un peu de pluye ſeroit utile aux biens de la terre, & feroit eſperer une bonne recolte; qu'il cultivera ſon champ l'anné prochaine, & qu'il le mettra en valeur; que le ſiecle eſt dur, & qu'on a bien de la peine à vivre: Il apprend à cet inconnu que c'eſt Damippus

* Premieres Bacchanales qui ſe celebroient dans la ville.

qui a fait brûler la plus belle torche devant l'Autel de Ceres * à la feste des Mysteres ; il luy demande combien de colomnes soûtiennent le theatre de la Musique, quel est le quantiéme du mois ; il luy dit qu'il a eu la veille une indigestion : & si cet homme à qui il parle, a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprés de luy ; il luy annoncera comme une chose nouvelle, que les * Misteres se celebrent dans le mois d'Aoust, les * *Apaturies* au mois d'Octobre, & à la campagne dans le mois de Decembre les Baccanales †. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de s'enfuir de toute sa force & sans regarder derriere soy, si l'on veut du moins éviter la fiévre : Car quel

*Les mysteres de Ceres se celebroient la nuit, & il y avoit une émulation entre les Atheniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

* Feste de Ceres.

V. cy-dessus.

* En François la feste des tromperies ; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

† Secondes Baccanales qui se celebroient en Hyver à la Campagne.

moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne ſçavent pas diſcerner ni vôtre loiſir, ni le temps de vos affaires.

DE LA RUSTICITE'.

IL ſemble que la ruſticité n'eſt autre choſe qu'une ignorance groſſiere des bien-ſeances. L'on voit en effet des gens ruſtiques, & ſans reflexion, ſortir un jour de medecine *, & ſe trouver en cet état dans un lieu public parmy le monde; ne pas faire la difference de l'odeur forte du thim ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux; eſtre chauſſez large & groſſierement; parler haut, & ne pouvoir ſe reduire à un ton de voix moderé; ne ſe pas fier à leurs amis ſur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domeſtiques, juſques à rendre

* Le texte Grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaiſe le jour qu'on l'avoit priſe.

compte à leurs moindres valets de ce qui aura esté dit dans une assemblée publique : on les voit assis, leur robe relevée jusques aux genoux & d'une maniere indecente : Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer ny de paroistre surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins ; mais si c'est un bœuf, un asne, ou un vieux bouc, alors ils s'arrétent & ne se lassent point de les contempler : Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur ; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui d'ailleurs ils vont au moulin, & entrent dans les plus petits détails du domestique: ils interrõpent leur souper, & se levẽt pour donner une poignée d'herbes

aux beſtes * de charruë qu'ils ont dans leurs étables ; heurte-t'on à leur porte pendant qu'ils diſnent, ils ſont attentifs & curieux ; vous remarquez toûjours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en diſant, voilà celuy qui garde la place, qui prend ſoin de la maiſon & de ceux qui ſont dedans. Ces gens, épineux dans les payemens que l'on leur fait, rebutent un grand nombre de pieces qu'ils croyent legeres, ou qui ne brillent pas aſſez à leurs yeux, & qu'on eſt obligé de leur changer: ils ſont occupez pendant la nuit d'une charruë, d'un ſac, d'une faulx, d'une corbeille, & ils révent à qui ils ont preſté ces uſtencilles ; & lors qu'ils marchent par la ville, combien vaut, demandent-ils aux premiers

* des bœufs

qu'ils rencontrent, le poiſſon ſalé ? les fourrures ſe vendent-elles bien ? n'eſt-ce pas aujourd'huy que les jeux * nous ramenent une nouvelle lune ? d'autres fois ne ſçachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont ſe faire razer, & qu'ils ne ſortent que pour cela : ce ſont ces meſmes perſonnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs ſouliers, & qui ſe trouvant tous portez devant la boutique d'Archias, † achetent eux-meſmes des viandes ſalées, & les apportent a la main en pleine ruë.

* Cela eſt dit ruſtiquement ; un autre diroit que la nouvelle lune rameneles jeux: & d'ailleurs c'eſt comme ſi le jour de Paſques quelqu'un diſoit, n'eſt ce pas aujourd'huy Paſques ?

† Fameux marchand de chairs ſalées, nourriture ordinaire du peuple.

DU COMPLAISANT. *

* Ou de l'envie de plaire.

POUR faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux & honnête, que ce qui est agreable. Celuy qui a cette passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le saluë en s'écriant, voilà ce qu'on appelle un homme de bien, l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne luy échape; & aprés avoir fait quelques pas avec luy, il luy demande avec empressement quel jour on pourra le voir, & enfin ne s'en separe qu'en luy don-

nant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procez, il ne doit pas attendre de luy qu'il luy soit plus favorable qu'à son adversaire; comme il veut plaire à tous deux, il les ménagera également: c'est dans cette veuë que pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison & d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celuy qui l'a convié où sont ses enfans; & dés qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere, & que deux figues ne se ressemblent pas mieux; il les fait approcher de luy, il les baise, & les ayant fait asseoir à ses deux côtez, il badine avec eux, à qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie coi-

gnée *; il les prend ensuite sur luy & les laisse dormir sur son estomac, quoy qu'il en soit incommodé. Celuy enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits & les quitte presque tous neufs; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé; on ne le voit gueres dans les salles publiques qu'auprés des * comptoirs des Banquiers, & dans les Ecoles qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens, * ainsi qu'au theatre les jours de spectacle, dans les meilleures places & tout proche des Preteurs. Ces gens encore n'achetent jamais rien pour eux, mais ils envoyent à Byzance toute sorte de bijoux precieux, des chiens de Sparte à Cyzique, & à Rhodes l'excellent miel du Mont Hymette; & ils pren-

* Petits joüets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

* C'estoit l'endroit où s'assembloient les plus honnestes gens de la ville.

* Pour estre connu d'eux, & en estre regardé, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

nent ſoin que toute la ville ſoit informée qu'ils font ces emplettes : leur maiſon eſt toûjours remplie de mille choſes curieuſes qui font plaiſir à voir, ou que l'on peut donner, comme des Singes & des * Satyres qu'ils ſçavent nourrir, des pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chévre, des phioles pour des parfums, des cannes torſes que l'on fait à Sparte, & des tapis de Perſe à perſonnages. Ils ont chez eux juſques à un jeu de paulme, & une arene propre à s'exercer à la lutte ; & s'ils ſe promenent par la ville, & qu'ils rencontrent en leur chemin des Philoſophes, des Sophiſtes, * des Eſcrimeurs ou des Muſiciens, ils leur offrent leur maiſon pour s'y exercer chacun dans ſon art indifferemment ; ils ſe trouvent preſens à ces exercices, & ſe meſlant avec ceux qui vien-

* Une eſpece de ſinges.

* Une ſorte de Philoſophes vains & intereſſez.

nent là pour regarder, à qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison & cette arene si commode ? vous voyez, ajoûtent-ils, en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celuy qui en est le maître, & qui en peut disposer.

De l'Image d'un Coquin.

UN coquin est celuy à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire, ou à faire ; qui jure volontiers, & fait des sermens en justice autant que l'on luy en demande, qui est perdu de reputation, que l'on outrage impunément, qui est un chicanneur de profession, un effronté, & qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractere entre * sans masque dans une dance comi-

* Sur le theatre avec des farceurs.

que ; & mesme sans estre yvre, mais de sang froid il se distingue dans la dance * la plus obscene par les postures les plus indecentes : c'est luy qui dans ces lieux où l'on voit des prestiges, † s'ingere de recüeillir l'argent de chacun des spectateurs, & qui fait querelle à ceux qui estant entrez par billets croyent ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers, tantost il tient une taverne, tantost il est supposst de quelque lieu infame, une autre fois partisan, il n'y a point de si sale commerce où il ne soit capable d'entrer ; vous le verrez aujourd'huy crieur public, demain cuisinier ou brelandier, tout luy est propre : S'il a une mere, il la laisse mourir de faim ; il est sujet au larcin, & à se voir traîner par la ville

* Cette dance la plus déreglée de toutes s'appelloit en Grec *Cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

† Choses fort extraordinaires telles qu'on en voit dans nos foires.

dans une prison sa demeure ordinaire & où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeller ceux qui passent, & se plaindre à eux avec une voix forte & enroüée, insulter ceux qui les contredisent ; les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres contens de les avoir veus se dégagent & poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter ; mais ces effrontez continüent de parler, ils disent à celuy-cy le commencement d'un fait, quelque mot à cet autre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit ; & vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique où il y a un grand concours de monde qui se trouve le témoin de leur insolence : toûjours accablez de

procez que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentez à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens, comme de ceux qui les obligent de comparoistre, ils n'oublient jamais de porter leur boëte * dans leur sein, & une liasse de papiers entre leurs mains; vous les voyez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prétent à usure, retirant chaque jour une obole, & demie de chaque dragme, † ensuite frequenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on debite le poisson frais ou salé, & consumer ainsi en bonne chere tout le profit qu'ils tirent de cette espece de trafic. En un mot ils sont querelleux & difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante, & qu'ils font retentir

* Une petite boëtte de cuivre fort legere où les plaideurs mettoient leurs titres & les pieces de leur procez.

† Une obole étoit la sixiéme partie d'une dragme.

dans les marchez & dans les boutiques.

DU GRAND PARLEUR.*

* Ou du *babil.*

CE que quelques-uns appellent *babil* eſt proprement une intemperance de langue qui ne permet pas à un homme de ſe taire. Vous ne contez pas la choſe comme elle eſt, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce ſoit; j'ay tout ſçû, & ſi vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendray tout; & ſi cet autre continuë de parler, vous avez déja dit cela; ſongez, pourſuit il, à ne rien oublier; fort bien; cela eſt ainſi, car vous m'avez heureuſement remis dans le fait; voyez ce que c'eſt que de s'entendre les uns les

autres ; & ensuite, mais que veux-je dire ? ah j'oubliois une chose ! oüi c'est cela mesme, & je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout ce que j'en ay appris : c'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celuy qui luy parle, de respirer : Et lors qu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec luy quelque entretien, il va se jetter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensemble de choses serieuses & les met en fuite ; de là il entre * dans les Ecoles publiques & dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, & empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons. S'il échape à quelqu'un de dire, je m'en vais, celuy-cy se met à le suivre, & il ne l'abandonne point qu'il ne

* C'estoit un crime puni de mort à Athenes par une loy de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au temps de Theophraste.

l'ait remis jusques dans sa maison : si par hazard il a appris ce qui aura esté dit dans une assemblée de ville, il court dans le mesme temps le divulguer ; il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille * qui s'est donnée sous le gouvernement de l'Orateur Aristophon, comme sur le combat † celebre que ceux de Lacedemone ont livré aux Atheniens sous la conduite de Lisandre : Il raconte une autre fois quels applaudissemens a eu un discours qu'il a fait dans le public, en repete une grande partie, mêle dans ce recit ennuyeux des invectives contre le peuple ; pendant que de ceux qui l'écoutent, les uns s'endorment, les autres le quittent, & que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand

* C'est à dire sur la bataille d'Arbeles & la victoire d'Alexandre suivie de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athenes, lors qu'Aristophon celebre Orateur estoit premier Magistrat.

† Il estoit plus ancien que la bataille d'Arbeles, mais trivial & sçû de tout le peuple.

causeur en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger ; il ne permet pas que l'on mange à table ; & s'il se trouve au theatre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs : on luy fait avoüer ingenuëment qu'il ne luy est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remuë dans son palais comme le poisson dans l'eau, & que quand on l'accuseroit d'estre plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle; aussi écoute-t'il froidement toutes les railleries que l'on fait de luy sur ce sujet ; & jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil, faites-nous, luy disent-ils, un conte qui acheve de nous endormir.

Du debit des Nouvelles.

UN nouvelliste ou un conteur de fables est un homme qui arrange selon son caprice ou des discours ou des faits remplis de fausseté; qui lors qu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, & luy foûriant, d'où venez-vous ainsi, luy dit-il? que nous direz-vous de bon? n'y a-t'il rien de nouveau? & continuant de l'interroger, quoy donc n'y a-t'il aucune nouvelle? cependant il y a des choses étonnantes à raconter, & sans luy donner le loisir de luy répondre, que dites-vous donc, poursuit-il? n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne sçavez rien, & que je vais vous regaler de grandes nouveautez: alors ou c'est un

ſoldat, ou le fils d'Aſtée le Joüeur de * flute, ou Lycon l'Ingenieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il ſçait toutes choſes ; car il allegue pour témoins de ce qu'il avance, des hommes obſcurs qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fauſſeté : il aſſeure donc que ces perſonnes luy ont dit que le * Roy & Poliſpercon † ont gagné la bataille, & que Caſſandre leur ennemi eſt tombé * vif entre leurs mains ; & lorſque quelqu'un luy dit, mais en verité cela eſt-il croyable ? il luy replique que cette nouvelle ſe crie & ſe répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la meſme choſe, que c'eſt tout ce qui ſe raconte du combat, & qu'il y a eu un grand

* L'uſage de la flute, tres-ancien dans les troupes.

* Aridée frere d'Alexandre le Grand.

† Capitaine du meſme Alexandre.

* C'eſtoit un faux bruit, & Caſſandre fils d'Antipater diſputant à Aridée & à Poliſpercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage ſur eux.

carnage : Il ajoûte qu'il a lû cet évenement ſur le viſage de ceux qui gouvernent, qu'il y a un homme caché chez l'un de ces Magiſtrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macedoine, qui a tout veu & qui luy a tout dit ; enſuite interrompant le fil de ſa narration, que penſez-vous de ce ſuccez, demande-t'il à ceux qui l'écoutent ? Pauvre Caſſandre, malheureux Prince, s'écrie-t'il d'une maniere touchante ! voyez ce que c'eſt que la fortune, car enfin Caſſandre eſtoit puiſſant, & il avoit avec lui de grandes forces; ce que je vous dis, pourſuit-il, eſt un ſecret qu'il faut garder pour vous ſeul, pendant qu'il court par toute la ville le debiter à qui le veut entendre. Je vous avouë que ces diſeurs de nouvelles me donnent de l'admiration, & que je ne conçois pas quelle eſt la fin qu'ils

ſe propoſent ; car pour ne rien dire de la baſſeſſe qu'il y a à toûjours mentir, je ne vois pas qu'ils puiſſent recüeillir le moindre fruit de cette pratique ; au contraire il eſt arrivé à quelques-uns de ſe laiſſer voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne ſongeoient qu'à raſſembler autour d'eux une foule de peuple, & à luy conter des nouvelles ; quelques autres aprés avoir vaincu ſur mer & ſur terre dans le † Portique, ont payé l'amande pour n'avoir pas comparu à une cauſe appellée ; enfin il s'en eſt trouvé qui le jour meſme qu'ils ont pris une ville, du moins par leurs beaux diſcours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de ſi miſerable que la condition de ces perſonnes ; car quelle eſt la boutique, quel eſt le portique, quel eſt l'endroit d'un mar-

† V. le chap. de la flatterie.

ché public où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges ?

DE L'EFFRONTERIE causée par l'avarice.

POUR faire connoistre ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vûë d'un vil interest. Un homme que l'avarice rend effronté, ose emprunter une somme d'argent à celuy à qui il en doit déja, & qu'il luy retient avec injustice. Le jour mesme qu'il aura sacrifié aux Dieux, au lieu de manger * religieusement chez soy une partie des viandes consacrées, il les fait saler pour luy servir dans plusieurs repas, & va souper chez l'un de ses amis, & là à table à la veuë de tout

* C'estoit la coûtume des Grecs. V. le chap. du contretemps.

le monde il appelle ſon valet qu'il veut encore nourrir aux dépens de ſon hoſte, & luy coupant un morceau de viande qu'il met ſur un quartier de pain, tenez, mon ami, luy dit-il, faites bonne chere. Il va luy-meſme au marché acheter * des viandes cuites, & avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure compoſition du marchand, il le fait reſſouvenir qu'il luy a autrefois rendu ſervice ; il fait enſuite peſer ces viandes, & il en entaſſe le plus qu'il peut ; s'il en eſt empêché par celuy qui les luy vend, il jette du moins quelque os dans la balance ; ſi elle peut tout contenir, il eſt ſatisfait, ſinon il ramaſſe ſur la table des morceaux de rebut comme pour ſe dédommager, ſoûrit & s'en va. Une autre fois ſur l'argent qu'il aura reçû de quelques étrangers,

* Comme le menu peuple, qui achetoit ſon ſouper chez les Chaircutiers.

pour leur loüer des places au theatre, il trouve le ſecret d'avoir ſa part franche du ſpectacle, & d'y envoyer le lendemain ſes enfans & leur Precepteur. Tout luy fait envie, il veut profiter des bons marchez, & demande hardiment au premier venu une choſe qu'il ne vient que d'acheter ; ſe trouve-t'il dans une maiſon étrangere, il emprunte juſques à l'orge & à la paille, encore faut-il que celuy qui les luy prête, faſſe les frais de les faire porter juſques chez luy. Cet effronté en un mot entre ſans payer dans un bain public, & là en preſence du baigneur qui crie inutilement contre luy, prenant le premier vaſe qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui eſt remplie d'eau, ſe la * répand ſur tout le corps ; me voilà lavé, ajoûte-t'il, autant que j'en ay

* Les plus pauvres ſe lavoient ainſi pour payer moins.

besoin, & sans en avoir obligation à personne, remet sa robe & disparoît.

De l'Epargne sordide.

Cette espece d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honneste. C'est dans cet esprit que quelques-uns recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne negligent pas d'aller eux-mesmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier payement que l'on leur a fait : que d'autres faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupez pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviez demande à boire : ce sont eux encore dont la portion des pre-

mices * des viandes que l'on envoye ſur l'Autel de Diane, eſt toûjours la plus petite. Ils apprecient les choſes au deſſous de ce qu'elles valent, & de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veüille ſe prévaloir, ils luy ſoûtiennent toûjours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laiſſé tomber un pot de terre, ou caſſé par malheur quelque vaſe d'argile, ils luy déduiſent cette perte ſur ſa nourriture : mais ſi leurs femmes ont perdu ſeulement un denier, il faut alors renverſer toute une maiſon, déranger les lits, tranſporter des coffres, & chercher dans les recoins les plus cachez. Lors qu'ils vendent, ils n'ont que cette unique choſe en veuë, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celuy qui achete. Il n'eſt permis à perſonne de cüeillir une

*Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre : ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent si l'on n'y a rien changé, & si elles sont toûjours les mesmes. Ils tirent interest de l'interest mesme, & ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs creanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, & qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis, & on les a veûs souvent aller eux-mesmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, & en revenir sans rien acheter : ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter vostre sel, vostre

orge, voſtre farine, ny meſme du * cumin, de la † marjolaine, des gateaux * pour l'autel, du cotton, de la laine ; car ces petits détails ne laiſſent pas de monter à la fin d'une année à une groſſe ſomme. Ces avares en un mot ont des trouſſeaux de clefs roüillées dont ils ne ſe ſervent point, des caſſettes où leur argent eſt en dépoſt, qu'ils n'ouvrent jamais, & qu'ils laiſſent moiſir dans un coin de leur cabinet ; ils portent des habits qui leur ſont trop courts & trop étroits ; les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre ; ils ont la teſte raſée juſqu'au cuir ; ſe déchauſſent vers le * milieu du jour pour épargner leurs ſouliers ; vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye

* Une ſorte d'herbes.

* Faits de farine & de miel, & qui ſervoient aux Sacrifices.

* Parce que dans cette partie du jour le froid en toute ſaiſon eſtoit ſupportable.

† Elle empêche les viandes de ſe corrompre, ainſi que le Thim & le Laurier.

dans la laine qu'ils leur ont donnée à preparer, afin, disent ils, que leur étoffe se tache moins. *

* C'estoit aussi parce que cet apprest avec de la craye comme le pire de tous, & qui rendoit les étoffes dures & grossieres, étoit celuy qui coûtoit le moins.

DE L'IMPUDENT

Ou de celuy qui ne rougit de rien.

L'IMPUDENCE est facile à définir ; il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus honteux & de plus contraire à la bienseance. Celui-là, par exemple, est impudent, qui voyant venir vers luy une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une maniere deshonneste ; qui se plaist à battre des mains au theatre lorsque tout le monde se taît, ou à siffler les acteurs que

les

les acteurs, que les autres voyent & écoutent avec plaisir ; qui couché sur le dos pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête & d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractere achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la Fruitiere, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoistre, en arreste d'autres qui courent par la place, & qui ont leurs affaires ; & s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille & le congratule sur une cause importante qu'il vient de perdre. Il va luy-mesme choisir de la viande, & loüer pour un souper des femmes qui joüent de la flûte ; & montrant à ceux

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arrester devant la boutique d'un Barbier ou d'un Parfumeur, & là * annoncer qu'il va faire un grand repas & s'enyvrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'Amphitheatre avant que les jeux soient commencez, & lorsque l'on paye pour estre placé, mais seulement sur la fin du spectacle, & quand * l'Architecte neglige les places & les donne pour rien. Estant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soy la somme que le public luy a donnée pour faire les frais de son voyage, & emprunte de l'argent de ses Collegues; sa coûtume alors est

* Il y avoit des gens faineans & desoccupez qui s'assembloient dans leurs boutiques.

* L'Architecte qui avoit bâti l'Amphitheatre, & à qui la Republique donnoit le loüage des places en payement.

de charger ſon valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, & de luy retrancher cependant de ſon ordinaire ; & comme il arrive ſouvent que l'on fait dans les villes des preſens aux Ambaſſadeurs, il demande ſa part pour la vendre. Vous m'achetez toûjours, dit-il au jeune eſclave qui le ſert dans le bain, une mauvaiſe huile, & qu'on ne peut ſupporter; & il ſe ſert enſuite de l'huile d'un autre, & épargne la ſienne. Il envie à ſes propres valets qui le ſuivent la plus petite piece de monnoye qu'ils auront ramaſſée dans les ruës, & il ne manque point d'en retenir ſa part avec ce mot, * *Mercure eſt commun* : Il fait pis, il diſtribuë à ſes domeſtiques leurs proviſions dans une certaine meſure dont le fond creux par deſſous s'enfonce en dedans, & s'éleve

* Proverbe Grec qui revient à noſtre *Ie retiens part.*

comme en pyramide, & quand elle est pleine, il la rase luymesme avec le rouleau le plus prés qu'il peut *... De mesme s'il paye à quelqu'un trente mines † qu'il luy doit, il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes *, dont il profite : mais dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu, il fait recüeillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table, le reste des viandes qui ont esté servies, pour luy en rendre compte ; il seroit fâché de leur laisser une rave à demi mangée.

* Quelque chose manque icy dãs le texte.

† Mine se doit prendre icy pour une piece de monnoye.

Athenes estoit partagée en plusieurs tribus.

V. le chap. de la médisance.

* Dragmes petites pieces de monnoye dont il en faloit cent à Athenes pour faire une mine.

Du Contre-temps.

Cette ignorance du temps & de l'occasion est une maniere d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toûjours incommode & embarassante. Un importun est celuy qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires, pour luy parler des siennes; qui va souper chez sa maistresse le soir mesme qu'elle a la fiévre; qui voyant que quelqu'un vient d'estre condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie neanmoins de répondre pour luy; qui comparoist pour servir de témoin dans un procez que l'on vient de juger; qui prend le temps des nôces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes;

qui entraîne à la promenade des gens à peine arrivez d'un long voyage, & qui n'aſpirent qu'à ſe repoſer : fort capable d'amener des Marchands pour offrir d'une choſe plus qu'elle ne vaut aprés qu'elle eſt venduë ; de ſe lever au milieu d'une aſſemblée pour reprendre un fait dés ſes commencemens, & en inſtruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebatuës, & qui le ſçavent mieux que luy : ſouvent empreſſé pour engager dans une affaire des perſonnes qui ne l'affectionnant point, n'oſent pourtant refuſer d'y entrer. *S'il arrive* que quelqu'un dans la ville doive faire un feſtin † aprés

† Les Grecs le jour meſme qu'ils avoient ſacrifié, ou ſoupoient avec leurs amis, ou leur envoyoient à chacun une portion de la victime. C'eſtoit donc un contre-temps de demander ſa part prematurément, & lorſque le feſtin eſtoit reſolu auquel on pouvoit meſme eſtre invité.

avoir ſacrifié, il va luy demander une portion des viandes qu'il a preparées. Une autre fois s'il voit qu'un Maiſtre châtie devant luy ſon eſclave; j'ay perdu, dit il, un des miens dans une pareille occaſion, je le fis foüetter, il ſe deſeſpera, & s'alla pendre. Enfin il n'eſt propre qu'à commettre de nouveau deux perſonnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur different. C'eſt encore une action qui luy convient fort, que d'aller prendre au milieu du repas pour danſer * un homme qui eſt de ſang froid, & qui n'a bû que moderément.

* Cela ne ſe faiſoit chez les Grecs qu'aprés le repas, & lorſque les tables eſtoient enlevées.

DE L'AIR EMPRESSÉ.

IL ſemble que le trop grand empreſſement eſt une recherche importune, ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bien-veillance par ſes paroles & par toute ſa conduite. Les manieres d'un homme empreſſé ſont de prendre ſur ſoy l'évenement d'une affaire qui eſt au deſſus de ſes forces, & dont il ne ſçauroit ſortir avec honneur ; & dans une choſe que toute une aſſemblée juge raiſonnable, & où il ne ſe trouve pas la moindre difficulté, d'inſiſter long-temps ſur une legere circonſtance pour eſtre enſuite de l'avis des autres ; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire ; d'entrer dans une que-

relle où il se trouve present, d'une maniere à l'échaufer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas, & dont il ne peut ensuite trouver l'issuë ; venir vers son General, & luy demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, & s'il n'a point d'ordres à luy donner pour le lendemain ; une autre fois s'approcher de son pere, ma mere, luy dit-il mysterieusement, vient de se coucher, & ne commence qu'à s'endormir ; s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son medecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne luy fera point de mal, & le soûtenir doucement pour luy en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la

ville, il s'ingere de faire ſon épitaphe, il y fait graver ſon nom, celuy de ſon mari, de ſon pere, de ſa mere, ſon pays, ſon origine avec cet éloge, *ils avoient* * *tous de la vertu.* S'il eſt quelquefois obligé de jurer devant des Juges qui exigent ſon ſerment, ce n'eſt pas, dit-il en perçant la foule pour paroiſtre à l'audience, la premiere fois que cela m'eſt arrivé.

* Formule d'épitaphe,

DE LA STUPIDITE'.

LA ſtupidité eſt en nous une peſanteur d'eſprit qui accompagne nos actions & nos discours. Un homme ſtupide ayant luy-meſme calculé avec des jettons une certaine ſomme, demande à ceux qui le regardent faire à quoy elle ſe monte; s'il eſt obligé de paroi-

ſtre dans un jour preſcrit devant ſes Juges pour ſe défendre dans un procez que l'on luy fait, il l'oublie entierement, & part pour la campagne; il s'endort à un ſpectacle, & ne ſe réveille que long-temps aprés qu'il eſt fini, & que le peuple s'eſt retiré; aprés s'eſtre rempli de viandes le ſoir, il ſe leve la nuit pour une indigeſtion, va dans la ruë ſe ſoulager, où il eſt mordu d'un chien du voiſinage; il cherche ce qu'on vient de luy donner, & qu'il a mis luy-même dans quelque endroit, où ſouvent il ne peut le retrouver. Lors qu'on l'avertit de la mort de l'un de ſes amis afin qu'il aſſiſte à ſes funerailles, il s'attriſte, il pleure, il ſe deſeſpere, & prenant une façon de parler pour une autre, à la bonne heure, ajoûte-t'il, ou une pareille ſottiſe. Cette précaution qu'ont les perſonnes ſa-

ges de ne pas donner ſans témoins* de l'argent à leurs créanciers, il l'a pour en recevoir de ſes debiteurs. On le voit quereller ſon valet dans le plus grand froid de l'hyver pour ne luy avoir pas acheté des concombres. S'il s'aviſe un jour de faire exercer ſes enfans à la lutte ou à la courſe, il ne leur permet pas de ſe retirer qu'ils ne ſoient tout en ſueur & hors d'haleine. Il va cüeillir luy-meſme des lentilles, les fait cuire, & oubliant qu'il y a mis du ſel, il les ſale une ſeconde fois, de ſorte que perſonne n'en peut goûter. Dans le temps d'une pluye incommode, & dont tout le monde ſe plaint, il luy échapera de dire que l'eau du Ciel eſt une choſe délicieuſe : & ſi on luy demande par hazard combien il a vû emporter de morts †

* Les témoins étoient fort en uſage chez les Grecs dans les payemens & dans tous les actes.

† Pour eſtre enterrez hors de la ville ſuivant la Loy de Solon.

par la porte ſacrée ? autant, répond-il, penſant peut-eſtre à de l'argent ou à des grains, que je voudrois que vous & moy en puſſions avoir.

DE LA BRUTALITÉ.

LA brutalité eſt une certaine dureté, & j'oſe dire une ferocité qui ſe rencontre dans nos manieres d'agir, & qui paſſe meſme juſqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal, qu'eſt devenu un tel ? il vous répond durement, ne me rompez point la teſte ; ſi vous le ſalüez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le ſalut : ſi quelquefois il met en vente une choſe qui luy appartient, il eſt inutile de luy en demander le prix, il ne vous écoute pas ; mais il dit fierement à celuy qui la

marchande, qu'y trouvez-vous à dire? Il se mocque de la pieté de ceux qui envoyent leurs offrandes dans les Temples aux jours d'une grande celebrité; si leurs prieres, dit-il, vont jusques aux Dieux, & s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payez, & qu'ils ne leur sont pas donnez pour rien. Il est inexorable à celuy qui sans dessein l'aura poussé legerement, ou luy aura marché sur le pied, c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La premiere chose qu'il dit à un ami qui luy emprunte quelque argent, c'est qu'il ne luy en prestera point; il va le trouver ensuite, & le luy donne de mauvaise grace, ajoûtant qu'il le compte perdu. Il ne luy arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin sans luy donner de gran-

des maledictions. Il ne daigne pas attendre personne, & si l'on differe un moment à se rendre au lieudont l'on est convenu avec luy il se retire. Il se distingue toûjours par une grande singularité; ne veut ny chanter à son tour, ny reciter* dans un repas, ni même danser avec les autres. En un mot on ne le voit gueres dans les Temples importuner les Dieux, & leur faire des vœux ou des sacrifices.

*Les Grecs recitoient à table quelques beaux endroits de leurs Poëtes, & dansoient ensemble aprés le repas.

V. le chap. du contretemps.

DE LA SUPERSTITION.

LA superstition semble n'estre autre chose qu'une crainte mal reglée de la Divinité. Un homme superstitieux aprés avoir lavé ses mains, & s'estre purifié avec de l'eau * lustrale, sort du Temple, & se promene une grande partie du jour

* Une eau où l'on avoit éteint un tison ar-

dent pris ſur l'Autel où l'on brûloit la victime: Elle eſtoit dans une chaudiere à la porte du temple ; l'on s'en lavoit ſoy-meſme, ou l'on s'en faiſoit laver par les Preſtres.

avec une feüille de laurier dans ſa bouche : s'il voit une belette, il s'arreſte tout court, & il ne continuë pas de marcher, que quelqu'un n'ait paſſé avant luy par le meſme endroit que cet animal a traverſé, ou qu'il n'ait jetté luy-meſme trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de luy ce mauvais préſage : en quelque endroit de ſa maiſon qu'il ait apperçû un Serpent, il ne differe pas d'y élever un Autel : & dés qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la devotion du peuple y a conſacrées, il s'en approche, verſe deſſus toute l'huile de ſa phiole, plie les genoux devant elles & les adore. Si un rat luy a rongé un ſac de farine, il court au Devin, qui ne manque pas de luy enjoindre d'y faire mettre une piece ; mais bien loin d'eſtre

ſatisfait de ſa réponſe, effrayé d'une avanture ſi extraordinaire, il n'oſe plus ſe ſervir de ſon ſac & s'en défait : ſon foible encore eſt de purifier ſans fin la maiſon qu'il habite ; d'éviter de s'aſſeoir ſur un tombeau, comme d'aſſiſter à des funerailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui eſt en couche: & lors qu'il luy arrive d'avoir pendant ſon ſommeil quelque viſion, il va trouver les Interpretes des ſonges, les Devins & les Augures pour ſçavoir d'eux à quel Dieu ou à quelle Deeſſe il doit ſacrifier : il eſt fort exact à viſiter ſur la fin de chaque mois les Preſtres d Orphée pour ſe faire initier † dans ſes myſteres; il y mene ſa femme, ou ſi elle s'en excuſe par d'autres ſoins, il y fait conduire ſes enfans par une nourrice : lors qu'il marche par la ville, il ne manque gueres de

† inſtruire de ſes myſteres.

ſe laver toute la teſte avec de l'eau des fontaines qui ſont dans les places : quelquefois il a recours à des Preſtreſſes qui le purifient d'une autre maniere, en liant & étendant autour de ſon corps un petit chien, ou de la * ſquille. Enfin s'il voit un homme frappé d'épilepſie, ſaiſi d'horreur il crache dans ſon propre ſein comme pour rejetter le malheur de cette rencontre.

* Eſpece d'oignon. marin.

DE L'ESPRIT CHAGRIN.

L'ESPRIT chagrin fait que l'on n'eſt jamais content de perſonne, & que l'on fait aux autres mille plaintes ſans fondement. Si quelqu'un fait un feſtin, & qu'il ſe ſouvienne d'envoyer * un plat à un homme de cette

* C'a eſté la coûtume des Juifs & d'autres peuples Orientaux, des Grecs & des Romains.

humeur, il ne reçoit de luy pour tout remerciement que le reproche d'avoir esté oublié; je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin, ny de manger à sa table : tout luy est suspect, jusques aux caresses que luy fait sa maîtresse; je doute fort, luy dit-il, que vous soyez sincere, & que toutes ces demonstrations d'amitié partent du cœur. Aprés une grande secheresse venant enfin à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluye, il s'en prend au Ciel de ce qu'elle n'a pas commencé plûtost: si le hazard luy fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline; il y a des gens, ajoûte-t'il, qui ont du bonheur, pour moy je n'ay jamais eu celuy de trouver un tresor : une autre fois ayant envie d'un esclave, il prie instamment celuy à qui il appartient

d'y mettre le prix ; & dés que celuy-cy vaincu par ses importunitez le luy a vendu, il se repent de l'auoir acheté ; ne suis-je pas trompé, demande-t'il, & exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans defauts ? à ceux qui luy font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils & sur l'augmentation de sa famille, ajoûtez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. Un homme chagrin aprés avoir eu de ses Juges ce qu'il demandoit, & l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celuy qui a écrit ou parlé pour luy de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause : ou lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en feli-

cite, & le convie à mieux esperer de la fortune; comment, luy répond-il, puis-je estre sensible à la moindre joye, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, & n'estre pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait?

DE LA DEFIANCE.

L'ESPRIT de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoye au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit luy rapporter fidellement combien elles ont coûté; si quelquefois il porte de l'argent sur soy dans un voyage, il le calcule à cha-

* Six cens pas.

que ſtade* qu'il fait pour voir s'il a ſon compte: une autrefois étant couché avec ſa femme il luy demande ſi elle a remarqué que ſon coffre fort fût bien fermé, ſi ſa caſſette eſt toûjours ſcellée, & ſi l'on a eu ſoin de bien fermer la porte du veſtibule; & bien qu'elle l'aſſeure que tout eſt en bon état, l'inquietude le prend, il ſe leve du lit, va en chemiſe & les pieds nuds avec la lampe qui brûle dans ſa chambre, viſiter lui-même tous les endroits de ſamaiſõ, & ce n'eſt qu'avec beaucoup de peine qu'ils'endort aprés cette recherche. Il mene avec lui des témoins quand il va demander ſes arrerages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ſes debiteurs de luy denier ſa dette : ce n'eſt point chez le foulon qui paſſe pour le meilleur ouvrier, qu'il envoye teindre ſa robe, mais chez ce-

luy qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hasarde de luy emprunter quelques vases, * il les luy refuse souvent, ou s'il les accorde, * il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesez, il fait suivre celuy qui les emporte, & envoye dés le lendemain prier qu'on les luy * renvoye. A-t'il un esclave qu'il affectionne & qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant luy, de peur que s'il le perdoit de veuë il ne luy échapât & ne prît la fuite : à un homme qui emportant de chez luy quelque chose que ce soit, luy diroit, estimez cela, & mettez-le sur mon compte, il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, & qu'il a d'autres affaires que celle de courir aprés son argent.

* D'or ou d'argent.

Ce qui se lit entre les deux étoiles, n'est pas dans le Grec, où le sens est interrompu, mais il est suppleé par quelques interpretes

D'un Vilain homme.

CE caractere ſuppoſe toûjours dans un homme une extrême malpropreté & une negligence pour ſa perſonne, qui paſſe dans l'excez, & qui bleſſe ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lepre, avec des ongles longs & mal propres ne pas laiſſer de ſe mêler parmy le monde, & croire en eſtre quitte pour dire que c'eſt une maladie de famille, & que ſon pere & ſon ayeul y eſtoient ſujets: il a aux jambes des ulceres; on luy voit aux mains des porreaux & d'autres ſaletez qu'il neglige de faire guerir, ou s'il penſe à y remedier, c'eſt lorſque le mal aigri par le temps eſt devenu incurable: il eſt heriſſé

rissé de poil sous les aisselles & par tout le corps comme une beste fauve ; il a les dents noires, rongées, & telles que son abord ne se peut souffrir. Ce n'est pas tout, il crache ou il se mouche en mangeant, il parle la bouche pleine, fait en buvant des choses contre la bienseance, ne se sert jamais au bain que d'une huile qui sent mauvais, & ne paroist gueres dans une assemblée publique qu'avec une vieille robbe & toute tachée. S'il est obligé d'accompagner sa mere chez les Devins, il n'ouvre la bouche que pour dire des choses de mauvaise augure †: Une autre fois dans le Temple & en faisant des liba-

† Les Anciens avoient un grand égard pour les paroles qui estoient proferées, mesme par hazard par ceux qui venoient consulter les Devins & les Augures, prier ou sacrifier dans les Temples.

tions *, il luy échapera des mains une coupe ou quelque autre vase, & il rira ensuite de cette avanture, comme s'il avoit fait quelque chose de merveilleux. Un homme si extraordinaire ne sçait point écouter un concert ou d'excellens joüeurs de flûtes, il bat des mains avec violence comme pour leur applaudir, ou bien il suit d'une voix desagreable le mesme air qu'ils joüent ; il s'ennuye de la symphonie, & demande si elle ne doit pas bien-tost finir. Enfin si estant assis à table il veut cracher, c'est justement sur celuy qui est derriere luy pour donner à boire.

* Ceremonies où l'on répandoit du vin ou du lait dans les sacrifices.

D'UN HOMME INCOMMODE.

CE qu'on appelle un fâcheux eſt celuy qui ſans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laiſſe pas de l'embaraſſer beaucoup ; qui entrant dans la chambre de ſon ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains diſcours ; qui ſe trouvant ſur le bord de la mer, ſur le point qu'un homme eſt preſt de partir & de monter dans ſon vaiſſeau, l'arreſte ſans nul beſoin, & l'engage inſenſiblement à ſe promener avec luy ſur le rivage ; qui arrachant un petit enfant du ſein de ſa nourice pendant qu'il tette, luy fait avaler quelque choſe qu'il a mâché, bat des mains devant luy, le careſſe, & luy parle d'une

voix contrefaite ; qui choisit le temps du repas, & que le potage est sur la table, pour dire qu'ayant pris medecine depuis deux jours, il est allé par haut & par bas, & qu'une bile noire & recuite estoit mêlée dans ses dejections ; qui devant toute une assemblée s'avise de demander à sa mere quel jour elle a accouché de luy ; qui ne sçachant que dire, apprend que l'eau de sa cisterne est fraîche, qu'il croist dans son jardin de bonnes legumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie ; qui s'empresse de faire connoistre à ses hôtes un parasite * qu'il a chez luy, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur & à réjoüir la compagnie.

* Mot Grec qui signifie celui qui ne mange que chez autrui.

DE LA SOTTE VANITE'.

LA sotte vanité semble estre une passion inquiete de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom & de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toûjours de s'asseoir proche de celuy qui l'a convié : il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui luy vient de naistre ; & dés qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit † luy-mesme à Delphes, luy coupe les che-

† Le peuple d'Athenes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur presence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, & de les consacrer ensuite à Hercule, ou à quelque autre Divinité qui avoit un Temple dans la ville.

veux, & les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solemnel qu'il a accompli : il aime à se faire suivre par un Maudre: s'il fait un payement, il affecte que ce soit dans une monnoye toute neuve, & qui ne vienne que d'estre frapée. Aprés qu'il a immolé un bœuf devant quelque Autel, il se fait reserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans & de fleurs, & l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la veuë de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoye chez soy par un valet tout son équipage, & ne garde qu'une riche robe dont il est habillé, & qu'il traîne le reste du jour dans la place publique : s'il

luy meurt le moindre petit chien, il l'enterre, luy dresse un épitaphe avec ces mots, *Il estoit de race de Malte* *. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs : Il se parfume tous les jours. Il remplit avec un grand faste tout le temps de sa Magistrature, & sortant de charge, il rend compte au peuple avec ostentation des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre & de la qualité des victimes qu'il a immolées ; Alors revétu d'une robe blanche & couronné de fleurs, il paroist dans l'assemblée du peuple : Nous pouvons, dit-il, vous asseurer, ô Atheniens, que pendant le temps de nostre gouvernement nous avons sacrifié à Cybele, & que nous luy avons rendu des honneurs tels que les merite de nous la mere des

* Cette Isle portoit de petits chiẽs fort estimez.

Dieux ; esperez donc toutes choses heureuses de cette Deesse: Aprés avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison où il fait un long recit à sa femme de la maniere dont toutes choses se sont passées, & comme elles luy ont réüssi au delà de ses souhaits.

DE L'AVARICE.

CE vice est dans l'homme un oubli de l'honneur & de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la * tragedie, il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites avec de l'écorce de bois, & il fait graver son nom sur un present si magnifique. Quelquefois dans les temps difficiles le peuple est obligé

* qu'il a faite ou recitée.

de s'aſſembler pour regler une contribution capable de ſubvenir aux beſoins de la Republique; alors il ſe leve & garde le ſilence †, ou le plus ſouvent il fend la preſſe & ſe retire. Lors qu'il marie ſa fille, & qu'il ſacrifie ſelon la coûtume, il n'abandonne de la victime que les parties * ſeules qui doivent être brûlées ſur l'Autel ; il reſerve les autres pour les vendre ; & comme il manque de domeſtiques pour ſervir à table & eſtre chargé du ſoin des nôces, il loüe des gens pour tout le temps de la feſte qui ſe nourriſſent à leurs dépens, & à qui il donne une certaine ſomme. S'il eſt Capitaine de Galere, voulant ménager ſon lit, il ſe

* C'eſtoit les cuiſſes & les inteſtins

† Ceux qui vouloient donner, ſe levoient & offroient une ſomme; ceux qui ne vouloient rien donner, ſe levoient & ſe taiſoient.

contente de coucher indifferemment avec les autres ſur de la natte qu'il emprunte de ſon Pilote. Vous verrez une autre fois cet homme ſordide acheter en plein marché des viandes cuites, toute ſorte d'herbes, & les porter hardiment dans ſon ſein & ſous ſa robe : s'il l'a un jour envoyée chez le Teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une ſeconde pour ſortir, il eſt obligé de garder la chambre. Il ſçait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit luy demander * comme aux autres quelque ſecours ; Il ſe détourne de luy, & reprend le chemin de ſa maiſon . il ne donne point de ſervantes à ſa femme, content de luy en loüer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle ſort. Enfin ne penſez pas que ce ſoit un autre que luy

* Par forme de contribution. V. les chap. de la diſſimulation & de l'eſprit chagrin.

qui ballie le matin sa chambre, qui fasse son lit & le nettoye. Il faut ajoûter qu'il porte un manteau usé, sale & tout couvert de taches ; qu'en ayant honte luy-mesme, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

DE L'OSTENTATION.

JE n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation, qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celuy en qui elle domine s'arreste dans l'endroit du Pyrée* où les Marchands étalent, & où se trouve un plus grand nombre d'étrangers ; il entre en matiere avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la

* Port à Athenes fort celebre.

mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à esperer pour ceux qui y entrent, & de ceux sur tout que luy qui parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, luy fait compagnie, & luy dit bien-tôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases & tout enrichis de pierreries il a rapporté de l'Asie, quels excellens ouvriers s'y rencontrent, & combien ceux de l'Europe leur sont inferieurs *. Il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a receuë d'Antipater†, qui apprend que luy troisiéme est entré dans la Macedoine. Il dit une autre fois que bien que les Magistrats luy ayent per-

* C'estoit contre l'opinion cõmune de toute la Grece.

† L'un des Capitaines d'Alexandre le Grand, & dont la famille regna quelque temps dansla Macedoine.

mis tels transports * de bois qu'il luy plairoit sans payer de tribut, pour éviter neanmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilege. Il ajoûte que pendant une grande cherté de vivres il a distribué aux pauvres citoyens d'Athenes jusques à la somme de cinq talens †; & s'il parle à des gens qu'il ne connoist point, & dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il a fait ces largesses; & quoy qu'il monte à plus de six cens personnes, il leur donne à tous des noms convenables; & aprés avoir supputé les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux,

* Parce que les Pins, les Sapins, les Cyprés, & tout autre bois propre à construire des vaisseaux estoient rares dans le pays Attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres pays, qu'en payant un fort gros tribut.

† Un talent Attique dont il s'agit, valoit soixante mines Attiques; une mine cent dragmes; une dragme six oboles.

Le talent Attique valoit quelques six cens écus de nostre monnoye.

il se trouve qu'il en resulte le double de ce qu'il pensoit, & que dix talens y sont employez, sans compter, poursuit-il, les Galeres que j'ay armées à mes dépens, & les charges publiques que j'ay exercées à mes frais & sans recompense. Cet homme fastueux va chez un fameux Marchand de chevaux, fait sortir de l'écurie les plus beaux & les meilleurs, fait ses offres, comme s'il vouloit les acheter: De mesme il visite les foires les plus celebres, entre sous les tentes des Marchands, se fait déployer une riche robe, & qui vaut jusqu'à deux talens, & il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter * de l'or sur luy pour les besoins où l'on se trouve. Enfin s'il habite une maison dont il payele loyer, il dit hardiment à quelqu'un

* Coûtume des Anciés.

qui l'ignore que c'eſt une maiſon de famille, & qu'il a heritée de ſon pere; mais qu'il veut s'en défaire, ſeulement parce qu'elle eſt trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire * chez luy

* Par droit d'hoſpitalité.

DE L'ORGÜEIL.

IL faut définir l'orgüeil, une paſſion qui fait que de tout ce qui eſt au monde l'on n'eſtime que ſoy. Un homme fier & ſuperbe n'écoute pas celuy qui l'aborde dans la place pour luy parler de quelque affaire; mais ſans s'arreſter, & ſe faiſant ſuivre quelque temps, il luy dit enfin qu'on peut le voir aprés ſon ſouper: ſi l'on a receu de luy le moindre bien-fait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le ſouvenir, il le reprochera en pleine

ruë à la vûë de tout le monde : N'attendez pas de luy qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre il s'approche de vous, & qu'il vous parle le premier : de mesme au lieu d'expedier sur le champ des Marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin, & à l heure de son lever. Vous le voyez marcher dans les ruës de la Ville la teste baissée sans daigner parler à personne de ceux qui vont & viennent. S'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il pretexte des raisons pour ne pas se mettre à table & manger avec eux, & il charge ses principaux domestiques du soin de les regaler : il ne luy arrive point de rendre visite à personne sans prendre la précaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir :

V. le ch. de la Flaterie.

on ne le voit point chez luy lorſqu'il mange ou qu'il ſe * parfume : il ne ſe donne pas la peine de regler luy-meſme des parties ; mais il dit negligemment à un valet de les calculer, de les arreſter, & les paſſer à compte. Il ne ſçait point écrire dans une lettre, je vous prie de me faire ce plaiſir, ou de me rendre ce ſervice ; mais j'entens que cela ſoit ainſi, j'envoye un homme vers vous pour recevoir une telle choſe, je ne veux pas que l'affaire ſe paſſe autrement, Faites ce que je vous dis promptement, & ſans differer ; voilà ſon ſtile.

* Avec des huiles de ſenteur.

De la Peur,
Ou du défaut de courage.

Cette crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle, & qui cede en veuë d'un peril vray ou imaginaire; & l'homme timide est celuy dont je vais faire la peinture. S'il luy arrive d'estre sur la mer, & s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur luy fait croire que c'est le debris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette coste; Aussi tremble-t'il au moindre flot qui s'éleve, & il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec luy sont * initiez: s'il vient à remarquer que le Pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme

* Les anciens navigeoient rarement avec ceux

pour éviter un écüeil, il l'interroge, il luy demande avec inquietude s'il ne croit pas s'estre écarté de sa route, s'il tient toûjours la haute mer, & si les † Dieux sont propices; aprés cela il se met à raconter une vision qu'il a euë pendant la nuit dont il est encore tout épouvanté, & qu'il prend pour un mauvais presage; Ensuite ses frayeurs venant à croistre, il se deshabile & oste jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nage, & aprés cette precaution, il ne laisse pas de prier les Nautoniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible dans une expedition militaire où il s'est engagé entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compa-

qui passoient pour impies, & ils se faisoient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mysteres de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. V. le chap. de la Superstition.

† Ils consultoient les Dieux par les sacrifices, ou par les augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant, & le manger des oiseaux, & encore par les entrailles des bestes.

gnons de guerre, obſerve leur contenance ſur ce bruit qui court, leur dit qu'il eſt ſans fondement, & que les coureurs n'ont pû diſcerner, ſi ce qu'ils ont découvert à la campagne ſont amis ou ennemis : Mais ſi l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, & s'il a veu luy-meſme de loin le commencement du combat, & que quelques hommes ayent parû tomber à ſes yeux ; alors feignant que la précipitation & le tumulte luy ont fait oublier ſes armes, il court les querir dans ſa tente, où il cache ſon épée ſous le chevet de ſon lit, & employe beaucoup de temps à la chercher ; pendant que d'un autre côté ſon valet va par ſes ordres ſçavoir des nouvelles des ennemis, obſerver quelle route ils ont priſe, & où en ſont les affaires : & dés qu'il

voit apporter au camp quelqu'un tout ſanglant d'une bleſſure qu'il a receuë, il accourt vers luy, le conſole & l'encourage, étanche le ſang qui coule de ſa playe, chaſſe les mouches qui l'importunent, ne luy refuſe aucun ſecours, & ſe mêle de tout, excepté de combattre: Si pendant le temps qu'il eſt dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de veuë, il entend la trompette qui ſonne la charge; ah, dit-il avec imprecation, puiſſe-tu eſtre pendu, maudit ſonneur qui cornes inceſſamment, & fais un bruit enragé qui empeſche ce pauvre homme de dormir! Il arrive meſme que tout plein d'un ſang qui n'eſt pas le ſien, mais qui a rejailli ſur luy de la playe du bleſſé, il fait acroire à ceux qui reviennent du combat, qu'il a couru un grand riſque de ſa vie

pour ſauver celle de ſon ami ; il conduit vers luy ceux qui y prennent intereſt, ou comme ſes parents, ou parce qu'ils ſont d'un meſme pays ; & là il ne rougit pas de leur raconter quand & de quelle maniere il a tiré cet homme des mains des ennemis, & l'a apporté dans ſa tente.

DES GRANDS D'UNE REPUBLIQUE.

LA plus grande paſſion de ceux qui ont les premieres places dans un Etat populaire, n'eſt pas le deſir du gain ou de l'accroiſſement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, & de ſe fonder s'il ſe pouvoit une ſouveraine puiſſance ſur la ruine de celle du peuple. S'il s'eſt aſſemblé pour déliberer à qui des

citoyens il donnera la commiſſion d'aider de ſes ſoins le premier Magiſtrat dans la conduite d'une feſte ou d'un ſpectacle, cet homme ambitieux & tel que je viens de le définir, ſe leve, demande cet employ, & proteſte que nul autre ne peut ſi bien s'en acquiter : il n'approuve point la domination de pluſieurs, & de tous les vers d'Homere il n'a retenu que celui cy :

Les peuples ſont heureux quand un ſeul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire eſt tel ; retirons-nous de cette multitude qui nous environne; tenons enſemble un conſeil particulier où le peuple ne ſoit point admis ; eſſayons meſme de luy fermer le chemin à la Magiſtrature ; & s'il ſe laiſſe

prévenir contre une perſonne d'une condition privée de qui il croye avoir receu quelque injure ; cela , dit-il, ne ſe peut ſouffrir , & il faut que luy ou moy abandonnions la Ville. Vous le voyez ſe promener dans la place ſur le milieu du jour avec les ongles propres , la barbe & les cheveux en bon ordre ; repouſſer fierement ceux qui ſe trouvent ſur ſes pas ; dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre, que la Ville eſt un lieu où il n'y a plus moyen de vivre , qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ny ſupporter plus longtemps les longueurs, les crieries & les menſonges des Avocats, qu'il commence à avoir honte de ſe trouver aſſis dans une aſſemblée publique ou ſur les tribunaux auprés d'un homme mal habillé , ſale & qui dégoûte,

te, & qu'il n'y a pas un ſeul de ces Orateurs dévoüez au peuple, qui ne luy ſoit inſupportable. Il ajoûte que c'eſt *Theſée qu'on peut appeller le premier auteur de tous ces maux, & il fait de pareils diſcours aux étrangers qui arrivent dans la ville comme à ceux avec qui il ſympatiſe de mœurs & de ſentimens.

*Theſée avoit jetté les fondemens de la Republique d'Athenes en établiſſant l'égalité entre les citoyens.

D'une tardive Instruction.

IL s'agit de décrire quelques inconveniens où tombent ceux qui ayant mépriſé dans leur jeuneſſe les ſciences & les exercices, veulent reparer cette negligence dans un âge avancé par un travail ſouvent inutile. Ainſi un vieillard de ſoixante ans s'aviſe d'apprendre des vers par cœur, & de les † re-

† V. le chap. de la Brutalité.

citer à table dans un festin, où la memoire venant à luy manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniement des armes, & quel est l'usage à la guerre de la lance & du bouclier. S'il monte un cheval que l'on luy a presté, il le presse de l'éperon, veut le manier, & luy faisant faire des voltes ou des caracolles, il tombe lourdement, & se casse la tête. On le voit tantost pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme * de bois, tantost tirer de l'arc & disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des fleches, vouloir d'abord apprendre de luy, se mettre ensuite à l'instruire & à le corriger, comme s'il estoit le plus

* Une grãde statuë de bois qui estoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

habile. Enfin se voyant tout nud au sortir du bain, il imite les postures d'un luiteur, & par le defaut d'habitude il les fait de mauvaise grace, & s'exerce d'une maniere ridicule.

DE LA MEDISANCE.

JE définis ainsi la médisance, une pente secrete de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles ; & pour ce qui concerne le médisant, voicy ses mœurs : si on l'interroge sur quelque autre, & que l'on luy demande quel est cet homme, il fait d'abord sa genealogie ; son pere, dit-il, s'appelloit Sosie *, que l'on a connu dans le service & parmy les troupes sous le nom de Sosistrate ; il a esté affranchi depuis ce temps & reçû dans l'u-

* C'estoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.

ne des * tribus de la ville ; Pour ſa mere, c'étoit une noble † Thracienne ; car les femmes de Thrace, ajoûte-t'il, ſe piquent la plûpart d'une ancienne nobleſſe ; celuy-cy né de ſi honneſtes gens eſt un ſcelerat, & qui ne merite que le gibet ; & retournant à la mere de cet homme qu'il peint avec de ſi belles couleurs, elle eſt, pourſuit-il, de ces femmes qui épient ſur les grands chemins* les jeunes gens au paſſage, & qui, pour ainſi dire, les enlevent & les raviſſent. Dans une compagnie où il ſe trouve quelqu'un qui parle mal d'une perſonne abſente, il releve la converſation ; je ſuis, luy dit-il, de voſtre ſentiment, cet homme m'eſt odieux, & je ne le puis ſouffrir ; qu'il eſt inſupporta-

* Le peuple d'Athenes eſtoit partagé en diverſes tribus.

* Elles tenoient hotellerie ſur les chemins publics où elles ſe mêloient d'infames commerces.

† Cela eſt dit par dériſion des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour eſtre ſervantes, & quelque choſe de pis.

ble par sa phisionomie ! y a-t'il un plus grand fripon & des manieres plus extravagantes ? sçavez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas ? trois oboles *, & rien davantage ; & croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hyver & au mois de Decembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide ? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve, & se retire, il parle de luy presque dans les mesmes termes, nul de ses plus familiers amis n'est épargné ; les morts * mesme dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

* Il y avoit au dessous de cette monnoye d'autre encore de moindre prix.

* Il estoit deffendu chez les Atheniens de mal parler des morts par une loy de Solon leur Legislateur.

LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

LES CARACTERES OU LES MOEURS DE CE SIECLE.

JE rends au Public ce qu'il m'a presté ; j'ay emprunté de luy la matiere de cet ouvrage, il est juste que l'ayant achevé avec toute l'attention pour la verité dont je suis capable, & qu'il merite de moy, je luy en fasse la restitution : il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ay fait de luy d'aprés nature ;

& s'il se connoist quelques-uns des defauts que je touche, s'en corriger. Ce ne sont point des maximes que j'aye voulu écrire; elles sont comme des loix dans la morale, & j'avouë que je n'ay ny assez d'autorité, ny assez de genie pour faire le Legislateur; je sçay mesme que j'aurois peché contre l'usage des maximes, qui veut qu'à la maniere des Oracles elles soient courtes & concises; quelques-unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étenduës; l'on pense les choses d'une maniere differente, & on les exprime par un tour aussi tout different, par une definition, par une sentence, par un raisonnement, par une metaphore ou quelque autre figure, par un paralelle, par une simple comparaison, par un trait, par une description, par une peinture; de là procede la lon-

gueur ou la briéveté de mes remarques. Ceux d'ailleurs qui font des maximes veulent eſtre crûs ; je conſens au contraire que l'on diſe de moy que je n'ay pas quelquefois bien remarqué, pourvû que l'on remarque mieux.

Des Ouvrages de l'Esprit.
Du Merite Personnel.
Des Femmes.
Du Cœur.
De la Societé & de la Conversation.
Des Biens de fortune.
De la Ville.
De la Cour.
Des Grands.
Du Souverain.
De l'Homme.
Des Jugemens.

De la Mode.

De quelques Uſages.

De la Chaire.

Des Eſprits forts.

DES OUVRAGES DE L'ESPRIT.

TOUT est dit, & l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, & qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs le plus beau & le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner aprés les Anciens & les habiles d'entre les Modernes.

¶ Il faut chercher seulement à penser & à parler juste, sans vouloir amener les autres à nostre goût & à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise.

¶ C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule; Il faut plus que de l'esprit pour estre Auteur. Un Magistrat alloit par son merite à la premiere dignité, il estoit homme délié, & pratic dans les affai-

res, il a fait imprimer un ouvrage moral, qui eſt rare par le ridicule.

¶ Il n'eſt pas ſi aiſé de ſe faire un nom par un ouvrage parfait, que d'en faire valoir un mediocre par le nom qu'on s'eſt déja acquis.

¶ Un ouvrage ſatirique ou qui a des faits, qui eſt donné en feüilles ſous le manteau aux conditions d'eſtre rendu de même, s'il eſt mediocre, paſſe pour merveilleux; l'impreſſion eſt l'éceüeil.

¶ Si l'on oſte de beaucoup d'ouvrages de morale l'Avertiſſement au Lecteur, l'Epiſtre dedicatoire, la Preface, la Table, les Approbations, il reſte à peine aſſez de pages pour meriter le nom de livre.

¶ Quel ſupplice que celuy d'entendre prononcer de mediocres vers avec toute l'emphaſe

d'un mauvais Poëte ?

¶ Il y a de certaines choses dont la mediocrité est insupportable, la Poësie, la Musique, la Peinture, le Discours public.

¶ L'on n'a gueres veu jusques à present un chef d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs ; Homere a fait l'Iliade, Virgile l'Eneide, Tite-Live ses Decades, & l'Orateur Romain ses Oraisons.

¶ Il y a dans l'art un point de perfection, comme de bonté ou de maturité dans la nature ; celuy qui le sent, & qui l'aime a le goust parfait ; celuy qui ne le sent pas, & qui aime en deçà ou au delà, a le goust défectueux. Il y a donc un bon & un mauvais goust, & l'on dispute des goûts avec fondement.

¶ Il y a beaucoup plus de vivacité que de goust parmy les hommes ; ou pour mieux dire, il

y a peu d'hommes dont l'eſprit ſoit accompagné d'un gouſt ſeur, & d'une critique judicieuſe.

¶ La vie des Heros a enrichi l'hiſtoire, & l'hiſtoire a embelli les actions des Heros : ainſi je ne ſçay qui ſont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'hiſtoire à ceux qui leur en ont fourni une ſi noble matiere, ou ces grands Hommes à leurs Hiſtoriens.

¶ Amas d'épithetes, mauvaiſes loüanges ; ce ſont les faits qui loüent, & la maniere de les raconter.

¶ Tout l'eſprit d'un Auteur conſiſte à bien définir & à bien peindre. * MOYSE, HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE ne ſont au deſſus des autres Ecrivains que par leurs expreſſions & leurs images : Il faut exprimer le vray pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

* Quand meſme on ne le conſidere que comme un homme qui a écrit.

¶ Combien de ſiecles ſe ſont écoulez avant que les hommes dans les ſciences & dans les arts ayent pû revenir au goût des Anciens, & reprendre enfin le ſimple & le naturel.

¶ Entre toutes les differentes expreſſions qui peuvent rendre une ſeule de nos penſées, il n'y en a qu'une qui ſoit la bonne; on ne la rencontre pas toûjours en parlant, ou en écrivant; il eſt vray neanmoins qu'elle exiſte, que tout ce qui ne l'eſt point eſt foible, & ne ſatisfait point un homme d'eſprit qui veut ſe faire entendre.

¶ Un bon Auteur, & qui écrit avec ſoin, éprouve ſouvent que l'expreſſion qu'il cherchoit depuis long-temps ſans la connoiſtre, & qu'il a enfin trouvée, eſt celle qui eſtoit la plus ſimple, la plus naturelle, qui ſembloit devoir ſe preſenter d'abord & ſans effort.

¶ Ceux qui écrivent par humeur, ſont ſujets à retoucher à leurs ouvrages ; comme elle n'eſt pas toûjours fixe, & qu'elle varie en eux ſelon les occaſions, ils ſe refroidiſſent bientoſt pour les expreſſions & les termes qu'ils ont le plus aimez.

¶ L'on devroit aimer à lire ſes ouvrages à ceux qui en ſçavent aſſez pour les corriger & les eſtimer.

¶ La meſme juſteſſe d'eſprit qui nous fait écrire de bonnes choſes, nous fait apprehender qu'elles ne le ſoient pas aſſez pour meriter d'eſtre leuës.

¶ Un eſprit mediocre croit écrire divinement ; un bon eſprit croit écrire raiſonnablement.

¶ L'on m'a engagé, dit *Ariſte*, à lire mes ouvrages à *Zelotes*, je l'ay fait ; ils l'ont ſaiſi d'abord, & avant qu'il ait eu le loiſir de

les trouver mauvais; il les a loüez modeſtement en ma preſence, & il ne les a pas loüez depuis devant perſonne, je l'excuſe, & n'en demande pas davantage à un Autheur ; je le plains meſme d'avoir écouté de belles choſes qu'il n'a point faites.

¶ Ceux qui par leur condition ſe trouvent exempts de la jalouſie d'Auteur, ont ou des paſſions, ou des beſoins qui les diſtraient, & les rendent froids ſur les conceptions d'autruy : perſonne preſque par la diſpoſition de ſon eſprit, de ſon cœur, & de ſa fortune n'eſt en état de ſe livrer au plaiſir que donne la perfection d'un ouvrage.

¶ Le plaiſir de la critique nous ôte celuy d'eſtre touchez vivement de tres-belles choſes.

¶ Bien des gens vont juſques à ſentir le merite d'un manuſcrit que l'on leur lit, qui ne peu-

vent ſe declarer en ſa faveur, juſques à ce qu'ils ayent veu le cours qu'il aura dans le monde par l'impreſſion, ou quel ſera ſon ſort parmy les habiles : ils ne hazardent point leurs ſuffrages, & ils veulent eſtre portez par la foule & entraînez par la multitude ; ils diſent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, & que le public eſt de leur avis.

¶ Le E** G** eſt immediatement au deſſous du rien ; il a bien d'autres livres qui luy reſſemblent : il y a autant d'eſprit à s'enrichir par un mauvais livre, qu'il y a de ſotiſe à l'acheter ; c'eſt ignorer le gouſt du peuple, que de ne pas haſarder quelquefois de grandes fadaiſes.

¶ L'on voit bien que l'*Opera* eſt l'ébauche d'un grand ſpectacle ; il en donne l'idée.

Je ne ſçay pas comment l'*Opera*

avec une Musique si parfaite & une dépense toute Royale a pû réüssir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en desirer d'autres, il échape quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle; c'est faute d'action, de theatre, & de choses qui interessent.

¶ Il semble que le Roman & la Comedie pourroient estre aussi utiles qu'ils sont nuisibles; l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse & de désinteressement, de si beaux & de si parfaits caracteres; que quand une jeune personne jette de là sa veuë sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes & fort au dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

¶ CORNEILLE ne peut estre é-

galé dans les endroits où il excelle, il a pour lors un caractere original & inimitable; mais mais il eſt inégal, ſes premieres Comedies ſont ſeches, languiſſantes, & ne laiſſoient pas eſperer qu'il dût jamais enſuite aller ſi loin : dans quelques-unes de ſes meilleures pieces il y a des fautes inexcuſables contre les mœurs ; un ſtyle de declamateur qui arreſte l'action, & la fait languir ; des negligences dans les vers & dans l'expreſſion qu'on ne peut comprendre en un ſi grand homme. Ce qu'il y a eu en luy de plus éminent c'eſt l'eſprit, qu'il avoit ſublime, à qui il a eſté redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lû ailleurs, de la conduite de ſon theatre qu'il a quelquefois haſardée & contre les regles des Anciens, & enfin de ſes dénoüemens ; car il ne s'eſt

pas toûjours assujetti au goust des Grecs, & à leur grande simplicité; il a aimé au contraire à charger la scene d'évenemens dont il est presque toûjours sorti avec succés : admirable certes par l'extrême varieté & le peu de rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de Poëmes qu'il a composez. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de RACINE, & qui tendent un peu plus à une mesme chose; mais il est égal, soûtenu, toûjours le mesme par tout; soit pour le dessein & la conduite de ses pieces, qui sont justes, regulieres, prises dans le bon sens & dans la nature; soit pour sa versification qui est correcte, riche sans ses rimes, élegante, nombreuse, harmonieuse; exact imitateur des Anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté & la simplicité

plicité de l'action; à qui le grand & le merveilleux n'ont pas même manqué, ainſi qu'à Corneille ny le touchant ny le patetique; quelle plus grande tendreſſe que celle qui eſt répanduë dans tout le *Cid*, dans *Polieucte* & dans les *Horaces*! quelle grandeur ne ſe remarque point en *Mitridate*, en *Porus*, & en *Burrhus*? Ces paſſions encore favorites des Anciens, que les tragiques aimoient à exciter ſur les theatres, & qu'on nomme la terreur & la pitié, ont eſté connuës de ces deux Poëtes; *Oreſte* dans l'*Andromaque* de Racine, & *Phedre* du meſme Auteur, comme l'*Oedippe* & les *Horaces* de Corneille en ſont la preuve. Si cependant il eſt permis de faire entr'eux quelque comparaiſon, & les marquer l'un & l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre, & par

ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-estre qu'on pourroit parler ainsi. Corneille nous assujettit à ses caracteres & à ses idées ; Racine descend jusques aux nostres : celuy-là peint les hommes comme ils devroient estre ; celuy-cy les peint tels qu'ils sont : il y a plus dans le premier de ce que l'on admire, & de ce que l'on doit mesme imiter ; il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoist dans les autres, ou de ce que l'on éprouve dans soy-mesme : l'un éleve, étonne, maîtrise, instruit ; l'autre plaît, remuë, touche, penetre : ce qu'il y a de plus beau, de plus noble & de plus imperieux dans la raison est manié par le premier ; & par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur & de plus délicat dans la passion : ce sont dans celuy-là des maximes,

des regles, des preceptes ; & dans celuy cy du gouſt & des ſentimens : l'on eſt plus occupé aux pieces de Corneille ; l'on eſt plus ébranlé & plus attendri à celles de Racine : Corneille eſt plus moral, Racine plus naturel : il ſemble que l'un imite SOPHOCLE ; & que l'autre doit plus à EURIPIDE.

¶ Le peuple appelle Eloquence la facilité que quelques-uns ont de parler ſeuls & longtemps, jointe à l'emportement du geſte, à l'éclat de la voix, & à la force des poulmons. Les Pedans ne l'admettent auſſi que dans le diſcours oratoire, & ne la diſtinguent pas de l'entaſſement des figures, de l'uſage des grands mots, & de la rondeur des periodes.

Il ſemble que la Logique eſt l'art de convaincre de quelque verité & l'Eloquence un don

de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur & de l'esprit des autres, qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaist.

L'Eloquence peut se trouver dans les entretiens & dans tout genre d'écrire; elle est rarement où on la cherche, & elle est quelquefois où on ne la cherche point.

¶ Un homme né Chrétien & François est embarassé dans la satyre; les grands sujets luy sont défendus, il les entame quelquefois, & se détourne ensuite sur de petites choses qu'il releve par la beauté de son genie & de son style.

¶ Il faut éviter le style vain & puerile, de peur de ressembler à *Dorilas* & à *Handburg*; l'on peut au contraire en une sorte d'écrits hasarder de certaines expressions, user de termes

tranſpoſez, & qui peignent vivement & plaindre ceux qui ne ſentent pas le plaiſir qu'il y a à s'en ſervir ou à les entendre.

¶ Celuy qui n'a égard en écrivant qu'au gouſt de ſon ſiecle, ſonge plus à ſa perſonne qu'à ſes écrits : il faut toûjours tendre à la perfection ; & alors cette juſtice qui nous eſt quelquefois refuſée par nos contemporains, la poſterité ſçait nous la rendre.

¶ Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point ; c'eſt ſe gâter le goût, c'eſt corrompre ſon jugement & celuy des autres ; mais le ridicule qui eſt quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace, & d'une maniere qui plaiſe & qui inſtruiſe.

¶ HORACE ou DESPREAUX l'a dit avant vous ; je le crois ſur voſtre parole ; mais je l'ay dit

comme mien ; ne puis-je pas penser une chose vraie, & que d'autres encore penseront aprés moy ?

Du Merite personnel.

Qui peut avec les plus rares talens & le plus excellent merite n'estre pas convaincu de son inutilité, quand il considere qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, & où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

¶ De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque chose ; quand vous les voyez de fort prés, c'est moins que rien ; de loin ils imposent.

¶ Combien d'hommes admirables, & qui avoient de tres-beaux genies sont morts sans qu'on en ait parlé ? Combien vivent encore dont on ne parle

point, & dont on ne parlera jamais ?

¶ Quelle horrible peine à un homme qui est sans prosneurs & sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, & qui n'a que beaucoup de merite pour toute recommendation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, & venir au niveau d'un fat qui est en credit.

¶ Personne presque ne s'avise de luy-mesme du merite d'un autre.

¶ Les hommes sont trop occupez d'eux-mesmes pour avoir le loisir de penetrer ou de discerner les autres ; de là vient qu'avec un grand merite & une plus grande modestie l'on peut estre long-temps ignoré.

¶ Le genie & les grands talens manquent souvent ; quelquefois aussi les seules occasions : tels

peuvent estre loüez de ce qu'ils ont fait, & tels de ce qu'ils auroient fait.

¶ Il n'y a point au monde un si penible métier que celuy de se faire un grand nom ; la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

¶ Il faut en France beaucoup de fermeté, & une grande étenduë d'esprit pour se passer des charges & des emplois, & consentir ainsi à demeurer chez soy, & ne rien faire ; personne presque n'a assez de merite pour joüer ce rôle avec dignité, ny assez de fond pour remplir le vuide du temps, sans ce que le vulgaire appelle des affaires : il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom ; & que mediter, parler, lire, & estre tranquille s'appellât travailler.

¶ Un homme de merite, & qui

eſt en place, n'eſt jamais incommode par ſa vanité ; il s'étourdit moins du poſte qu'il occupe, qu'il n'eſt humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, & dont il ſe croit digne : plus capable d'inquietude que de fierté, ou de mépris pour les autres, il ne peſe qu'à ſoi-même.

¶ Un honneſte homme ſe paye par ſes mains de l'application qu'il a à ſon devoir par le plaiſir qu'il ſent à le faire ; & ſe déſintereſſe ſur les éloges, l'eſtime & la reconnoiſſance qui luy manquent quelquefois.

¶ Si j'oſois faire une comparaiſon entre deux conditions tout à fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur penſe à remplir ſes devoirs à peu prés comme le couvreur ſonge à couvrir ; ny l'un ny l'autre ne cherchent à expoſer leur vie, ny ne ſont détournez par le peril ;

la mort pour eux eſt un inconvenient dans le métier, & jamais un obſtacle; le premier auſſi n'eſt gueres plus vain d'avoir parû à la tranchée, emporté un ouvrage, ou forcé un retranchement, que celuy-cy d'avoir monté ſur de hautes combles, ou ſur la pointe d'un clocher: ils ne ſont tous deux appliquez qu'a bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on diſe de luy qu'il a bien fait

¶ Quand on excelle dans ſon art, & que l'on luy donne toute la perfection dont il eſt capable, l'on en ſort en quelque maniere, & l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble & de plus relevé. V * * eſt un Peintre. C * * un Muſicien, & l'auteur de *Pyrame* eſt un Poëte: mais MIGNARD eſt MIGNARD, LULLY eſt LULLY; & CORNEILLE eſt CORNEILLE.

¶ Un homme libre, & qui n'a point de femme, s'il a quelque eſprit, peut s'élever au deſſus de ſa fortune, ſe mêler dans le monde, & aller de pair avec les plus honneſtes gens : cela eſt moins facile à celuy qui eſt engagé ; il ſemble que le mariage met tout le monde dans ſon ordre.

¶ Un homme à la Cour, & ſouvent à la Ville, qui a un long manteau de ſoye ou de Drap d'Hollande, une ceinture large & placée haut ſur l'eſtomac, le ſoulier de maroquin, la calotte de meſme, d'un beau grain, un collet bien fait & bien empeſé, les cheveux arangez & le teint vermeil ; qui avec cela ſe ſouvient de quelques diſtinctions metaphyſiques, explique ce que c'eſt que la lumiere de gloire, & ſçait préciſément comment l'on voit Dieu ; cela s'appelle

un Docteur. Une personne humble qui est enseveli dans le cabinet, qui a medité, cherché, consulté, confronté, lû ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

¶ Chez nous le soldat est brave, & l homme de robe est sçavant ; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe estoit brave, & le soldat estoit sçavant ; un Romain estoit tout ensemble & le soldat & l'homme de robe.

¶ Il semble que le Heros est d'un seul métier, qui est celuy de la guerre ; & que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la Cour : l'un & l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien.

¶ Dans la guerre la distinction entre le Heros & le grand Homme est délicate ; toutes les ver-

tus militaires ſont l'un & l'autre: il ſemble neanmoins que le premier ſoit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les perils, intrepide; que l'autre excelle par un grand ſens, une vaſte prévoyance, une haute capacité & une longue experience: peut-eſtre qu'Alexandre n'eſtoit qu'un Heros, & que Ceſar étoit un grand homme.

¶ J'éviteray avec ſoin d'offenſer perſonne, ſi je ſuis équitable; mais ſur toutes choſes un homme d'eſprit, ſi j'aime le moins du monde mes intereſts.

¶ Un homme d'eſprit & d'un caractere ſimple & droit peut tomber dans quelque piege; il ne penſe pas que perſonne veüille luy en dreſſer, & le choiſir pour eſtre ſa duppe; cette confiance le rend moins précautionné, & les mauvais plaiſans l'entament par cet endroit: il

n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une ſeconde charge ; il n'eſt trompé qu'une fois.

¶ Le ſage quelquefois évite le monde de peur d'eſtre ennuyé.

¶ Il n'y a rien de ſi délié, de ſi ſimple, & de ſi imperceptible, où il n'entre des manieres qui nous decelent. Un ſot, ny n'entre, ny ne ſort, ny ne s'aſſied, ny ne ſe leve, ny ne ſe tait, ny n'eſt ſur ſes jambes comme un homme d'eſprit.

DES FEMMES.

LEs hommes & les femmes conviennent rarement ſur le merite d'une femme ; leurs intereſts ſont trop differens : les femmes ne ſe plaiſent point les unes aux autres par les meſmes agréemens qu'elles plaiſent aux hommes ; mille manieres qui allument dans ceux-cy les grandes, paſſions forment entre elles l'averſion ou l'antipathie.

¶ Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de teſte, aux façons de marcher, & qui ne va pas plus loin ; un eſprit ébloüiſſant qui impoſe, & que l'on n'eſtime que parce qu'il n'eſt pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur ſim-

ple, naturelle, indépendante du geste & de la démarche; qui a sa source dans le cœur, & qui est comme une suite de leur haute naissance; un merite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échapent, & qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

¶ J'ay veu souhaiter d'estre fille, & une belle fille depuis treize ans jusques à vingt-deux; & aprés cet âge de devenir un homme.

¶ Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles; & l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

¶ L'on peut estre touché de certaines beautez si parfaites, & d'un merite si éclatant, que l'on se borne à les voir & à leur parler.

¶ Une belle femme qui a les qualitez d'un honneſte homme, eſt ce qu'il y a au monde d'un commerce plus delicieux ; l'on trouve en elle tout le merite des deux ſexes.

Il échape à une jeune perſonne de petites choſes qui perſuadent beaucoup, & qui flatent ſenſiblement celuy pour qui elles ſont faites : il n'échape preſque rien aux hommes, leurs careſſes ſont volontaires, ils parlent, ils agiſſent, ils ſont empreſſez, & perſuadent moins.

¶ Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent : les hommes gueriſſent par ces meſmes faveurs.

¶ Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus juſques aux faveurs qu'il a receuës d'elle.

¶ Une femme qui n'a qu'un

galand croit n'estre point coquette ; celle qui a plusieurs galans croit n'estre que coquette.

¶ Telle femme évite d'estre coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

¶ A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur & mauvais plaisant ; qui parle de soy auec confiance, & des autres avec mépris ; impetueux, altier, entreprenant ; sans mœurs ny probité ; d'un esprit bornê, de nul jugement & d'une imagination tres-libre, il ne luy manque plus pour estre adoré de bien des femmes, que de beaux traits & la taille belle.

¶ Il y a des femmes déja flétries qui par leur complexion ou par leur mauvais caractere sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sçay qui est le

plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a beſoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a beſoin d'une vieille.

¶ Quelques femmes donnent aux convents & à leurs amans ; galantes & bienfactrices elles ont juſques dans l'enceinte de l'Autel des tribunes & des oratoires où elles liſent des billets tendres, & où perſonne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

¶ Il y a telle femme qui aime mieux ſon argent que ſes amis, & ſes amans que ſon argent.

¶ Il eſt étonnant de voir dans le cœur de certaines femmes quelque choſe de plus vif & de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition & le jeu : de telles femmes rendent les hommes chaſtes, elles n'ont de leur ſexe que les habits.

¶ A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté, & ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un Heros qui doive un jour la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

¶ Est-ce en veuë du secret, ou par un goust hypochondre que cette femme aime un valet, cette autre un Moine, & *Dorinne* son Medecin.

¶ Pour les femmes du monde un Jardinier est un Jardinier, & un Masson est un Masson ; pour quelques autres plus retirées un Masson est un homme, un Jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

¶ Si le Confesseur & le Directeur ne conviennent point sur une regle de conduite ; qui sera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre ?

Le capital pour une femme n'eſt pas d'avoir un Directeur; mais de vivre ſi uniment qu'elle s'en puiſſe paſſer.

Si une femme pouvoit dire à ſon Confeſſeur avec ſes autres foibleſſes celle qu'elle a pour ſon Directeur, & le temps qu'elle perd dans ſon entretien; peut-eſtre luy ſeroit-il donné pour penitence d'y renoncer.

¶ C'eſt trop contre un mary d'eſtre coquette & devote; une femme devroit opter.

¶ La neutralité entre des femmes qui nous ſont également amies, quoy qu'elles ayent rompu pour des intereſts où nous n'avons nulle part, eſt un point difficile; il faut choiſir ſouvent entre elles, ou les perdre toutes deux.

¶ Quand l'on a aſſez fait auprés d'une femme pour devoir l'engager; ſi cela ne réüſſit

point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire ; c'est alors qu'elle vous rappelle.

¶ Un homme est plus fidelle au secret d'autruy qu'au sien propre ; une femme au contraire garde mieux son secret que celuy d'autruy.

¶ Les femmes sont extrêmes; elles sont ou meilleures, ou pires que les hommes.

¶ La plûpart des femmes n'ont gueres de principes; elles se conduisent par le cœur, & dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

¶ Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti ; elles ne laissent gueres échaper les premieres occasions sans se preparer un long repentir ; il semble que la reputation des biens diminuë en elles avec celle de leur beauté : tout favo-

riſe au contraire une jeune perſonne, juſques à l'opinion des hommes, qui aiment à luy accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus ſouhaitable.

Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais ſervi qu'à leur faire eſperer une grande fortune.

¶ Il n'y a point dans le cœur d'une jeune fille un ſi violent amour, à qui l'intereſt ou l'ambition n'ajoûte quelque choſe.

¶ Je ne comprends point comment un mari qui s'abandonne à ſon humeur & à ſa complexion ; qui ne cache aucun de ſes defauts, & ſe montre au contraire par ſes mauvais endroits ; qui eſt avare, qui eſt trop negligé dans ſon ajuſtement, bruſque dans ſes réponſes, incivil, froid & taciturne, peut

esperer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui employe la parure & la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

¶ Il y a peu de galanteries secrettes : bien des femmes ne sont pas mieux designées par le nom de leurs maris, que par celuy de leurs amans.

¶ Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soûtenir, également difficile à rompre & à dissimuler ; il ne manque à l'un que le contract, & à l'autre que le cœur.

¶ Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour luy ; pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

¶ L'on

¶ L'on ſuppoſe un homme indifferent, mais qui voudroit perſuader à une femme une paſſion qu'il ne ſent pas ; & l'on demande, s'il ne luy ſeroit pas plus aiſé d'impoſer à celle dont il eſt aimé, qu'à celle qui ne l'aime point.

¶ Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourveu qu'il n'en ait pas ailleurs un veritable.

¶ Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, & ſe conſole ; une femme fait moins de bruit quand elle eſt quittée, & demeure long-temps inconſolable.

¶ Les femmes gueriſſent de leur pareſſe par la vanité ou par l'amour.

¶ Un homme de la ville eſt pour une femme de Province, ce qu'eſt pour une femme de ville un homme de la Cour.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

Du Coeur.

IL y a un goust dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez mediocres.

¶ L'amitié peut subsister entre des gens de differens sexes, exempte mesme de toute grossiereté ; une femme cependant regarde toûjours un homme comme un homme, & reciproquement un homme regarde une femme comme une femme : cette liaison n'est ni passion, ni amitié pure ; elle fait une classe à part.

¶ L'amour naist brusquement, sans autre reflexion, par temperament ou par foiblesse ; un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contrai-

re ſe forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce : combien d'eſprit, de bonté de cœur, d'attachement, de ſervices & de complaiſance dans les amis, pour faire en pluſieurs années bien moins que ne fait quelquefois en un moment un beau viſage ou une belle main.

¶ Les hommes ſouvent veulent aimer, & ne ſçauroient y réüſſir : ils cherchent leur defaite ſans pouvoir la rencontrer; & ſi j'oſe ainſi parler, ils ſont contraints de demeurer libres.

¶ Il y a quelquefois dans le cours de la vie de ſi chers plaiſirs & de ſi tendres engagemens que l'on nous défend, qu'il eſt naturel de deſirer du moins qu'ils fuſſent permis : de ſi grands charmes ne peuvent eſtre ſurpaſſez que par celuy de ſçavoir y renoncer par vertu.

¶ La vie eſt courte, ſi elle ne merite ce nom que lors qu'elle eſt agreable ; puiſque ſi l'on couſoit enſemble toutes les heures que l'on paſſe avec ce qui plaiſt, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

¶ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la premiere faute dans l'amitié, dont l'on puiſſe faire un bon uſage.

¶ Qu'il eſt difficile d'eſtre content de quelqu'un !

¶ L'on eſt plus ſociable & d'un meilleur commerce par le cœur que par l'eſprit.

¶ Il y a de certains grands ſentimens, de certaines actions nobles & élevées, que nous devons moins à la force de nôtre eſprit, qu'à la bonté de nôtre naturel.

¶ Il y a du plaiſir à rencontrer les yeux de celuy à qui

l'on vient de donner.

¶ Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux perſonnes à qui nous faiſons du bien ; de meſme nous haïſſons violemment ceux que nous avons beaucoup offenſez.

¶ Il n'y a gueres au monde un plus bel excez, que celuy de la reconnoiſſance.

¶ Il y a des lieux que l'on admire ; il y en a d'autres qui touchent, & où l'on aimeroit à vivre.

¶ Il me ſemble que l'on dépend des lieux pour l'eſprit, l'humeur, la paſſion, le gouſt & les ſentimens.

¶ Quelques-uns ſe défendent d'aimer & de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'oſent avoüer ; l'un du cœur, l'autre de l'eſprit.

¶ Regretter ce que l'on aime eſt un bien, en comparai-

ſon de vivre avec ce que l'on hait.

¶ Vouloir oublier quelqu'un, c'eſt y penſer. L'amour a cela de commun avec les ſcrupules, qu'il s'aigrit par les reflexions & les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il ſe peut, ne point ſonger à ſa paſſion pour l'affoiblir.

DE LA SOCIETE' ET DE LA CONVERSATION.

UN caractere bien fade eſt celuy de n'en avoir aucun.

¶ C'eſt le rôle d'un ſot d'eſtre importun: un homme habile ſent s'il convient, ou s'il ennuye, il ſçait diſparoiſtre le moment qui précede celuy où il ſeroit de trop quelque part.

¶ L'on marche ſur les mauvais plaiſans, & il pleut par tout pays de cette ſorte d'inſectes: un bon plaiſant eſt une piece rare; à un homme qui eſt né tel il eſt encore fort délicat d'en ſoûtenir long-temps le perſonnage; il n'eſt pas ordinaire que celui qui fait rire ſe faſſe eſtimer.

¶ Il y a beaucoup d'eſprits obſcenes, encore plus de médiſans ou de ſatiriques; peu de

délicats. Pour badiner avec grace & rencontrer heureusement sur les plus petits sujets il faut trop de manieres, trop de politesse & même trop de fecondité; c'est créer que de railler ainsi, & faire quelque chose de rien.

¶ Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé : il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, & avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit ; ils sont comme paistris de phrases & de petits tours d'expression, concertez dans leur geste & dans tout leur maintien ; ils sont *puristes* *, & ne hazardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde : rien d'heureux ne leur échape, rien ne coule de source

* gens qui affectent une grande pureté de langage.

& avec liberté ; ils parlent proprement & ennuyeuſement.

¶ L'eſprit de la converſation conſiſte bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres ; celuy qui ſort de voſtre entretien content de ſoy & de ſon eſprit l'eſt de vous parfaitement : les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à eſtre inſtruits & meſme réjoüis, qu'à eſtre goûtez & applaudis ; & le plaiſir le plus délicat eſt de faire celuy d'autruy.

¶ Lucain a dit une jolie choſe; il y a un beau mot de Claudien ; il y a cet endroit de Seneque : & là-deſſus une longue ſuite de Latin que l'on cite ſouvent devant des gens qui ne l'entendent pas, & qui feignent de l'entendre. Le ſecret ſeroit d'avoir un grand ſens & bien de

l'esprit ; car ou l'on se passeroit des Anciens, ou aprés les avoir lûs avec soin, l'on sçauroit encore choisir les meilleurs, & les citer à propos.

¶ Rien n'est moins selon Dieu & selon le monde, que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifferentes par de longs & de fastidieux sermens. Un honneste homme qui dit oüi & non merite d'estre crû; son caractere jure pour luy, donne créance à ses paroles, & luy attire toute sorte de confiance.

¶ Celuy qui dit incessamment qu'il a de l'honneur & de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres luy arrive, & qui jure pour le faire croire, ne sçait pas mesme contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sçauroit

empeſcher par toute ſa modeſtie qu'on ne diſe de luy ce qu'un malhonneſte homme ſçait dire de ſoy.

¶ Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos converſations ny dans nos écrits ; elle ne produit ſouvent que des idées vaines & pueriles, qui ne ſervent point à perfectionner le gouſt, & à nous rendre meilleurs : nos penſées doivent eſtre priſes dans le bon ſens & la droite raiſon, & doivent eſtre un effet de noſtre jugement.

¶ C'eſt une grande miſere que de n'avoir pas aſſez d'eſprit pour bien parler, ny aſſez de jugement pour ſe taire : voilà le principe de toute impertinence.

¶ Combien de belles & inutiles raiſons à étaler à celuy qui eſt dans une grande adverſité pour eſſayer de le rendre

tranquille : les choſes de dehors qu'on appelle les évenemens, ſont quelquefois plus fortes que la raiſon & que la nature. Mangez, dormez, ne vous laiſſez point mourir de chagrin, ſongez à vivre, harangues froides & qui reduiſent à l'impoſſible. Eſtes-vous raiſonnable de vous tant inquieter ? N'eſt-ce pas dire, Eſtes vous fou d'eſtre malheureux ?

¶ Le conſeil ſi neceſſaire pour les affaires eſt quelquefois dans la ſocieté nuiſible à qui le donne, & inutile à celuy à qui il eſt donné : ſur les mœurs vous faites remarquer des defauts, ou que l'on n'avoüe pas, ou que l'on eſtime des vertus ; ſur les ouvrages vous rayez les endroits qui paroiſſent admirables à leur Auteur, où il ſe complaît davantage, où il croit s'eſtre ſurpaſſé luy-meſme. Vous per-

dez ainſi la confiance de vos amis, ſans les avoir rendus ny meilleurs ny plus habiles.

¶ Celuy qui eſt d'une éminence au deſſus des autres, qui le met à couvert de la repartie, ne doit jamais faire une raillerie piquante.

¶ Il y a de petits defauts que l'on abandonne volontiers à la cenſure, & dont nous ne haïſſons pas à eſtre raillez : ce ſont de pareils defauts que nous devons choiſir pour railler les autres.

¶ L'on a veu il n'y a pas longtemps un cercle de perſonnes des deux ſexes, liées enſemble par la converſation & par un commerce d'eſprit ; ils laiſſoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible ; une choſe dite entre eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obſcure, ſur laquelle on

encherissoit par de vraies enigmes, toûjours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils apelloient délicatesse, sentimens, tour, & finesse d'expression, ils estoient enfin parvenus à n'estre plus entendus, & à ne s'entendre pas eux-mesmes. Il ne falloit, pour fournir à ces entretiens, ny bon sens, ny jugement, ny memoire, ny la moindre capacité ; il faloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celuy qui est faux, & où l'imagination a trop de part.

¶ Dans la societé c'est la raison qui plie la premiere : les plus sages sont souvent menez par le plus fou & le plus bizarre; l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode; l'on évite de le heurter, tout le monde luy cede, la moindre serenité qui paroist sur-

ſon viſage luy attire des éloges, on luy tient compte de n'eſtre pas toûjours inſupportable ; il eſt craint, ménagé, obey, quelquefois aimé.

¶ *Cleante* eſt un tres-honneſte homme, il s'eſt choiſi une femme qui eſt la meilleure perſonne du monde & la plus raiſonnable ; chacun de ſa part fait tout le plaiſir & tout l'agrément des ſocietez où il ſe trouve ; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politeſſe : ils ſe quittent demain, & l'acte de leur ſeparation eſt tout dreſſé chez le Notaire. Il y a ſans mentir de certains merites qui ne ſont point faits pour eſtre enſemble, de certaines vertus incompatibles.

¶ L'on peut compter ſeurement ſur la dot, le doüaire, & les conventions, mais foiblement ſur les *nourritures* ; elles

dépendent d'une union fragile qui perit souvent dans l'année du mariage.

¶ L'interieur des familles est souvent troublé par les défiances, les jalousies, & l'antipathie; pendant que des dehors contens, paisibles & enjoüez nous trompent, & nous y font supposer une paix qui n'y est point; il y en a peu qui gagnent à estre approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que vostre retraite pour recommencer.

¶ G** & H** sont voisins de campagne, & leurs terres sont contiguës; ils habitent une contrée deserte & solitaire; éloignez des villes & de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entiere solitude, ou l'amour de la societé eût dû les assujettir à une liaison recipro-

que : il eſt cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, & qui perpetuëra leur haine dans leurs deſcendans. Jamais des parens, & meſme des freres ne ſe ſont broüillez pour une moindre choſe.

Je ſuppoſe qu'il n'y ait que deux hommes ſur la terre qui la poſſedent ſeuls, & qui la partagent toute entre eux deux ; je ſuis perſuadé qu'il leur naîtra bien-toſt quelque ſujet de rupture, quand ce ne ſeroit que pour les limites.

¶ L'on parle impetueuſement dans les entretiens, ſouvent par vanité ou par humeur, rarement avec aſſez d'attention : tout occupé du deſir de répondre à ce que l'on ne ſe donne pas meſme la peine d'écouter, l'on ſuit ſes idées, & on les expli-

que ſans le moindre égard pour les raiſonnemens d'autruy : l'on eſt bien éloigné de trouver enſemble la verité, l'on n'eſt pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui pourroit écouter ces ſortes de converſations & les écrire, feroit voir quelquefois de bonnes choſes qui n'ont nulle ſuite.

¶ Il a regné pendant quelque temps une ſorte de converſation fade & puerile, qui rouloit toute ſur des queſtions frivoles qui avoient relation au cœur & à ce qu'on appelle paſſion ou tendreſſe ; la lecture de quelques Romans les avoit introduites parmy les plus honneſtes gens de la ville & de la Cour ; ils s'en ſont defaits, & la bourgeoiſie les a receuës avec les pointes & les équivoques.

¶ Le dédain & le rengorgement dans la ſocieté attire pré-

eiſément le contraire de ce où l'on viſe, ſi c'eſt à ſe faire eſtimer.

¶ Le plaiſir de la ſocieté entre les amis ſe cultive par une reſſemblance de gouſt ſur ce qui regarde les mœurs, & par quelque difference d'opinions ſur les ſciences : par là ou l'on s'affermit & l'on ſe complaît dans ſes ſentimens, ou l'on s'exerce & l'on s'inſtruit par la diſpute.

¶ L'on ne peut aller loin dans l'amitié, ſi l'on n'eſt pas diſpoſé à ſe pardonner les uns aux autres les petits defauts.

¶ La mocquerie eſt ſouvent indigence d'eſprit.

¶ Vous le croyez voſtre duppe ; s'il feint de l'eſtre, qui eſt plus duppe de luy ou de vous ?

¶ Les plus grandes choſes n'ont beſoin que d'eſtre dites ſimplement, elles ſe gâtent par l'emphaſe ; il faut dire noble-

ment les plus petites, elles ne se soûtiennent que par l'expression, le ton & la maniere.

¶ C'est la profonde ignorance qui inspire ordinairement le ton dogmatique: celuy qui ne sçait rien croit enseigner aux autres ce qu'il vient d'apprendre luy-mesme; celuy qui sçait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse estre ignoré, & parle plus indifferemment.

¶ Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

¶ C'est une faute contre la politesse que de loüer immoderément en presence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mesmes talens; comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre Poëte.

¶ L'on peut définir l'esprit de

politeſſe, l'on ne peut en fixer la pratique ; elle ſuit l'uſage & les coutumes receuës, elle eſt attachée au temps, aux lieux, aux perſonnes, & n'eſt point la meſme dans les deux ſexes, ny dans les differentes conditions; l'eſprit tout ſeul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la ſuit par imitation, & que l'on s'y perfectionne ; il y a des temperamens qui ne ſont ſuſceptibles que de la politeſſe, & il y en a d'autres qui ne ſervent qu'aux grands talens, ou à une vertu ſolide : il eſt vray que les manieres polies donnent cours au merite, & le rendent agreable ; & qu'il faut avoir de bien éminentes qualitez, pour ſe ſoûtenir ſans la politeſſe.

Il me ſemble que l'eſprit de politeſſe eſt une certaine attention à faire que par nos paroles & par nos manieres, les autres

ſoient contens de nous, & d'eux-meſmes.

¶ Il y auroit une eſpece de ferocité à rejetter indifferemment toute ſorte de loüanges; l'on doit eſtre ſenſible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui loüent en nous ſincerement des choſes loüables.

¶ L'on dit par belle humeur, & dans la liberté de la converſation de ces choſes froides, qu'à la verité l'on donne pour telles, & que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles ſont extrémement mauvaiſes: cette maniere baſſe de plaiſanter a paſſé du peuple à qui elle appartient juſques dans une grande partie de la jeuneſſe de la Cour qu'elle a déja infectée; il eſt vray qu'il y entre trop de fadeur & de groſſiereté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, & qu'elle faſſe de plus grands

progrez dans un pays qui eſt le centre du bon gouſt & de la politeſſe : L'on doit cependant en inſpirer le dégouſt à ceux qui la pratiquent ; car bien que ce ne ſoit jamais ſerieuſement, elle ne laiſſe pas de tenir la place dans leur eſprit & dans le commerce ordinaire de quelque choſe de meilleur.

DES BIENS DE FORTUNE.

UN homme fort riche peut manger des entremetz, faire peindre ses lambris & ses alcoves, joüir d'un Palais à la campagne, & d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un Duc dans sa famille, & faire de son fils un grand Seigneur; cela est juste & de son ressort: mais il appartient peut-estre à d'autres de vivre contens.

¶ Une grande naissance, ou une grande fortune annonce le merite, & le fait plûtost remarquer.

¶ A mesure que la faveur & les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en luy le ridicule qu'ils couvroient, & qui y estoit sans que per-

ſonne s'en apperceut.

¶ Si l'on ne le voyoit de ſes yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange diſproportion que le plus ou le moins de pieces de monnoye met entre les hommes.

Ce plus ou ce moins détermine à l'Epée, à la Robe, ou à l'Egliſe ; il n'y a preſque point d'autre vocation.

¶ Un homme eſt laid, de petite taille, & a peu d'eſprit ; l'on me dit à l'oreille, il a cinquante mille livres de rente : cela le concerne tout ſeul, & il ne m'en fera jamais ny pis ny mieux ; ſi je commence à le regarder avec d'autres yeux, & ſi je ne ſuis pas maiſtre de faire autrement, quelle ſottiſe !

¶ Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui eſt celle qui vient de la perte de biens ; le temps qui adoucit toutes les autres aigrit

celle cy ; nous ſentons à tous momens pendant le cours de noſtre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

¶ N'envions point à une ſorte de gens leurs grandes richeſſes; ils les ont à titre onereux, & qui ne nous accommoderoit point : ils ont mis leur repos, leur ſanté, leur honneur, & leur conſcience pour les avoir ; cela eſt trop cher, & il n'y a rien à gagner à un tel marché.

¶ Les P. T. S. nous font ſentir toutes les paſſions l'une aprés l'autre : l'on commence par le mépris à cauſe de leur obſcurité ; on les envie enſuite, on les hait, on les craint, on les eſtime quelquefois, & on les reſpecte ; l'on vit aſſez pour finir à leur égard par la compaſſion.

¶ Tu te trompes, ſi avec ce caroſſe brillant, ce grand nombre de coquins qui te ſui-

vent, & ces ſix beſtes qui te traînent tu penſes que l'on t'en eſtime davantage ; l'on écarte tout cet attirail qui t'eſt étranger, pour penetrer juſques à toy qui n'es qu'un fat.

Ce n'eſt pas qu'il faut quelquefois pardonner à celuy qui avec un grand cortege, un habit riche, & un magnifique équipage s'en croit plus d'eſprit & plus de naiſſance ; il lit cela dans la contenance & dans les yeux de ceux qui luy parlent.

¶ *Soſie* de la livrée a paſſé par une petite recette à une ſous-ferme, & par les concuſſions, la violence & l'abus qu'il a fait de ſes *pouvoirs* il s'eſt enfin ſur les ruines de pluſieurs familles élevé à quelque grade ; devenu noble par une charge, il ne luy manquoit que d'eſtre hom-

me de bien : une place de Marguillier a fait ce prodige.

¶ *Arfure* cheminoit seule & à pied vers le grand Portique de Saint * * ; entendoit de loin le Sermon d'un Carme ou d'un Docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement, & dont elle perdoit bien des paroles ; sa vertu estoit obscure, & sa devotion connuë comme sa personne : son mary est entré dans le huitiéme denier; quelle monstrueuse fortune en moins de six années ! Elle n'arrive à l'Eglise que dans un Char, on luy porte une lourde queuë, l'Orateur s'interrompt pendant qu'elle se place, elle le voit de front n'en perd pas une seule parole ny le moindre geste ; il y a une brigue entre les Prestres pour la confesser ; tous veulent l'absoudre, & le Curé l'emporte.

¶ L'on porte *Cresus* au Cime-

tiere : de toutes ces immenſes richeſſes que le vol & la concuſſion luy avoient acquiſes, & qu'il a épuiſées par le luxe & la bonne chere, il ne luy eſt pas demeuré de quoy ſe faire enterrer ; il eſt mort inſolvable, ſans biens, & ainſi privé de tous les ſecours; l'on n'a veu chez luy ny Julep, ny Cordiaux, ny Medecins, ny le moindre Docteur qui l'ait aſſuré de ſon ſalut.

¶ *Champagne* au ſortir d'un long dîner qui luy enfle l'eſtomac, & dans les douces fumées d'un vin d'*Avenet* ou de *Sillery* ſigne un ordre qu'on luy preſente, qui ôteroit le pain à toute une Province ſi l'on n'y remedioit ; il eſt excuſable, quel moyen de comprendre dans la premiere heure de la digeſtion qu'on puiſſe quelque part mourir de faim ?

¶ Ce garçon ſi frais, ſi fleuri,

& d'une si belle santé est Seigneur d'une Abbaye & de dix autres Benefices; tous ensemble luy rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en medailles * d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chaufent point pendant l'hyver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, & qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême & honteuse; quel partage! Et cela ne prouve-t'il pas clairement un avenir?

¶ Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déja forts & avancez que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placez dans de beaux endroits où ils ne les ont point veu croistre, & qui ne connoissent ny leurs commencemens, ny leurs progrez.

* Loüis d'or.

¶ Si certains morts revenoient au monde, & s'ils voyoient leurs grands noms portez, & leurs Terres les mieux titrées, avec leurs Châteaux & leurs Maiſons antiques poſſedées par des gens dont les peres eſtoient peut-eſtre leurs metayers; quelle opinion pourroient-ils avoir de nôtre ſiecle?

¶ Rien ne fait mieux comprendre le peu de choſe que Dieu croit donner aux hommes, en leur abandonnant les richeſſes, l'argent, les grands établiſſemens, & les autres biens, que la diſpenſation qu'il en fait, & le genre d'hommes qui en ſont le mieux pourvûs.

¶ Le peuple ſouvent a le plaiſir de la tragedie; il voit perir ſur le theatre du monde les perſonnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverſes ſcenes, & qu'il a le plus haïs.

¶ Il faut une ſorte d'eſprit pour faire fortune, & ſur tout une grande fortune : ce n'eſt ny le bon ny le bel eſprit; ny le grand, ny le ſublime ; ny le fort, ny le délicat; je ne ſçay préciſément lequel c'eſt, & j'attends que quelqu'un veüille m'en inſtruire.

¶ Il faut avoir trente ans pour ſonger à ſa fortune, elle n'eſt pas faite à cinquante ; l'on bâtit dans ſa vieilleſſe, & l'on meurt quand on eſt aux Peintres & aux Vitriers.

¶ L'on étale tous les matins pour tromper ſon monde ; & l'on ſe retire le ſoir, aprés avoir trompé tout le jour.

¶ Dans toutes les conditions, le pauvre eſt bien proche de l'homme de bien, & l'opulent n'eſt gueres éloigné de la friponnerie; le ſçavoir faire & l'habileté ne menent pas juſques aux énormes richeſſes.

L'on peut s'enrichir dans quelque art, ou dans quelque commerce que ce ſoit, par l'oſtentation d'une certaine probité.

¶ Les hommes preſſez par les beſoins de la vie, & quelquefois par le deſir du gain ou de la gloire cultivent des talens profanes, ou s'engagent dans des profeſſions équivoques, & dont ils ſe cachent long-temps à eux-meſmes le peril & les conſequences; ils les quittent enſuite par une devotion diſcrete qui ne leur vient jamais qu'aprés qu'ils ont fait leur recolte, & qu'ils joüiſſent d'une fortune bien établie.

¶ Il y a des ames ſales, paîtries de boüe & d'ordure, épriſes du gain & de l'intereſt, comme les belles ames le ſont de la gloire & de la vertu; capables d'une ſeule volupté, qui eſt celle d'acquerir, ou de ne

point perdre ; curieuſes & avides du denier dix, uniquement occupées de leurs debiteurs, toûjours inquietes ſur le rabais, ou ſur le décry des monnoyes ; enfoncées, & comme abîmées dans les contrats, les titres & les parchemins. De telles gens ne ſont ny parens, ny amis, ny citoyens, ny Chreſtiens, ny peut-eſtre des hommes : ils ont de l'argent.

¶ Les traits découvrent la complexion & les mœurs ; mais la mine deſigne les biens de fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente ſe trouve écrit ſur les viſages.

¶ Du meſme fond d'orgüeil dont l'on s'éleve fierement au deſſus de ſes inferieurs, l'on rampe vilement devant ceux qui ſont au deſſus de ſoy : c'eſt le propre de ce vice, qui n'eſt fondé ny ſur le merite perſonnel,

ny ſur la vertu ; mais ſur les richeſſes, les poſtes, le credit, & de vaines ſciences, de nous porter également à mépriſer ceux qui ont moins que nous de cette eſpece de biens, & à eſtimer trop ceux qui en ont une meſure qui excede la noſtre.

¶ Pendant qu'*Oronte* augmente avec ſes années ſon fond & ſes revenus, une fille naiſt dans quelque famille, s'éleve, croiſt, s'embellit, & entre dans ſa ſeiziéme année : il ſe fait prier à cinquante ans pour l'épouſer jeune, belle, ſpirituelle; cet homme ſans naiſſance, ſans eſprit, & ſans le moindre merite eſt preferé à tous ſes rivaux.

¶ Le mariage qui devroit eſtre à l'homme une ſource de tous les biens, luy eſt ſouvent par la diſpoſition de ſa fortune un lourd fardeau ſous lequel il ſuccombe : c'eſt alors qu'une fem-

me & des enfans ſont une violente tentation à la fraude, au menſonge, & aux gains illicites; il ſe trouve entre la friponnerie, & l'indigence, étrange ſituation!

¶ L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu & le gain ont illuſtrez, la moindre trace de leur premiere condition: ils perdent de veuë leurs égaux, & atteignent les plus grands Seigneurs. Il eſt vray que la fortune du dé, ou du lanſquenet les remet ſouvent où elle les a pris.

DE LA VILLE.

L'ON se donne à Paris sans se parler comme un rendez-vous general mais fort exact, tous les soirs au Cours ou aux Tuilleries, pour se regarder au visage, & se desapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce mesme monde que l'on n'aime point, & dont l'on se mocque.

¶ *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort regulierement à la belle Messe aux Feüillans, ou aux Minimes; il est homme d'un bon commerce, & l'on compte sur luy au quartier de ** pour un tiers ou pour un cinquiéme à l'ombre ou au reversis; là il tient le fauteüil

quatre heures de ſuite chez *Aricie*, où il riſque chaque ſoir cinq piſtolles d'or. Il lit exactement la Gazette d'Hollande & le Mercure Galant ; il a lû *Bergerac* †, *Des Maretz* *, *Leſclache*, les Hiſtoriettes de *Rabbin*, & quelques recüeils de Poëſies. Il ſe promene avec des femmes à la Plaine ou au Cours, & il eſt d'une ponctualité religieuſe ſur les viſites. Il ſera demain ce qu'il fait aujourd huy, & ce ce qu'il fit hier ; & il meurt ainſi aprés avoir veſcu.

* Cyrano.
† S. Sorlin

¶ La Ville eſt partagée en diverſes ſocietez, qui ſont comme autant de petites Republiques, qui ont leurs loix, leurs uſages, leur jargon & leurs mots pour rire : tant que cet aſſemblage eſt dans ſa force, & que l'enteſtement ſubſiſte l'on ne trouve rien de bien dit, ou de

bien fait que ce qui part des ſiens, & l'on eſt incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs; cela va juſques au mépris pour les gens qui ne ſont pas initiez dans leurs myſteres. L'homme du monde d'un meilleur eſprit que le hazard a porté au milieu d'eux leur eſt étranger; il ſe trouve là comme dans un païs lointain, dont il ne connoiſt ny les routes, ny la langue, ny les mœurs, ny la coûtume; il voit un peuple qui cauſe, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, & qui retombe enſuite dans un morne ſilence; il y perd ſon maintien, ne trouve pas où placer un ſeul mot, & n'a pas meſme de quoy écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaiſant qui domine, & qui eſt comme le heros de la ſocieté; celuy-cy s'eſt chargé de la joye des autres, & fait toûjours rire avant

que d'avoir parlé : si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre, qu'elle ne sçache point rire de choses qu'elle n'entend pas, & paroisse insensible à des fadaises qu'ils n'entendent eux-mesmes que parce qu'ils les ont faites ; ils ne luy pardonnent ny son ton de voix, ny son silence, ny sa taille, ny son visage, ny son habillement, ny son entrée, ny la maniere dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une mesme *Cotterie* ; il y a toûjours dés la premiere année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre : l'interest de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui modestes au commencement degenerent bien-tost en piramides de viandes & en banquets

ſomptueux dérangent la Republique, & luy portent enfin le coup mortel : il n'eſt en fort peu de temps non plus parlé de cette nation, que des mouches de l'année paſſée.

¶ Penible coûtume, aſſerviſſement incommode ! ſe chercher inceſſamment les uns les autres avec l'impatience de ne ſe point rencontrer ; ne ſe rencontrer que pour ſe dire des riens, que pour s'apprendre reciproquement des choſes dont on eſt également inſtruite ; ou dont il importe ſi peu que l'on ſoit inſtruite ; n'entrer dans une chambre préciſément que pour en ſortir ; ne ſortir de chez ſoy l'aprés-dînée que pour y rentrer le ſoir, fort ſatisfaite d'avoir veu en cinq petites heures trois Suiſſes, une femme que l'on ne connoiſt point, & une autre que l'on n'aime gueres.

Qui connoiſtroit bien le prix du temps, & combien ſa perte eſt irreparable pleureroit amerement ſur de ſi grandes miſeres.

DE LA COUR.

LE reproche en un ſens le plus honorable que l'on puiſſe faire à un homme, c'eſt de luy dire qu'il ne ſçait pas la Cour ; il n'y a ſorte de vertus que l'on ne raſſemble en luy par ce ſeul mot.

Un homme qui ſçait la Cour eſt maiſtre de ſon geſte, de ſes yeux & de ſon viſage ; il eſt profond, impenetrable ; il diſſimule les mauvais offices, ſoûrit à ſes ennemis, contraint ſon humeur, déguiſe ſes paſſions, dément ſon cœur, parle, agit contre ſes ſentimens : tout ce

grand raffinement n'eſt qu'un vice que l'on appelle fauſſeté, quelquefois auſſi inutile au Courtiſan pour ſa fortune, que la franchiſe, la ſincerité & la vertu.

¶ Il y a quelques rencontres dans la vie, où la verité & la ſimplicité ſont le meilleur manege du monde.

¶ C'eſt avoir fait un grand pas dans la fineſſe que de faire penſer de ſoy que l'on n'eſt que mediocrement fin.

¶ Un homme qui a veſcu dans l'intrigue un certain temps, ne peut plus s'en paſſer ; toute autre vie pour luy eſt languiſſante.

¶ Il faut avoir de l'eſprit pour eſtre homme de caballe ; l'on peut cependant en avoir à un certain point que l'on eſt au deſſus de l'intrigue & de la cabale, & que l'on ne ſçauroit s'y aſſujettir ; l'on va alors à une grande fortune, ou à une haute re-

putation par d'autres chemins.

¶ Toutes les veuës, toutes les maximes, & tous les raffinemens de la politique tendent à une seule fin, qui est de n'estre point trompé, & de tromper les autres.

¶ La Province est l'endroit d'où la Cour comme dans son point de veuë paroist une chose admirable ; si l'on s'en approche, ses agréemens diminuënt comme ceux d'une perspective que l'on voit de trop prés.

¶ L'on s'accoûtume difficilement à une vie qui se passe dans une antichambre, dans des cours, ou sur l'escalier.

¶ Il faut qu'un honneste homme ait tâté de la Cour ; il découvre en y entrant comme un nouveau monde qui luy estoit inconnu, où il voit regner également le vice & la politesse, & où tout luy est utile, le

bon & le mauvais.

¶ L'on va quelquefois à la Cour pour en revenir, & ſe faire par là reſpecter du noble de ſa Province.

¶ Le Brodeur & le Confiſeur ſeroient ſuperflus & ne ſeroient qu'une montre inutile, ſi l'on eſtoit modeſte & ſobre; les Cours ſeroient deſertes, & les Rois preſque ſeuls, ſi l'on eſtoit gueri de la vanité & de l'intereſt. Les hommes veulent eſtre eſclaves quelque part, & puiſer là de quoy dominer ailleurs. Il ſemble que l'on livre en gros aux premiers de la Cour l'air de hauteur, de fierté, & de commandement afin qu'ils le diſtribuënt en détail dans les Provinces : ils ſont préciſément comme on leur fait, vrays Singes de la Royauté.

¶ Il n'y a rien qui enlaidiſſe certains Courtiſans comme la

presence du Prince ; à peine les puis-je reconnoistre à leurs visages, leurs traits sont alterez, & leur contenance est avilie : les gens fiers & superbes sont les plus défaits, car ils perdent plus du leur ; celuy qui est honneste & modeste s'y soûtient mieux, il n'a rien à reformer.

¶ L'air de Cour est contagieux, il se prend à * *, comme l'accent Normand à Roüen ou à Falaise ; on l'entrevoit en des Fouriers, en de petits Contrôleurs, & en des Chefs de fruiterie ; l'on peut avec une portée d'esprit fort mediocre y faire de grands progrez : Un homme d'un genie élevé & d'un merite solide ne fait pas assez de cas de cette espece de talent pour faire son capital de l'étudier & se le rendre propre ; il l'acquiert sans reflexion, & il ne pense point à s'en defaire.

¶ Qu'un favori s'obſerve de fort prés ; car s'il me fait moins attendre dans ſon antichambre qu'à l'ordinaire, s'il a le viſage plus ouvert, s'il fronce moins le ſourcil, s'il m'écoute plus volontiers, & s'il me reconduit un peu plus loin je penſeray qu'il commence à tomber, & je penſeray vray.

¶ L'homme a bien peu de reſſources dans ſoy-meſme, puis qu'il luy faut une diſgrace ou une mortification pour le rendre plus humain, plus traitable, moins feroce, plus honneſte homme.

¶ Il faut des fripons à la Cour auprés des Grands, & des Miniſtres meſme les mieux intentionnez ; mais l'uſage en eſt délicat, & il faut ſçavoir les mettre en œuvre : il y a des temps & des occaſions où ils ne peuvent eſtre ſuppléez par

d'autres. Honneur, vertu, conſcience, qualitez toûjours reſpectables, ſouvent inutiles : que voulez-vous quelquefois que l'on faſſe d'un homme de bien.

¶ Combien de gens vous étouffent de careſſes dans le particulier, vous aiment & vous eſtiment, qui ſont embaraſſez de vous dans le public, & qui au lever ou à la Meſſe évitent vos yeux & voſtre rencontre. Il n'y a qu'un petit nombre de Courtiſans qui par grandeur, ou par une confiance qu'ils ont d'eux-meſmes oſent honorer devant le monde le merite qui eſt ſeul, & dénué de grands établiſſemens.

¶ Il eſt auſſi dangereux à la Cour de faire les avances, qu'il eſt embaraſſant de ne les point faire.

¶ Il y a des gens à qui ne connoiſtre point le nom & le viſage

ſage d'un homme eſt un titre pour en rire & le mépriſer. Ils demandent qui eſt cet homme ; Ce n'eſt ny *Rouſſeau* , ny un * *Fabry*, ny *la Couture* ; ils ne pourroient le méconnoître.

¶ L'on me dit tant de mal de cet homme, & j'y en vois ſi peu ; que je commence à ſoupçonner qu'il n'ait un merite importun, qui éteigne celuy des autres.

¶ Vous eſtes homme de bien, vous ne ſongez ny à plaire ny à déplaire aux favoris, uniquement attaché à voſtre maiſtre, & à voſtre devoir ; vous eſtes perdu.

¶ Qui eſt plus eſclave qu'un Courtiſan aſſidu ; ſi ce n'eſt un Courtiſan plus aſſidu.

¶ Celuy qui un beau jour ſçait renoncer fermement, ou à un grand nom, ou à une

* Puny pour des ſaletez.

grande autorité, ou à une grande fortune se delivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, & quelquefois de bien des crimes.

¶ L'esclave n'a qu'un maistre: l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

¶ Mille gens à peine connus font la foule au lever pour estre veus du Prince qui n'en sçauroit voir mille à la fois; & s'il ne voit aujourd'huy que ceux qu'il vit hier, & qu'il verra demain; combien de malheureux.

¶ De tous ceux qui s'empressent auprés des grands & leur font la Cour, un petit nombre les honore dans le cœur, un grand nombre les recherche par des veües d'ambition & d'interest; un plus grand nombre

par une ridicule vanité, ou une ſotte impatience de ſe faire voir.

¶ Il y a un païs où les joyes ſont viſibles, mais fauſſes ; & les chagrins cachez, mais réels. Qui croiroit que l'empreſſement pour les ſpectacles, que les éclats & les applaudiſſemens aux Theatres de Moliere & d'Arlequin, les repas, la chaſſe, les Ballets, les Carrouzels couvriſſent tant d'inquietudes, de ſoins & de divers interêts ; tant de craintes, & d'eſperances ; des paſſions ſi vives, & des affaires ſi ſerieuſes.

¶ Les deux tiers de ma vie ſont écoulez ; pourquoy tant m'inquieter ſur ce qui m'en reſte ; la plus brillante fortune ne merite point ny le tourment que je me donne, ny les petiteſſes où je me ſurprends, ny

les humiliations, ny les hontes que j'essuye : trente années détruiront ces Colosses de puissance qu'on ne voioit bien qu'à force de lever la teste: nous disparoistrons moy qui suis si peu de chose, & ceux que je contemplois si avidement, & de qui j'esperois toute ma grandeur : le meilleur de tous les biens, s'il y a des biens, c'est le repos, la retraitte, & un endroit qui soit son domaine. N. ** a pensé cela dans sa disgrace, & l'a oublié dans sa prosperité.

¶ Un Noble, s'il vit chez luy dans sa Province, il vit libre, mais sans appuy : s'il vit à la Cour il est protegé, mais il est esclave ; cela se compense.

¶ L'on parle d'une region où les vieillards sont galans, polis, & civils ; Les jeunes gens au contraire, durs, feroces, sans mœurs, ny politesse : ils se trou-

vent affranchis de la paſſion des femmes dans un âge où l'on commence ailleurs à la ſentir; ils leur preferent des repas, des viandes, & des amours ridicules : celuy-là chez eux eſt ſobre & moderé qui ne s'enyvre que de vin; l'uſage trop frequent qu'ils en ont fait le leur a rendu inſipide; ils cherchent à réveiller leur goût déja éteint par des eaux de vie, & par toutes les liqueurs les plus violentes; Il ne manque à leur débauche que de boire de l'eau forte. Les femmes du païs precipitent le declin de leur beauté par des artifices qu'elles croient ſervir à les rendre belles; leur coûtume eſt de peindre leurs lévres, leurs joües, leurs ſourcils, & leurs épaules qu'elles étallent avec leur gorge, leurs bras & leurs oreilles; comme ſi elles craignoient de cacher l'endroit

par où elles pourroient plaire, ou de ne pas se montrer assez. Ceux qui habitent cette contrée ont une phisionomie qui n'est pas nette, mais confuse, embarrassée dans une épaisseur de cheveux étrangers qu'ils preferent aux naturels, & dont ils font un long tissu pour couvrir leur teste ; ils descendent à la moitié du corps, changent les traits, & empêchent qu'on ne connoisse les hommes à leur visage. Ces peuples d'ailleurs ont leur Dieu & leur Roy; les Grands de la nation s'assemblent tous les jours à une certaine heure dans un Temple qu'ils nomment Eglise ; il y a au fond de ce Temple un Autel consacré à leur Dieu, ou un Prestre celebre des mysteres qu'ils appellent saints, sacrez & redoutables; ces Grands forment un vaste cercle au pied

de cet Autel, & paroiſſent debout, le dos tourné directement aux Preſtres, & aux ſaints myſteres, & les faces élevées vers leur Roy que l'on voit à à genoux ſur une Tribune, & à qui ils ſemblent avoir tout l'eſprit & tout le cœur appliqué. On ne laiſſe pas de voir dans cet uſage une eſpece de ſubordination ; car ce peuple paroît adorer le Prince, & le Prince adorer Dieu. Les gens du pays le nomment ***; il eſt à quelques quarante-huit degrez d'élevation du pôle, & à plus d'onze cent lieües de Mer des Iroquois, & des Hurons.

¶ Qui conſiderera que le viſage du Prince fait toute la felicité du Courtiſan; qu'il s'occupe & ſe remplit pendant toute ſa vie de le voir & d'en eſtre veu, comprendra un peu comment voir Dieu peut faire tou-

te la gloire & tout le bonheur des Saints.

¶ Si l'on ne se precautionne à la Cour contre les pieges que l'on y tend sans cesse pour faire tomber dans le ridicule, l'on est étonné avec tout son esprit de se trouver la duppe de plus sots que soy.

¶ Avec cinq ou six termes de l'art, & rien de plus, l'on se donne pour connoisseur en musique, en tableaux, en bâtimens, & en bonne chere; L'on croit avoir plus de plaisir qu'un autre à entendre, à voir & à manger; l'on impose à ses semblables, & l'on se trompe soy-même.

¶ Il y a un certain nombre de phrases toutes faites, que l'on prend comme dans un magazin & dont l'on se sert pour se feliciter les uns les autres sur les évenemens: bien qu'el-

les ſe diſent ſouvent ſans affection, & qu'elles ſoient receües ſans reconnoiſſance, il n'eſt pas permis avec cela de les omettre ; parce que du moins elles ſont l'image de ce qu'il y a au monde de meilleur qui eſt l'amitié, & que les hommes ne pouvant gueres conter les uns ſur les autres pour la réalité, ſemblent eſtre convenus entre eux de ſe contenter des apparences.

¶ C'eſt beaucoup tirer de nôtre amy, ſi ayant monté à une grande faveur, il eſt encore un homme de nôtre connoiſſance.

¶ Un eſprit ſain puiſe à la Cour le goût de la ſolitude & de la retraite.

¶ Il y a dans les Cours des apparitions de gens avanturiers & hardis, d'un caractere libre & familier, qui ſe produiſent

d'eux-mesmes, protestent qu'ils ont dans leur art toute l'habileté qui manque aux autres, & qui sont crûs sur leur parole. Ils profitent cependant de l'erreur publique, ou de l'amour qu'ont les hommes pour la nouveauté ; ils percent la foule, & parviennent jusqu'à l'oreille du Prince à qui le Courtisan les voit parler pendant qu'il se trouve heureux d'en estre veu: ils ont cela de commode pour les Grands qu'ils en sont soufferts sans consequence, & congediez de même ; alors ils disparoissent tout à la fois riches & decreditez, & le monde qu'ils viennent de tromper est encore prest d'estre trompé par d'autres.

¶ Le favory n'a point de suites, il est sans engagement & sans liaisons, il peut estre entouré de parens & de creatu-

res, mais il n'y tient pas ; il eſt détaché de tout, & comme iſolé.

¶ Une grande parure pour le favory diſgracié, c'eſt la retraitte : il luy eſt avantageux de diſparoiſtre, plûtoſt que de traîner dans la Ville le debris d'une faveur qu'il a perduë, & de faire un nouveau perſonnage ſi different du premier qu'il a ſoûtenu : il conſerve au contraire le merveilleux de ſa vie dans la ſolitude ; & mourant pour ainſi dire avant la caducité, il ne laiſſe de ſoy qu'une belle idée & une memoire agreable.

DES GRANDS.

LA prevention du peuple en faveur de ses Princes est si aveugle, & l'entestement pour leur geste, leur visage, leur ton de voix & leurs manieres si general; que s'ils s'avisoient d'estre bons, cela iroit à l'idolâtrie, le seul mal sous ce regne que l'on pouvoit craindre.

¶ L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense par un endroit : je leur cede leur bonne chere, leurs riches ameublemens, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, leurs fous & leurs flateurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à leur service des gens qui les égalent par le cœur, & par l'esprit, & qui les

paſſent quelquefois.

¶ Les Grands ſe piquent d'ouvrir une allée dans une foreſt, de ſoutenir des terres par de longues murailles, de dorer des plafonds, de faire venir dix pouces d'eau, de meubler une orangerie : mais de rendre un cœur content, de combler une ame de joye, de prevenir d'extremes beſoins, ou d'y remedier ; leur curioſité ne s'étend point juſques-là.

¶ Les Grands dédaignent les gens d'eſprit qui n'ont que de l'eſprit ; les gens d'eſprit mépriſent les Grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns & les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'eſprit, ſans nulle vertu.

¶ Une froideur, ou une incivilité qui vient de ceux qui ſont au deſſus de nous, nous les rend haïſſables ; mais

un ſalut, ou un ſourire nous les reconcilie.

¶ Les Grands croient eſtre ſeuls parfaits, n'admettent qu'à peine dans les autres hommes la droiture d'eſprit, l'habileté, la delicateſſe, & s'emparent de ces riches talens comme de choſes deuës à leur naiſſance: c'eſt cependant en eux une erreur groſſiere de ſe nourrir de ſi fauſſes préventions; ce qu'il y a jamais eu de mieux penſé, de mieux dit, de mieux écrit, & peut-eſtre d'une conduite plus delicate ne nous eſt pas toujours venu de leur fond: ils ont de grands domaines, & uue longue ſuite d'anceſtres, cela ne leur peut eſtre conteſté.

¶ Qui peut dire pourquoy quelques-uns ont le gros lot, ou quelques autres la faveur des Grands.

¶ Les aiſes de la vie, l'abondance, le calme d'une grande proſperité font que les Princes ont de la joye de reſte pour rire d'un nain, d'un ſinge, d'un imbecille, & d'un mauvais conte. Les gens moins heureux ne rient qu'à propos.

¶ Les Grands ne doivent point aimer les premiers temps, ils ne leur ſont point favorables ; il eſt triſte pour eux d'y voir que nous ſortions tous du frere & de la ſœur. Les hommes compoſent enſemble une même famille ; il n'y a que le plus, ou le moins dans le degré de parenté.

¶ Quelques profonds que ſoient les Grands de la Cour, & quelque art qu'ils ayent pour paroiſtre ce qu'ils ne ſont pas, & pour ne point paroiſtre ce qu'ils ſont, ils ne peuvent cacher leur malignité, leur ex-

tréme pente à rire aux dépens d'autruy, & à jetter un ridicule souvent où il n'y en peut avoir : ces beaux talens se découvrent en eux du premier coup d'œil, admirables sans doute pour envelopper une duppe, & rendre sot celuy qui l'est déja ; mais encore plus propres à leur oster tout le plaisir qu'ils pourroient tirer d'un homme d'esprit, qui sçauroit se tourner & se plier en mille manieres agreables & réjoüissantes, si le dangereux caractere du Courtisan ne luy imposoit pas une fort grande retenuë : il ne luy reste que le caractere serieux dans lequel il se retranche ; & il fait si bien que les railleurs avec des intentions si mauvaises manquent d'occasions de se joüer de luy.

¶ Il semble d'abord qu'il entre dans les plaisirs des Prin-

ces un peu de celuy d'incommoder les autres : mais non, les Princes reſſemblent aux hommes ; ils ſongent à eux-meſmes ſuivent leur gouſt, leurs paſſions, leur commodité ; cela eſt naturel.

¶ Les Princes ſans d'autre ſcience ny d'autre regle ont un gouſt de comparaiſon ; ils ſont nez & élevez au milieu & comme dans le centre des meilleures choſes, à qui ils rapportent ce qu'ils liſent, ce qu'ils voyent, & ce qu'ils entendent. Tout ce qui s'éloigne trop de LULLY, de RACINE, & de LE BRUN, eſt condamné.

¶ Il ſemble que la premiere regle des compagnies, des gens en place, ou des puiſſans eſt de donner à ceux qui dépendent d'eux pour le beſoin de leurs affaires toutes les traver-

ſes qu'ils en peuvent craindre.

¶ C'eſt avoir une tres-mauvaiſe opinion des hommes, & neanmoins les bien connoiſtre, que de croire dans un grand poſte leur impoſer par des careſſes étudiées, par de longs & ſteriles embraſſemens.

¶ C'eſt une pure hypocriſie à un homme d'une certaine élevation de ne pas prendre d'abord le rang qui luy eſt dû, & que tout le monde luy cede; il ne luy coûte rien d'eſtre modeſte, de ſe mêler dans la multitude qui va s'ouvrir pour luy, de prendre dans une aſſemblée une derniere place, afin que tous l'y voyent, & s'empreſſent de l'en ôter. La modeſtie eſt d'une pratique plus amere aux hõmes d'une condition ordinaire; s'ils ſe jettent dãs la foule on les écraſe, s'ils choi-

ſiſſent un poſte incommode, il leur demeure.

¶ L'on ſe porte aux extremitez oppoſées à l'égard de certains perſonnages; la ſatire aprés leur mort court parmi le peuple, pendant que les voutes des Temples retentiſſent de leurs éloges : ils ne meritent quelquefois ny libelles, ny diſcours funebre ; quelquefois auſſi ils ſont dignes de tous les deux.

¶ L'on doit ſe taire ſur les Puiſſans ; il y a preſque toûjours de la flatterie à en dire du bien ; il y a du peril à en dire du mal pendant qu'ils vivent, & de la lâcheté quand ils ſont morts.

¶ Si les Grands ont les occaſions de nous faire du bien, ils en ont rarement la volonté; & s'ils deſirent de nous faire du mal, ils n'en trouvent pas toûjours les occaſions : ainſi l'on

peut estre trompé dans l'espece de culte que l'on leur rend, s'il n'est fondé que sur l'esperance, ou sur la crainte ; & une longue vie se termine quelquefois sans qu'il arrive de dépendre d'eux pour le moindre interest, ou que l'on leur doive sa bonne ou sa mauvaise fortune : nous devons les honorer parce qu'ils sont grands & que nous sommes petits ; & qu'il y en a d'autres plus petits que nous qui nous honorent.

¶ Ne parler aux jeunes Princes que du soin de leur rang, est un excez de précaution, lorsque toute une Cour met son devoir & une partie de sa politesse à les respecter, & qu'ils sont bien moins sujets à ignorer aucun des égards qui sont dûs à leur naissance, qu'à confondre les personnes, &

les traiter indifferemment & ſans diſtinction des conditions & des titres : ils ont une fierté naturelle qu'ils retrouvent dans les occaſions ; il ne leur faut des leçons que pour la regler, que pour leur inſpirer la bonté, l'honneſteté, & l'eſprit de diſcernement.

Du Souverain.

QUand l'on parcourt ſans la prévention de ſon pays toutes les formes de gouvernement, l'on ne ſçait à laquelle ſe tenir ; il y a dans toutes le moins bon, & le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raiſonnable & de plus ſeur, eſt d'eſtimer celle où l'on eſt né la meilleure de toutes, & de s'y ſoûmettre.

¶ Le caractere des François demande du ſerieux dans le Souverain.

¶ L'un des malheurs du Prince eſt d'eſtre ſouvent trop plein de ſon ſecret, par le peril qu'il y a à le répandre ; ſon bonheur eſt de rencontrer une perſonne ſeure qui l'en décharge.

¶ Il ne manque rien à un Roy que les douceurs d'une vie privée ; il ne peut eſtre conſolé d'une ſi grande perte que par le charme de l'amitié, & par la fidelité de ſes amis.

¶ Le plaiſir d'un Roy qui eſt digne de l'eſtre, eſt de l'eſtre moins quelquefois ; de ſortir du Theatre, de quitter le bas de ſoye & les brodequins, & de joüer avec une perſonne de confiance un rôle plus familier.

¶ Rien ne fait plus d'honneur au Prince, que la modeſtie de ſon favory.

¶ Il ne faut ny art ny ſcience pour exercer la tyrannie ; & la politique qui ne conſiſte qu'à répandre le ſang eſt fort bornée, & de nul raffinement : elle inſpire de tuer ceux dont la vie eſt un obſtacle à noſtre ambition ; un homme né cruel fait cela ſans peine. C'eſt la

maniere la plus horrible & la plus grossiere de se maintenir ou de s'aggrandir.

¶ Il y a peu de regles generales & de mesures certaines pour bien gouverner ; l'on suit le temps & les conjonctures, & cela roule sur la prudence & sur les veuës de ceux qui regnent ; aussi le chef-d'œuvre de l'esprit c'est le parfait gouvernement ; & ce ne seroit peut-estre pas une chose possible, si les peuples par l'habitude où ils sont de la dépendance & de la soûmission ne faisoient la moitié de l'ouvrage.

¶ Sous un tres-grand Roy ceux qui tiennent les premieres places n'ont que des devoirs faciles, & que l'on remplit sans nulle peine : tout coule de source ; l'autorité & le genie du Prince leur applanis-

ſent les chemins, leur épargnent les difficultez, & font tout proſperer au dela de leur attente : ils ont le merite de ſubalternes.

¶ Que de dons du Ciel ne faut-il point pour bien regner. Une naiſſance auguſte, un air d'empire & d'autorité, un viſage qui rempliſſe la curioſité des peuples empreſſez de voir le Prince, & qui conſerve le reſpect dans le Courtiſan. Une parfaite égalité d'humeur, un grand éloignement pour la raillerie piquante, ou aſſez de raiſon pour ne ſe la permettre point, ne faire jamais ny menaces ny reproches, ne point ceder à la colere, & eſtre toûjours obei. L'eſprit facile, inſinuant ; le cœur ouvert, ſincere, & dont on croit voir le fond, & ainſi tres-propre à ſe faire des amis, des creatures,

& des alliez ; estre secret, toutefois profond & impenetrable dans ses motifs & dans ses projets. Du serieux & de la gravité dans le public ; de la briéveté, jointe à beaucoup de justesse & de dignité, soit dans les réponses aux Ambassadeurs des Princes, soit dans les conseils. Une maniere de faire des graces, qui est comme un second bienfait, le choix des personnes que l'on gratifie ; le discernement des esprits, des talens & des complexions pour la distribution des postes & des emplois ; le choix des Generaux & des Ministres. Un jugement ferme, solide, decisif dans les affaires, qui fait que l'on connoist le meilleur parti & le plus juste ; Un esprit de droiture & d'équité qui fait qu'on le suit jusques à prononcer quelquefois contre soy-

meſme en faveur du peuple, des alliez ; des ennemis : une memoire heureuſe & tres-preſente, qui rappelle les beſoins des ſujets, leurs noms, leurs requeſtes. Une vaſte capacité qui s'étende non ſeulement aux affaires de dehors, au commerce, aux maximes d'Etat, aux veuës de la politique, au reculement des frontieres par la conqueſte de nouvelles Provinces, & à leur ſeureté par un grand nombre de forteresſes inacceſſibles ; mais qui ſçache auſſi ſe renfermer au dedans, & comme dans les détails de tout un Royaume ; qui en banniſſe un culte faux, ſuſpect & ennemi de la ſouveraineté, s'il s'y rencontre ; qui aboliſſe des uſages cruels & impies, s'ils y regnent ; qui reforme les loix & les coûtumes, ſi elles eſtoient remplies d'abus ; qui donne aux

villes plus de ſeureté & plus de commoditez par le renouvellement d'une exacte police, plus d'éclat & plus de majeſté par des édifices ſomptueux. Punir ſeverement les vices ſcandaleux ; donner par ſon autorité & par ſon exemple du credit à la pieté & à la vertu : proteger l'Egliſe, ſes miniſtres, ſes droits, ſes libertez: ménager ſes peuples comme ſes enfans ; eſtre toûjours occupé de la penſée de les ſoulager, de rendre les ſubſides legers, & tels qu'ils ſe levent ſur les Provinces ſans les appauvrir. De grands talens pour la guerre ; eſtre vigilant, appliqué, laborieux ; avoir des armées nombreuſes, les commander en perſonne, eſtre froid dans le peril, ne ménager ſa vie que pour le bien de ſon Etat, aimer le bien de

ſon Etat & ſa gloire plus que ſa vie. Une puiſſance tres-abſoluë, qui oſte cette diſtance infinie qui eſt quelquefois entre les Grands & les petits, qui les rapproche, & ſous qui tous plient également; qui ne laiſſe point d'occaſions aux brigues, à l'intrigue & à la cabalie; qui fait que le Prince voit tout par ſes yeux, qu'il agit immediatement & par luy-même; qui fait que ſes Generaux ne ſont quoy qu'éloignez de luy que ſes Lieutenans, & les Miniſtres que ſes Miniſtres. Une profonde ſageſſe qui ſçait declarer la guerre, qui ſçait vaincre & uſer de la victoire; qui ſçait faire la paix, qui ſçait la rompre, qui ſçait quelquefois & ſelon les divers intereſts contraindre les ennemis à la recevoir; qui donne des regles à une vaſte ambition, & ſçait juſ-

ques où l'on doit conquerir. Au milieu dennemis couverts ou declarez se procurer le loisir des jeux, des festes, des spectacles ; cultiver les arts & les sciences ; former & executer des projets d'édifices surprenans. Un genie enfin superieur & puissant qui se fait aimer & reverer des siens, craindre des étrangers ; qui fait d'une Cour & mesme de tout un Royaume comme une seule famille unie parfaitement sous un mesme Chef, dont l'union & la bonne intelligence est redoutable au reste du monde. Ces admirables vertus me semblent renfermées dans l'idée d'un Souverain ; il est vray qu'il est rare de les voir ensemble dans un mesme sujet ; il faut que trop de choses concourent à la fois, l'esprit, le cœur, les dehors, le temperament :

de là vient que le Monarque qui les raſſemble toutes en ſa perſonne, ne merite rien de moins que le nom de Grand.

De l'Homme.

NE nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injuſtice, leur fierté, l'amour qu'ils ont pour eux-meſmes, & l'oubli où ils ſont des autres ; ils ſont ainſi faits, c'eſt leur nature, c'eſt ne pouvoir ſupporter que la pierre tombe, ou que le feu s'éleve.

¶ Les hommes ne s'attachent pas aſſez à ne point manquer les occaſions de faire plaiſir ; il ſemble que l'on n'entre dans un employ que pour pouvoir obliger, & n'en rien faire ;

la chose la plus prompte & & qui se presente d'abord, c'est le refus, & l'on n'accorde que par reflexion.

¶ Il est difficile qu'un fort malhonneste homme ait assez d'esprit; un genie qui est droit & perçant conduit enfin à la regle, à la probité, à la vertu: il manque du sens & de la penetration à celuy qui s'opiniâtre dans le mauvais comme dans le faux; l'on cherche en vain à le corriger par des traits de satyre qui le designent aux autres, & où il ne se reconnoist pas luy-mesme; ce sont des injures dites à un sourd. Il seroit desirable pour le plaisir des honnestes gens & pour la vengeance publique, qu'un coquin ne le fût pas au point d'estre privé de tout sentiment.

¶ Les hommes en un sens ne sont point legers, ou ne le

ſont que dans les petites choſes: Ils changent leurs habits, leur langage, les dehors, les bienſeances; ils changent de goût quelquefois; ils gardent leurs mœurs toûjours mauvaiſes, fermes & conſtans dans le mal, ou dãs l'indifference pour la vertu.

¶ Il y a des vices que nous ne devons à perſonne, que nous apportons en naiſſant, & que nous fortifions par l'habitude; il y en a d'autres que l'on contracte, & qui nous ſont étrangers: L'on eſt né quelquefois avec des mœurs faciles, de la complaiſance & tout le deſir de plaire; mais par les traitemens que l'on reçoit de ceux avec qui l'on vit, ou de qui l'on dépend, l'on eſt bientoſt jetté hors de ſes meſures, & meſme de ſon naturel; l'on a des chagrins, & une bile que l'on ne ſe connoiſſoit point,

l'on se voit une autre complexion, l'on est enfin étonné de se trouver dur & épineux.

¶ Il y a des gens qui apportent en naissant chacun de leur part de quoy se haïr pendant toute leur vie, & ne pouvoir se supporter.

¶ Penetrant à fond la contrarieté des esprits, des goûts & des sentimens, je suis bien plus émerveillé de voir que les milliers d'hommes qui composent une nation se trouvent rassemblez en un mesme païs, pour parler une mesme langue, vivre sous les mesmes loix, convenir entre eux d'une mesme coûtume, des mesmes usages, & d'un mesme culte ; que de voir diverses nations se cantonner sous les differens climats qui leur sont distribuez, & se partager sur toutes ces choses.

¶ Tout eſt étranger dans l'humeur, les mœurs, & les manieres de la plûpart des hommes : tel a vêcu pendant toute ſa vie chagrin, emporté, avare, rampant, ſoûmis, laborieux, intereſſé ; qui eſtoit né gay, paiſible, pareſſeux, magnifique, d'un courage fier & éloigné de toute baſſeſſe ; les beſoins de la vie, la ſituation où l'on ſe trouve, la loy de la neceſſité forcent la nature, & y cauſent ces grands changemens. Ainſi tel homme au fond, & en luy meſme ne ſe peut definir ; trop de choſes ſont hors de luy qui l'alterent, le changent, le bouleverſent ; il n'eſt point préciſément ce qu'il eſt, ou ce qu'il paroiſt eſtre.

¶ La vie eſt courte & ennuyeuſe ; elle ſe paſſe toute à deſirer : l'on remet à l'avenir

ſon repos & ſes joyes, à cet âge ſouvent où les meilleurs biens ont déja diſparu, la ſanté, & la jeuneſſe. Ce temps arrive qui nous ſurprend encore dans les deſirs : on en eſt là, quand la fiévre nous ſaiſit & nous éteint ; ſi l'on eût gueri, ce n'eſtoit que pour deſirer plus long-temps.

¶ Il eſt ſi ordinaire à l'homme de n'eſtre pas heureux, & ſi eſſentiel à tout ce qui eſt un bien d'eſtre acheté par mille peines, qu'une affaire qui ſe rend facile, devient ſuſpecte: L'on comprend à peine, ou que ce qui coûte ſi peu, puiſſe nous eſtre fort avantageux ; ou qu'avec des meſures juſtes, l'on doive ſi aiſément parvenir à la fin que l'on ſe propoſe : l'on croit meriter les bons ſuccez, mais n'y devoir compter que fort rarement.

¶ Les hommes ont tant de peine à s'approcher ſur les affaires, ſont ſi épineux ſur les moindres intereſts, ſi heriſſez de difficultez ; veulent ſi fort tromper, & ſi peu eſtre trompez ; mettent ſi haut ce qui leur appartient, & ſi bas ce qui appartient aux autres ; que j'avouë que je ne ſçay par où, & comment ſe peuvent conclure les mariages, les contracts, les acquiſitions, la paix, la treve, les traitez, les alliances.

¶ Rien n'engage tant un eſprit raiſonnable à ſupporter tranquillement des parens & & des amis les torts qu'ils ont à ſon égard, que la reflexion qu'il fait ſur les vices de l'humanité, & combien il eſt penible aux hommes d'eſtre conſtans, genereux, fidelles, d'être touchez d'une amitié plus

forte que leur interest : Comme il connoist leur portée, il n'exige point d'eux qu'ils penetrent les corps, qu'ils volent dans l'air, qu'ils ayent de l'équité ; il peut haïr les hommes en general, où il y a si peu de vertu, mais il excuse les particuliers, il les aime mesme par des motifs plus relevez, & il s'étudie à meriter le moins qu'il se peut uue pareille indulgence.

¶ Ceux qui sont fourbes croyent aisément que les autres le sont ; ils ne peuvent gueres estre trompez ny tromper.

¶ La mort n'arrive qu'une fois, & se fait sentir à tous les momens de la vie ; Il est plus dur de l'apprehender que de la souffrir.

¶ Si la vie est miserable, elle est penible à supporter ; si elle est heureuse, il est horrible de

la perdre. L'un revient à l'autre.

¶ Le regret qu'ont les hommes du mauvais employ du temps qu'ils ont déja vêcu, ne les conduit pas toûjours à faire de celuy qui leur reſte à vivre, un meilleur uſage.

¶ Il devroit y avoir dans le cœur des fonds inépuiſables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'eſt gueres par vertu ou par force d'eſprit que l'on ſort d'une grande affliction : l'on pleure amerement, & l'on eſt ſenſiblement touché ; mais l'on eſt enſuite ſi foible ou ſi leger que l'on ſe conſole.

¶ Il y a des maux effroyables, & d'horribles malheurs où l'on n'oſe penſer, & dont la ſeule veuë fait fremir ; s'il arrive que l'on y tombe, l'on ſe trouve des reſſources que l'on ne ſe connoiſſoit point, l'on

ſe roidit contre ſon infortune, & l'on fait mieux qu'on ne l'eſperoit.

¶ Il y a de certains biens que l'on deſire avec emportement, & dont l'idée ſeule nous enleve & nous tranſporte ; s'il nous arrive de les obtenir, on les ſent plus tranquillement qu'on ne l'eût penſé, on en joüit moins, que l'on n'aſpire encore à de plus grands.

¶ Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conſerver, & qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

¶ Penſons que comme nous ſoûpirons preſentement pour la floriſſante jeuneſſe qui n'eſt plus & ne reviendra point, la caducité ſuivra qui nous fera regretter l'âge viril où nous ſommes encore, & que nous n'eſtimons pas aſſez.

¶ L'on craint la vieilleſſe,

que l'on n'eſt pas ſeur de pouvoir atteindre.

¶ L'on ne vit point aſſez pour profiter de ſes fautes ; l'on en commet pendant tout le cours de ſa vie, & tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'eſt de mourir corrigé.

¶ Il n'y a rien qui rafraîchiſſe le ſang, comme d'avoir ſçû éviter de faire une ſottiſe.

¶ Le recit de ſes fautes eſt penible ; on aime au contraire à les couvrir, & en charger quelque autre : c'eſt ce qui donne le pas au Directeur ſur le Confeſſeur.

¶ L'eſprit de parti abaiſſe les plus grands hommes juſques aux petiteſſes du peuple.

¶ Il eſt également difficile d'étoufer dans les commencemens les ſentimens des injures, & de les conſerver aprés un certain nombre d'années.

¶ Nous faisons par vanité ou par bienseance les mesmes choses, & avec les mesmes dehors que nous les ferions par inclination ou par devoir. Tel vient de mourir à Paris de la fiévre qu'il a gagnée à veiller sa femme qu'il n'aimoit point.

¶ C'est une chose monstrueuse que le goust & la facilité qui est en nous de railler, d'improuver & de mépriser les autres; & tout ensemble la colere que nous ressentons contre ceux qui nous raillent, nous improuvent, & nous méprisent.

¶ Le monde est plein de gens qui faisant interieurement & par habitude la comparaison d'eux-mesmes avec les autres, decident toûjours en faveur de leur propre merite, & agissent consequemment.

¶ Il faut aux enfans les verges & la ferule; il faut aux hommes

faits une couronne, un ſceptre, un mortier, des fourrures, des faiſceaux, des tymballes, des hocquetons. La raiſon & la juſtice dénuée de tous leurs ornemens ny ne perſuade ny n'intimide: l'homme qui eſt eſprit ſe mene par les yeux & les oreilles.

¶ N ** eſt moins affoibli par l'âge que par la maladie, car il ne paſſe point ſoixante huit ans ; mais il a la goutte, & il eſt ſujet à une colique nephretique ; il a le viſage décharné, le teint verdâtre, & qui menace ruine : il fait bâtir dans la ruë ** une maiſon ſolide de pierre de taille, rafermie dans les encognures par des mains de fer, & dont il aſſure qu'on ne verra jamais la fin ; il ſe promene tous les jours dans ſes ateliers ſur les bras d'un valet qui le ſoulage. Ce n'eſt point pour ſes enfans qu'il bâtit, car

il n'en a point, ny pour ses heritiers, personnes viles, & qui se sont broüillez avec luy : c'est pour luy seul, & il mourra demain.

¶ L'esprit s'use comme toutes choses ; les sciences sont ses alimens, elles le nourrissent & le consument.

¶ Les petits sont quelquefois chargez de mille vertus inutiles ; ils n'ont pas de quoy les mettre en œuvre.

¶ L'on voit peu d'esprits entierement lourds & stupides, l'on en voit encore moins qui soient sublimes & transcendans ; le commun des hommes nage entre ces deux extremitez : l'intervalle est rempli par un grand nombre de talens ordinaires, mais qui sont d'un grand usage, servent à la Republique, & renferment en soy l'utile & l'agreable ; com-

me le commerce, les finances, le détail des armées, la navigation, les arts, les métiers, le bon conſeil, l'eſprit du jeu, celuy de ſocieté & de la converſation.

¶ Il ſe trouve des hommes qui ſoûtiennent facilement le poids de la faveur & de l'autorité ; qui ſe familiariſent avec leur propre grandeur, & à qui la teſte ne tourne point dans les poſtes les plus élevez. Ceux au contraire que la fortune aveugle ſans choix & ſans diſcernement a comme accablez de ſes bienfaits, en joüiſſent avec orgüeil & ſans moderation ; leurs yeux, leur démarche, leur ton de voix & leur accés marquent long-temps en eux l'admiration où ils ſont d'eux-meſmes, & de ſe voir ſi éminens ; & ils deviennent ſi farouches, que leur chûte ſeule peut les apprivoiſer.

¶ Quelques hommes dans le cours de leur vie sont si differens d'eux-mesmes par le cœur & par l'esprit, qu'il est seur de se méprendre, si l'on en juge seulement par ce qui a paru d'eux dans leur premiere jeunesse. Tels estoient pieux, sages, sçavans, qui par cette molesse inseparable d'une trop riante fortune ne le sont plus. L'on en sçait d'autres qui ont commencé leur vie par les plaisirs, & qui ont mis ce qu'ils avoient d'esprit à les connoistre; que les disgraces ensuite ont rendu religieux, sages, temperans: ces derniers sont pour l'ordinaire de grands sujets, & sur qui l'on peut faire beaucoup de fond; ils ont une probité éprouvée par la patience & par l'adversité; ils entent sur cette extrême politesse que le commerce des femmes leur a don-

née & dont ils ne ſe défont jamais, un eſprit de regle, de reflexion, & quelquefois une haute capacité qu'ils doivent à la chambre, & au loiſir d'une mauvaiſe fortune.

Tout noſtre mal vient de ne pouvoir être ſeuls ; de là le jeu, le luxe, la diſſipation, le vin, les femmes, l'ignorance, la médiſance, l'envie, l'oubly de ſoy-meſme & de Dieu.

¶ Il coute moins à certains hommes de s'enrichir de mille vertus que de ſe corriger d'un ſeul defaut : ils ſont meſme ſi malheureux que ce vice eſt ſouvent celuy qui convenoit le moins à leur état, & qui pouvoit leur donner dans le monde plus de ridicule ; il affoiblit l'éclat de leurs grandes qualitez, empeſche qu'ils ne ſoient des hommes parfaits, & que leur reputation ne ſoit en-

tiere : l'on ne leur demande point qu'ils ſoient plus éclairez & plus incorruptibles ; qu'ils ſoient plus amis de l'ordre & de la diſcipline ; plus fideles à leurs devoirs, plus zelez pour le bien public, plus graves : l'on veut ſeulement qu'ils ne ſoient point amoureux.

¶ L'homme ſemble quelquefois ne ſe pas ſuffire pas à ſoy-meſme ; les tenebres, la ſolitude le troublent, le jettent dans des craintes frivoles, & dans de vaines terreurs ; le moindre mal alors qui puiſſe luy arriver eſt de s'ennuyer.

¶ La plûpart des hommes employent la premiere partie de leur vie à rendre l'autre miſerable.

¶ Noſtre vanité & la trop grande eſtime que nous avons de nous-mêmes, nous fait ſoupçonner dans les autres une fier-

té

té à noſtre égard qui y eſt quelquefois, & qui ſouvent n'y eſt point : Une perſonne modeſte n'a point cette délicateſſe.

¶ Nous cherchons noſtre bonheur hors de nous-meſmes, & dans l'opinion des hommes que nous connoiſſons flateurs, peu ſinceres, ſans équité, pleins d'envie, de caprices & de préventions : quelle bizarrerie !

¶ Il ſemble que l'on ne puiſſe rire que des choſes ridicules; l'on voit neanmoins de certaines gens qui rient également des choſes ridicules, & de celles qui ne le ſont pas. Si vous eſtes ſot & inconſideré, & qu'il vous échape devant eux quelque impertinence, ils rient de vous : ſi vous eſtes ſage, & que vous ne diſiez que des choſes raiſonnables, & du

ton qu'il les faut dire, ils rient de mesme.

¶ Les hommes en un mesme jour ouvrent leur ame à de petites joyes, & se laissent dominer par de petits chagrins; rien n'est plus inégal & moins suivi que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur & dans leur esprit. Le remede à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

¶ Il est aussi difficile de trouver un homme vain qui se croie assez heureux, qu'un homme modeste qui se croye trop malheureux.

¶ Le destin du Vigneron, du Soldat & du Tailleur de pierre m'empesche de m'estimer malheureux par la fortune des Princes ou des Ministres qui me manque.

¶ Il y a des gens qui sont

mal logez, mal couchez, mal habillez & plus mal nourris; qui eſſuyent les rigueurs des ſaiſons, qui ſe privent eux-meſmes de la ſocieté des hommes, & paſſent leurs jours dans la ſolitude; qui ſouffrent du preſent, du paſſé, & de l'avenir; dont la vie eſt comme une penitence continuelle; & qui ont ainſi trouvé le ſecret d'aller à leur perte par le chemin le plus penible: ce ſont les avares.

¶ *Lucile* aime mieux uſer ſa vie à ſe faire ſupporter de quelques Grands, que d'eſtre reduit à vivre familierement avec ſes égaux.

La regle de voir de plus Grands que ſoy doit avoir ſes reſtrictions; il faut quelquefois d'étranges talens pour la reduire en pratique.

¶ L'on s'inſinuë auprés de

tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur ame, ou en compatissant aux infirmitez qui affligent leur corps; en cela seul consistent les soins que l'on peut leur rendre: de là vient que celuy qui se porte bien, & qui desire peu de choses, est moins facile à gouverner.

¶ C'est une grande difformité dans la nature, qu'un vieillard amoureux.

¶ Peu de gens se souviennent d'avoir esté jeunes, & combien il leur estoit difficile d'estre chastes & temperans; la premiere chose qui arrive aux hommes aprés avoir renoncé aux plaisirs ou par bienseance, ou par lassitude, ou par regime, c'est de les condamner dans les autres: il entre dans cette conduite une sorte d'attachement pour les choses mesmes

que l'on vient de quitter ; l'on aimeroit qu'un bien qui n'est plus pour nous, ne fût plus aussi pour le reste du monde ; c'est un sentiment de jalousie.

¶ Ce n'est point le besoin d'argent où les vieillards peuvent apprehender de tomber un jour, qui les rend avares ; car il y en a de tels qui ont de si grands fonds, qu'ils ne peuvent gueres avoir cette inquietude ; & d'ailleurs comment pourroient-ils craindre de manquer dans leur caducité des commoditez de la vie, puis qu'ils s'en privent eux-mesmes volontairement pour satisfaire à leur avarice : ce n'est point aussi l'envie de laisser de plus grandes richesses à leurs enfans, car il n'est pas naturel d'aimer quelque autre chose plus que soy-mesme, outre qu'il se trouve des avares qui n'ont

point d'heritiers. Ce vice est plûtost l'effet de l'âge & de la complexion des vieillards, qui s'y abandonnent aussi naturellement qu'ils suivoient leurs plaisirs dans leur jeunesse, ou leur ambition dans l'âge viril; il ne faut ny vigueur, ny jeunesse, ny santé pour estre avare; l'on n'a aussi nul besoin de s'empresser, ou de se donner le moindre mouvement pour épargner ses revenus; il faut seulement laisser son bien dans ses coffres, & se priver de tout; cela est commode aux vieillards à qui il faut une passion, parce qu'ils sont hommes.

¶ Le souvenir de la jeunesse est tendre dans les vieillards; ils aiment les lieux où ils l'ont passée, les personnes qu'ils ont commencé de connoistre dans ce temps leur sont cheres, ils affectent quelques

mots du premier langage qu'ils ont parlé, ils tiennent pour l'ancienne maniere de chanter & pour la vieille danſe, ils vantent les modes qui regnoient alors dans les habits, les meubles & les équipages ; ils ne peuvent encore deſapprouver des choſes qui ſervoient à leurs paſſions, qui eſtoient ſi utiles à leurs plaiſirs, & qui en rappellent la memoire : comment pourroient-ils leur préferer de nouveaux uſages, & des modes toutes recentes où ils n'ont nulle part, dont ils n'eſperent rien, que les jeunes gens ont faites, & dont ils tirent à leur tour de ſi grands avantages contre la vieilleſſe ?

¶ Une trop grande negligence, comme une exceſſive parure dans les vieillards multiplient leurs rides, & font mieux voir leur caducité.

¶ Un vieillard eſt fier, dédaigneux, & d'un commerce difficile, s'il n'a beaucoup d'eſprit.

¶ Un vieillard qui a vêcu à la Cour, qui a un grand ſens & une memoire fidelle, eſt un treſor ineſtimable ; il eſt plein de faits & de maximes ; l'on y trouve l'hiſtoire du ſiécle révétuë de circonſtances tres-curieuſes, & qui ne ſe liſent nulle part ; l'on y apprend des regles pour la conduite & pour les mœurs qui ſont toûjours ſeures, parce qu'elles ſont fondées ſur l'experience.

¶ Les jeunes gens à cauſe des paſſions qui les amuſent, s'accommodent mieux de la ſolitude que les vieillards.

¶ Il faut des ſaiſies de terres, & des enlevemens de meubles; des priſons & des ſupplices, je l'avouë : mais juſtice, loix,

& beſoins à part, ce m'eſt une choſe toûjours nouvelle de contempler avec quelle ferocité les hommes traitent d'autres hommes.

¶ Ceux qui nous raviſſent les biens par la violence, ou par l'injuſtice, & qui nous oſtent l'honneur par la calomnie, nous marquent aſſez leur haine pour nous ; mais ils ne nous convainquent pas également qu'ils ayent perdu à nôtre égard toute ſorte d'eſtime, auſſi ne ſommes-nous pas incapables de quelque retour pour eux, & de leur rendre un jour noſtre amitié. La mocquerie au contraire eſt de toutes les injures celle qui ſe pardonne le moins ; elle eſt le langage du mépris, & l'une des manieres dont il ſe fait le mieux entendre; elle attaque l'homme dans ſon dernier retranchement, qui

eſt l'opinion qu'il a de ſoy-meſme; elle veut le rendre ridicule à ſes propres yeux, & ainſi elle ne le laiſſe pas douter un moment de la plus mauvaiſe diſpoſition où l'on puiſſe eſtre pour luy, & le rend irreconciliable.

¶ Bien loïn de s'effrayer, ou de rougir meſme du nom de Philoſophe, il n'y a perſonne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de Philoſophie*; elle convient à tout le monde; la pratique en eſt utile à tous les âges, à tous les ſexes, & à toutes les conditions; elle nous conſole du bonheur d'autruy, des indignes préferences, des mauvais ſuccez, du declin de nos forces ou de noſtre beauté; elle nous arme contre la pauvreté, la vieilleſ-

* L'on ne peut plus entendre que celle qui eſt dépendante de la Rel. Chr.

ſe, la maladie, & la mort ; contre les ſots & les mauvais railleurs ; elle nous fait vivre ſans une femme, ou nous fait ſupporter celle avec qui nous vivons.

¶ Il n'y a pour l'homme qu'un vray malheur, qui eſt de ſe trouver en faute, & d'avoir quelque choſe à ſe reprocher.

¶ La plûpart des hommes pour arriver à leurs fins ſont plus capables d'un grand effort que d'une longue perſeverance : leur pareſſe ou leur inconſtance leur fait perdre le fruit des meilleurs commencemens ; ils ſe laiſſent ſouvent devancer par d'autres qui ſont partis aprés eux, & qui marchent lentement, mais conſtamment.

¶ Les hommes agiſſent mollement dans les choſes qui ſont de leur devoir, pendant qu'ils ſe font un merite ou plûtoſt

une vanité de s'empresser pour celles qui leur sont étrangeres, & qui ne conviennent ny à leur état, ny à leur caractere.

¶ L'on exigeroit de certains personnages qui ont une fois esté capables d'une action noble, heroïque, & qui a esté sceuë de toute la terre, que sans paroistre comme épuisez par un si grand effort ils eussent du moins dans le reste de leur vie cette conduite sage & judicieuse qui se remarque mesme dans les hommes ordinaires ; qu'ils ne tombassent point dans des petitesses indignes de la haute reputation qu'ils avoient acquise ; que se mêlant moins dans le peuple, & ne luy laissant pas le loisir de les voir de prés ils ne le fissent point passer de la curiosité & de l'admiration à l'in-

difference, & peut-eſtre au mépris.

¶ C'eſt ſe vanger contre ſoy-meſme, & donner un trop grand avantage à ſes ennemis, que de leur imputer des choſes qui ne ſont pas vrayes, & de mentir pour les décrier.

¶ Il n'y a gueres qu'une naiſſance honneſte ou une bonne éducation qui rende les hommes capables de ſecret.

¶ Si les hommes ne vont pas ordinairement dans le bien juſques où ils pourroient aller, c'eſt par le vice de leur premiere inſtruction.

¶ Il y a dans quelques hommes une certaine mediocrité d'eſprit qui contribuë à les rendre ſages.

¶ Tels hommes paſſent une longue vie à ſe défendre des uns & à nuire aux autres, & ils meurent conſumez de vieil-

lesse, aprés avoir causé autant de maux qu'ils en ont soufferts.

¶ Les haines sont si longues & si opiniâtrées, que le plus grand signe de mort dans un homme malade, c'est la reconciliation.

¶ Il y a d'étranges peres, & dont toute la vie semble n'être occupée qu'à preparer à leurs enfans des raisons de se consoler de leur mort.

¶ L'affectation dans le geste, dans le parler, & dans les manieres est souvent une suite de l'oysiveté, ou de l'indifference; & il semble qu'un grand attachement ou de serieuses affaires jettent l'homme dans son naturel.

¶ Tout le monde dit d'un sot, qu'il est un sot; personne n'ose le luy dire à luy-mesme, il meurt sans le sçavoir, &

ſans que perſonne ſe ſoit vangé.

DES JUGEMENS.

RIen ne reſſemble mieux à la vive perſuaſion que le mauvais entêtement : de là les partis, les cabales, les hereſies.

¶ L'on ne penſe pas toûjours conſtamment d'un meſme ſujet : l'entêtement & le dégoût ſe ſuivent de prés.

¶ Les grandes choſes étonnent & les petites rebutent ; nous nous apprivoiſons avec les unes & les autres par l'habitude.

¶ Il n'y a rien de plus bas & qui convienne mieux au peuple, que de parler en des termes magnifiques de ceux-meſme dont l'on penſoit tres-modeſtement avant leur élevation.

¶ La faveur des Princes n'exclut pas le merite, & ne le suppose pas aussi.

¶ Il est étonnant qu'avec tout l'orgüeil dont nous sommes gonflez, & la haute opinion que nous avons de nous-mesmes & de la bonté de nôtre jugement, nous negligions de nous en servir pour prononcer sur le merite des autres ; la vogue, la faveur populaire, celle du Prince nous entraînent comme un torrent: nous loüons ce qui est loüé, bien plus que ce qui est loüable.

¶ Le commun des hommes est si enclin au déreglement & à la bagatelle ; & le monde est si plein d'exemples ou pernicieux ou ridicules, que je croirois assez que l'esprit de singularité, s'il pouvoit avoir ses bornes & ne pas aller trop loin,

approcheroit fort de la droite raiſon, & d'une conduite reguliere.

Il faut faire comme les autres; maxime ſuſpecte, qui ſignifie preſque toûjours, il faut mal faire, dés qu'on l'étend au delà de ces choſes purement exterieures, qui n'ont point de ſuites, qui dépendent de l'uſage, de la mode ou des bienſeances.

¶ Tel à un Sermon, à une Muſique, ou dans une Gallerie de Peintures a entendu à ſa droite & à ſa gauche, ſur une choſe préciſément la meſme, des ſentimens préciſément oppoſez : cela me feroit dire volontiers que l'on peut hazarder dans tout genre d'ouvrages d'y mettre le bon & le mauvais; le bon plaiſt aux uns & le mauvais aux autres; l'on ne riſque gueres davantage d'y

mettre le pire, il a ſes partiſans.

¶ Tel connu dans le monde par de grands talens, honoré & cheri par tout où il ſe trouve, eſt petit dans ſon domeſtique & aux yeux de ſes proches qu'il n'a pû reduire à l'eſtimer : Tel autre au contraire, prophete dans ſon païs joüit d'une vogue qu'il a parmi les ſiens, & qui eſt reſſerrée dans l'enceinte de ſa maiſon ; s'applaudit d'un merite rare & ſingulier, qui luy eſt accordé par ſa famille dont il eſt l'idole, mais qu'il laiſſe chez ſoy toutes les fois qu'il ſort, & qu'il ne porte nulle part.

¶ Quel bonheur ſurprenant a accompagné ce favori pendant tout le cours de ſa vie ? quelle autre fortune mieux ſoûtenuë, ſans interruption, ſans la moindre diſgrace ? Les

premiers poſtes, l'oreille du Prince, d'immenſes treſors, une ſanté parfaite, & une mort douce : mais quel étrange compte à rendre d'une vie paſſée dans la faveur ; des conſeils que l'on a donnez, de ceux qu'on a negligé de donner ou de ſuivre ; des biens que l'on n'a point fait, des maux au contraire que l'on a fait ou par ſoy-meſme ou par les autres : en un mot de toute ſa proſperité.

¶ Ceſar n'eſtoit point trop vieux pour penſer à la conqueſte de l'Univers* ; il n'avoit point d'autre beatitude à ſe faire que le cours d'une belle vie, & un grand nom aprés ſa mort ; né fier, ambitieux, & ſe portant bien comme il faiſoit, il ne pouvoit mieux employer ſon temps qu'à conquerir le monde. Alexandre.

* V. les penſées de M. Paſcal, ch. 13. où il dit le contraire.

estoit bien jeune pour un dessein si serieux ; il est étonnant que dans ce premier âge les femmes ou le vin n'ayent pas plûtost rompu son entreprise.

¶ Un jeune Prince, d'une race auguste. L'Amour & l'Esperance des peuples. Donné du Ciel pour prolonger la Felicité de la terre. Plus grand que ses Ayeux. Fils d'un Heros qui est son modele, a déja montré à l'Univers par ses Divines qualitez, & par une Vertu anticipée, que les enfans des Heros sont plus proches de l'estre que les autres hommes *.

* Contre la maxime Latine & triviale.

¶ Aprés l'esprit de discernement ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.

¶ Un homme est fidelle à de certaines pratiques de religion, on le voit s'en acquiter avec exactitude, personne ne le

loüe, ny ne le deſapprouve, on n'y penſe pas ; tel autre y revient aprés les avoir negligées dix années entieres, on ſe récrie, on l'exalte ; cela eſt libre : moy je le blâme d'un ſi long oubly de ſes devoirs, & je le trouve heureux d'y eſtre rentré.

¶ Il y a de petites regles, des devoirs, des bienſeances attachées aux lieux, aux temps, aux perſonnes, qui ne ſe devinent point à force d'eſprit, & que l'uſage apprend ſans nulle peine ; juger des hommes par les fautes qui leur échapent en ce genre, avant qu'ils ſoient aſſez inſtruits, c'eſt en juger par leurs ongles ou par la pointe de leurs cheveux ; c'eſt vouloir un jour eſtre détrompé.

¶ Ceux qui ſans nous connoiſtre aſſez, penſent mal de

nous, ne nous font pas de tort: ce n'eſt pas nous qu'ils attaquent, c'eſt le phantôme de leur imagination.

¶ La regle de DESCARTES, qui ne veut pas qu'on decide ſur les moindres veritez avant qu'elles ſoient connuës clairement & diſtinctement eſt aſſez belle & aſſez juſte, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des perſonnes.

¶ Rien ne nous vange mieux des mauvais jugemens que les hommes font de noſtre eſprit & de nos manieres, que l'indignité & le mauvais caractere de ceux qu'ils approuvent.

Du meſme fond dont on neglige un homme de merite, l'on ſçait encore admirer un ſot.

¶ Un ſot eſt celuy qui n'a pas meſme ce qu'il faut d'eſprit pour eſtre fat.

Un fat eſt celuy que les ſots croient un homme de merite.

¶ Nous n'approuvons les autres que par les rapports que nous ſentons qu'ils ont avec nous-meſmes ; & il ſemble qu'eſtimer quelqu'un, c'eſt l'égaler à ſoy.

¶ C'eſt un excés de confiance dans les parens d'eſperer tout de la bonne éducation de leurs enfans, & une grande erreur d'en attendre tout & de la negliger.

¶ Rien ne découvre mieux quel goût ont les hommes pour les ſciences & pour les belles lettres, & de quelle utilité ils les croient dans la Republique, que le prix qu'ils y ont mis, & l'idée qu'ils ſe forment de ceux qui ont pris le parti de les cultiver. Il n'y a point d'art ſi mécanique ny de ſi vile condition

où les avantages ne ſoient plus ſeurs, plus prompts & plus ſolides. Le Comedien couché dans ſon carroſſe jette de la bouë au viſage de CORNEILLE qui eſt à pied. Chez pluſieurs Sçavant & Pedant ſont ſynonimes.

Souvent où le riche parle & parle de doctrine, c'eſt aux doctes à ſe taire, à écouter, à applaudir s'ils veulent du moins ne paſſer que pour doctes.

¶ Il y a une ſorte de hardieſſe à ſoûtenir devant certains eſprits la honte de l'érudition: l'on trouve chez eux une prévention toute établie contre les Sçavans, à qui ils oſtent les manieres du monde, le ſçavoir vivre, l'eſprit de ſocieté, & qu'ils renvoyent ainſi dépoüillez à leur cabinet & à leurs livres. Comme l'ignorance eſt un état paiſible, & qui ne coûte

te aucune peine, l'on s'y range en foule, & elle forme à la Cour & à la Ville un nombreux parti qui l'emporte ſur celuy des Sçavans. S'ils alleguent en leur faveur les noms de HARLAY, BOSSUET, SEGUIER, & de tant d'autres Perſonnages également doctes & polis ; s'ils oſent meſme citer les grands noms de CONDE', d'ENGUIEN, & de CONTI, comme de Princes qui ont ſçû joindre aux plus belles & aux plus hautes connoiſſances & l'atticiſme des Grecs & l'urbanité des Romains, l'on ne feint point de leur dire que ce ſont des exemples ſinguliers ; & s'ils ont recours à de ſolides raiſons, elles ſont foibles contre la voix de la multitude. Il ſemble neanmoins que l'on devroit decider ſur cela avec plus de précaution, & ſe donner

ſeulement la peine de douter, ſi le meſme eſprit qui fait faire de ſi grands progrez dans des ſciences raiſonnables ; qui fait bien penſer, bien juger, bien parler &bien écrire,ne pourroit point encore ſervir à être poli.

Il faut tres-peu de fonds pour la politeſſe dans les manieres ; il en faut beaucoup pour celle de l'eſprit.

¶ Si les Ambaſſadeurs des Rois étrangers eſtoient des Singes inſtruits à marcher ſur leurs pieds de derriere, & à ſe faire entendre par interprete ; nous ne pourrions pas marquer un plus grand étonnement que celuy que nous donne la juſteſſe de leurs réponſes & le bon ſens qui paroiſt quelquefois dans leurs diſcours. La prévention du païs, jointe à l'orgüeil de la nation nous fait oublier que la raiſon eſt de tous

les climats, & que l'on penſe juſte par tout où il y a des hommes : nous n'aimerions pas à eſtre traitez ainſi de ceux que nous appellons barbares ; & s'il y a en nous quelque barbarie, elle conſiſte à eſtre épouventez de voir d'autres peuples raiſonner comme nous.

¶ Tous les étrangers ne ſont pas Barbares, & tous nos compatriotes ne ſont pas civiliſez: de meſme toute Campagne n'eſt pas agreſte*, & toute ville n'eſt pas polie : il y a dans l'Europe un endroit d'une Province maritime d'un grand Royaume, où le Villageois eſt doux & inſinuant, le Magiſtrat au contraire groſſier, & dont la ruſticité peut paſſer en proverbe.

Avec un langage ſi pur, une ſi grande recherche dans nos

* Ce terme s'entend icy metaphoriquement.

habits, des mœurs ſi cultivées, de ſi belles loix, & un viſage blanc, nous ſommes barbares pour quelques peuples.

¶ Si nous entendions dire des Orientaux qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la teſte, leur fait perdre la raiſon, & les fait vomir; nous dirions, cela eſt bien barbare.

¶ Il eſt ordinaire & comme naturel de juger du travail d'autruy ſeulement par rapport à celuy qui nous occupe. Ainſi le Poëte rempli de grandes & ſublimes idées eſtime peu le diſcours de l'Orateur qui ne s'exerce ſouvent que ſur de ſimples faits: & celuy qui écrit l'hiſtoire de ſon païs ne peut comprendre qu'un eſprit raiſonnable employe ſa vie à imaginer des fictions & à trouver une rime:

de meſme le Bachelier plongé dans les quatre premiers ſiecles traite toute autre doctrine de ſcience triſte, vaine & inutile ; pendant qu'il eſt peut-eſtre mépriſé du Geometre.

¶ Ce Prelat ne ſe montre point à la Cour, il n'eſt de nul commerce, on ne le voit point avec des femmes, il ne joüe ny à grande ny à petite prime, il n'aſſiſte ny aux feſtes ny aux ſpectacles, il n'eſt point homme de caballe, & il n'a point l'eſprit d'intrigue ; toûjours dans ſon Eveſché, où il fait une reſidence continuelle, il ne ſonge qu'à inſtruire ſon peuple par la parole & à l'édifier par ſon exemple ; il conſume ſon bien en des aumônes, & ſon corps par la penitence ; il n'a que l'eſprit de regularité, & il eſt imitateur

du zele & de la pieté des Apôtres : comment luy est venuë, dit le peuple, cette nouvelle dignité ?

¶ Tout le monde s'éleve contre un homme qui entre en reputation ; à peine ceux qu'il croit ses amis luy pardonnent-ils un merite naissant, & une premiere vogue qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extremité, & aprés que le Prince s'est declaré par les recompenses. Tous alors se rapprochent de luy ; & de ce jour-là seulement il prend son rang d'homme de merite.

¶ Les enfans des Dieux, * pour ainsi dire, se tirent des regles de la nature, & en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps & des années. Le merite chez eux devance l'âge. Ils naissent

* Fils, Petit-fils, Issus de Rois.

instruits, & ils sont plûtost des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

De la Mode.

UNe chose folle & qui découvre bien nostre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goust, le vivre, la santé & la conscience. La viande noire est hors de mode & par cette raison insipide: ce seroit pecher contre la mode que de guerir de la fiévre par la saignée: de mesme l'on ne mourroit plus depuis long temps par *Theotime*; ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, & *Theot.* a veu son successeur.

¶ Le duel est le triomphe de la mode, & l'endroit où elle a exercé sa tyrannie avec plus

d'éclat ; cet usage n'a pas laissé au poltron la liberté de vivre, il l'a mené se faire tuer par un plus brave que soy, & l'a confondu avec un homme de cœur ; il a attaché de l'honneur, & de la gloire à une action folle & extravagante ; il a esté approuvé par la presence des Rois ; il y a eu quelquefois une espece de religion à le pratiquer ; il a decidé de l'innocence des hommes, des accusations fausses ou veritables sur des crimes capitaux ; il s'estoit enfin si profondement enraciné dans l'opinion des peuples, & s'estoit si fort saisi de leur cœur & de leur esprit, qu'un des plus beaux endroits de la vie d'un tres grand Roy a esté de les guerir de cette folie.

¶ Tel a esté à la mode ou pour le commandement des armées & la negotiation, ou pour l'éloquence de la

Chaire, ou pour les vers, qui n'y eſt plus. Y a-t'il des hommes qui degenerent de ce qu'ils furent autrefois; eſt-ce leur merite qui ſoit uſé, ou le goût que l'on avoit pour eux?

¶ Un homme fat & ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à aîlerons, des chauſſes à éguillettes & des bottines; il réve la veille par où & comment il pourra ſe faire remarquer le jour qui ſuit. Un Philoſophe ſe laiſſe habiller par ſon Tailleur; il y a autant de foibleſſe à fuir la mode qu'à l'affecter.

¶ Le Courtiſan autrefois avoit ſes cheveux, eſtoit en chauſſes & en pourpoint, portoit de larges canons, & il eſtoit libertin; celà ne ſied plus: il porte une perruque, l'habit ſerré, le bas uni, & il eſt devot: tout ſe regle par la mode.

¶ Celuy qui depuis quelque temps à la Cour estoit devot, & par là contre toute raison peu éloigné du ridicule, pouvoit-il esperer de devenir à la mode ?

¶ De quoy n'est point capable un Courtisan dans la veuë de sa fortune, si pour ne la pas manquer il devient devot.

¶ Quand le Courtisan sera humble, gueri du faste & de l'ambition ; qu'il n'établira point sa fortune sur la ruine de ses concurrens, qu'il sera équitable, soulagera ses vassaux, payera ses creanciers ; qu'il ne sera ny fourbe ny médisant ; qu'il renoncera aux grands repas & aux amours illegitimes ; qu'il priera autrement que des lévres, & mesme hors de la presence du Prince : alors il me persuadera qu'il est devot.

¶ L'on croit que la devo-

tion de la Cour inſpirera enfin la reſidence.

¶ C'eſt une choſe délicate à un Prince Religieux de reformer la Cour & la rendre pieuſe : inſtruit juſques où le Courtiſan veut luy plaire, & aux dépens de quoy il feroit ſa fortune, il le ménage avec prudence, il tolere, il diſſimule de peur de le jetter dans l'hypocriſie ou le ſacrilege ; il attend plus de Dieu & du temps, que de ſon zele & de ſon induſtrie.

DE QUELQUES USAGES.

IL y a des gens qui n'ont pas le moyen d'estre * nobles.

* Secretaires du Roy

Il y en a de tels que s'ils eussent obtenu six mois de delay de leurs creanciers, ils estoient nobles †.

† Veterans

Quelques autres se couchent roturiers, & se levent nobles *.

* Veterans

Combien de nobles dont le pere & les aînez sont roturiers?

¶ Il suffit de n'estre point né dans une ville, mais sous une chaumiere répanduë dans la campagne, ou sous une ruine qui trempe dans un marecage & qu'on appelle Château, pour estre crû noble sur sa parole.

¶ Le besoin d'argent a reconcilié la noblesse avec la roture, & a fait évanoüir la preu-

ve des quatre quartiers.

¶ Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux ; & si elle n'est pas vertu ; c'est peu de chose.

¶ Que les saletez des Dieux, la Venus, le Ganimede, & les autres nuditez du Carache ayent esté faites pour les Princes de l'Eglise, & les successeurs des Apostres ; le Palais Farnese en est la preuve.

¶ Il y a plus de retribution dans les Parroisses pour un mariage que pour un baptême ; & plus pour un baptême que pour la confession : l'on diroit que ce soit un tau sur les Sacremens, qui semblent par là être appreciez. Ce n'est rien au fond que cet usage ; & ceux qui reçoivent pour les choses saintes ne croyent point les vendre, comme ceux qui donnent ne pensent point à les acheter ; ce

ſont peut-eſtre de mauvaiſes apparences, & qui choquent quelques eſprits.

¶ Les belles choſes le ſont moins hors de leur place : les bienſeances mettent la perfection, & la raiſon met les bienſeances. Ainſi l'on n'entend point une gigue à la Chappelle, ny dans un Sermon des tons de theatre : l'on ne voit point d'images * profanes dans les Temples ; ny à des perſonnes conſacrées à l'Egliſe le train & l'équipage d'un cavalier.

* Tapiſſeries.

¶ L'on ne voit point faire de vœux ny de pelerinages, pour obtenir d'un Saint d'avoir l'eſprit plus juſte, l'ame plus reconnoiſſante ; d'eſtre plus équitable & moins malfaiſant ; d'être gueri de la vanité, de l'inquietude d'eſprit, & de la mauvaiſe raillerie.

¶ Il y a déja long-temps que

l'on improuve les Medecins, & que l'on s'en ſert ; le theatre & la ſatyre ne touchent point à leurs penſions ; ils dotent leurs filles, placent leurs fils aux Parlemens & dans la Prelature, & les railleurs eux-meſmes fourniſſent l'argent. Ceux qui ſe portent bien deviennent malades, il leur faut des gens dont le métier ſoit de les aſſeurer qu'ils ne mourront point : tant que les hommes pourront mourir, & qu'ils aimeront à vivre, le Medecin ſera raillé, & bien payé.

¶ Il eſtoit délicat autrefois de ſe marier, c'eſtoit un long établiſſement, une affaire ſerieuſe, & qui meritoit qu'on y penſât : l'on étoit pendant toute ſa vie le mary de ſa femme, bonne ou mauvaiſe : meſme table, meſme demeure, meſme lit ;

l'on n'en estoit point quitte pour une pension : avec des enfans & un ménage complet l'on n'avoit pas les apparences & les delices du celibat.

¶ Dans ces jours qu'on appelle saints le Moine confesse, pendant que le Curé tonne en Chaire contre le Moine & ses adherans: telle femme pieuse sort de l'Autel, qui apprend au Prône qu'elle vient de faire un sacrilege. N'y a-t'il point dans l'Eglise une puissance à qui il appartienne ou de faire taire le Pasteur, ou de suspendre pour un temps le pouvoir du Barnabite ?

¶ Quelle idée plus bizarre que de se representer une foule de Chrétiens de l'un & de l'autre sexe, qui se rassemblent à certains jours dans une salle pour y applaudir à une troupe d'excommuniez, qui ne le

sont que par le plaisir qu'ils leur donnent, & dont ils sont déja payez d'avance. Il me semble qu'il faudroit ou fermer les theatres, ou prononcer moins severement sur l'état des Comediens.

¶ Il y a depuis long-temps dans le monde une maniere * de faire valoir son bien qui continuë toûjours d'estre pratiquée par d'honnestes gens, & d'estre condamnée par d'habiles Docteurs.

* Billets & obligations

¶ Le devoir des Juges est de rendre la justice ; leur métier de la differer : quelques-uns sçavent leur devoir, & font leur métier.

¶ Celuy qui sollicite son Juge ne luy fait pas honneur ; car ou il se défie de ses lumieres, & mesme de sa probité ; ou il cherche à le prévenir ; ou il luy demande une injustice.

¶ Une belle maxime pour le Palais, utile au public, remplie de raiſon, de ſageſſe, & d'équité, ce ſeroit préciſément la contradictoire de celle qui dit, que la forme emporte le fond,

¶ Il n'eſt pas abſolument impoſſible, qu'une perſonne qui ſe trouve dans une grande faveur perde un procés.

¶ L'on ne peut gueres charger l'enfance de la connoiſſance de trop de langues, & il me ſemble que l'on devroit mettre toute ſon application à l'en inſtruire : elles ſont utiles à toutes les conditions des hommes, & elles leur ouvrent également l'entrée ou à une profonde ou à une facile & agréable erudition. Si l'on remet cet étude ſi penible à un âge un peu plus avancé, & qu'on appelle la jeuneſſe ; ou l'on n'a

pas la force de l'embraſſer par choix, ou l'on n'a pas celle d'y perſeverer ; & ſi l'on y perſevere, c'eſt conſumer à la recherche des langues le meſme temps qui eſt conſacré à l'uſage que l'on en doit faire ; c'eſt borner à la ſcience des mots un un âge qui veut déja aller plus loin, & qui demande des choſes ; c'eſt au moins avoir perdu les premieres & les plus belles années de ſa vie. Un ſi grand fond ne ſe peut bien faire, que lorſque tout s'imprime dans l'ame naturellement, & profondement ; que la memoire eſt neuve, prompte, & fidelle; que l'eſprit & le cœur ſont encore vuides de paſſions, de ſoins & de deſirs, & que l'on eſt déterminé à de longs travaux par ceux de qui l'on dépend. Je ſuis perſuadé que le petit nombre d'habiles

& le grand nombre de gens superficiels vient de l'oubly de cette pratique.

DE LA CHAIRE.

LE discours Chrétien est devenu un spectacle ; cette tristesse Evangelique qui en est l'ame, ne s'y remarque plus ; elle est suppleé par l'avantage de la mine, par les inflexions de la voix, par la regularité du geste, par le choix des mots, & par les longues énumerations : on n'écoute plus serieusement la parole sainte ; c'est une sorte d'amusement entre mille autres, c'est un jeu où il y a de l'émulation & des parieurs.

¶ L'on fait assaut d'Eloquence jusques au pied de l'Autel, & dans la Chaire de la verité : celuy qui écoute s'établit ju-

ge de celuy qui prêche, pour condamner ou pour applaudir ; & n'eſt pas plus converti par le diſcours qu'il favoriſe que par celuy à qui il eſt contraire. L'Orateur plaît aux uns, déplaît aux autres, & convient avec tous en une choſe ; que comme il ne cherche point à les rendre meilleurs, ils ne penſent pas auſſi à le devenir.

¶ Juſqu'à ce qu'il revienne un homme qui avec un ſtyle nourri des ſaintes Ecritures explique au peuple la parole divine uniment & familierement, les Orateurs & les Declamateurs ſeront ſuivis.

¶ Les citations profanes, les froides alluſions, le mauvais pathetique, les antitheſes, les figures outrées ont fini ; les portraits finiront, & feront place à une ſimple explication de l'Evangile, jointe aux mouve-

mens qui inſpirent la converſion.

C'eſt avoir de l'eſprit que de plaire au peuple dans un Sermon par un ſtyle fleuri, une morale enjoüée, des figures reïterées, des traits brillants, & de vives deſcriptions ; mais ce n'eſt point en avoir aſſez. Un meilleur eſprit condamne dans les autres, & neglige pour ſoy ces ornemens étrangers, indignes de ſervir à l'Evangile ; il prêche ſimplement, fortement, chrétiennement.

¶ L'Orateur fait de ſi belles images de certains deſordres, y fait entrer des circonſtances ſi delicates, met tant d'eſprit, de tour, & de raffinement dans celuy qui peche ; que ſi je n'ay pas de pente à vouloir reſſembler à ſes portraits, j'ay beſoin du moins que quelque Apôtre avec un ſtyle plus Chré-

tien me degoûte des vices dont l'on m'avoit fait une peinture ſi agreable.

¶ La morale douce & relâchée tombe avec celuy qui la prêche ; elle n'a rien qui réveille & qui pique la curioſité d'un homme du monde, qui craint moins qu'on ne penſe une doctrine ſevere, & qui l'aime meſme dans celuy qui fait ſon devoir en l'annonçant : il ſemble donc qu'il y ait dans l'Egliſe comme deux états qui doivent la partager ; celuy de dire la verité dans toute ſon étenduë, ſans égards, ſans déguiſement ; celuy de l'écouter avidément, avec gouſt, avec admiration, avec eloges, & de n'en faire cependant ny pis ny mieux.

¶ *Theodule* a moins reüſſi que quelques uns de ſes Auditeurs ne l'apprehendoient, ils

ſont contens de luy & de ſon diſcours, & il a mieux fait à leur gré que de charmer l'eſprit & les oreilles, qui eſt de flatter leur jalouſie.

¶ Le métier de la parole reſſemble en une choſe à celuy de la guerre; il y a plus de riſque qu'ailleurs, mais la fortune y eſt plus rapide.

¶ Si vous eſtes d'une certaine qualité, & que vous ne vous ſentiez point d'autres talens que celuy de faire de froids diſcours, prêchez : il n'y a rien de pire pour ſa fortune que d'eſtre entierement ignoré. *Theodore* a eſté payé de ſes mauvaiſes phraſes & de ſon ennuyeuſe monotonie.

¶ L'on a eu de grands Evêchez par un merite de Chaire qui preſentement ne vaudroit pas à ſon homme une ſimple prebende.

Le

¶ Le nom de ce Panegyriſte ſemble gemir ſous le poids des titres dont il eſt accablé, leur grand nombre remplit de vaſtes affiches qui ſont diſtribuées dans les maiſons, ou que l'on lit par les ruës en caracteres monſtrueux, & qu'on ne peut non plus ignorer que la place publique; quand ſur une ſi belle montre l'on a ſeulement eſſayé du perſonnage, & qu'on l'a un peu écouté, l'on reconnoiſt qu'il manque au dénombrement de ſes qualitez, celle de mauvais Predicateur.

¶ L'Orateur cherche par ſes diſcours un Eveſché; l'Apoſtre fait des converſions, il merite de trouver ce que l'autre cherche.

¶ L'on voit des Clercs * revenir de quelques Provinces où ils n'ont pas fait un long ſejour;

* Eccleſiaſtiques.

vains des converſions qu'ils ont trouvées toutes faites, comme de celles qu'ils n'ont pû faire ſe comparer déja aux VINCENS & aux XAVIERS, & ſe croire des hommes Apoſtoliques : de ſi grands travaux & de ſi heureuſes miſſions ne ſeroient pas à leur gré payées d'une Abbaye.

¶ Un Clerc mondain ou irreligieux, s'il monte en Chaire, eſt declamateur.

Il y a au contraire des hommes ſaints, & dont le ſeul caractere eſt efficace pour la perſuaſion : ils paroiſſent, & tout un peuple qui doit les écouter eſt déja émû & comme perſuadé par leur preſence ; le diſcours qu'ils vont prononcer fera le reſte.

DES ESPRITS FORTS.

LEs Eſprits forts ſçavent-ils qu'on les appelle ainſi par ironie ? quelle plus grande foibleſſe que d'eſtre incertains quel eſt le principe de ſon eſtre, de ſa vie, de ſes ſens, de ſes connoiſſances, & quelle en doit eſtre la fin ? quel découragement plus grand que de douter ſi ſon ame n'eſt point matiere comme la pierre & le reptile, & ſi elle n'eſt point corruptible comme ces viles creatures ? n'y a-t'il pas plus de force & plus de grandeur à recevoir dans noſtre eſprit l'idée d'un eſtre ſuperieur à tous les eſtres, qui les a tous faits, & à qui tous ſe doivent rapporter ? d'un eſtre ſouverainement parfait, qui eſt pur, qui n'a

point commencé & qui ne peut finir, dont nostre ame est l'image, & mesme une portion comme esprit, & comme immortelle.

¶ L'on doute de Dieu dans une pleine santé, comme l'on doute que ce soit pecher que d'avoir un commerce avec une personne libre*: quand l'on devient malade, & que l'hydropisie est formèe, l'on quitte sa concubine, & l'on croit en Dieu.

¶ Il faudroit s'éprouver & s'examiner tres-serieusement avant que de se declarer esprit fort ou libertin, afin au moins & selon ses principes de finir comme l'on a vêcu; ou si l'on ne se sent pas la force d'aller si loin, se resoudre de vivre comme l'on veut mourir.

¶ Toute plaisanterie dans un homme mourant est hors de sa

* Une fille

place ; si elle roule sur de certains chapitres, elle est funeste. C'est une extrême misere que de donner à ses dépens à ceux que l'on laisse, le plaisir d'un bon mot.

¶ Il y a eu de tout temps de ces gens d'un bel esprit, & d'une agreable litterature ; esclaves des Grands dont ils ont épousé le libertinage & porté le joug toute leur vie contre leurs propres lumieres & contre leur conscience : ces hommes n'ont jamais vêcu que pour d'autres hommes, & ils semblent les avoir regardez comme leur Dieu & leur derniere fin. Ils ont eu honte de se sauver à leurs yeux, de paroistre tels qu'ils estoient peut-être dans le cœur, & ils se sont perdus par deference ou par foiblesse. Y a-t'il donc sur la terre des Grands assez grands, & des Puissans

aſſez puiſſans pour meriter de nous que nous croyions, & que nous vivions à leur gré, ſelon leur gouſt & leurs caprices, & que nous pouſſions la complaiſance plus loin, en mourant non de la maniere qui eſt la plus ſeure pour nous, mais de celle qui leur plaiſt davantage,

¶ J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun & les grandes regles, qu'ils ſceuſſent plus que les autres, qu'ils euſſent des raiſons claires, & de ces argumens qui emportent conviction.

¶ Je voudrois voir un homme ſobre, moderé, chaſte, équitable prononcer qu'il n'y a point de Dieu ; il parleroit du moins ſans intereſt : mais cet homme ne ſe trouve point.

¶ J'aurois une extrême curioſité de voir celuy qui ſeroit

perſuadé que Dieu n'eſt point; il me diroit du moins la raiſon invincible qui a ſçû le convaincre.

¶ L'impoſſibilité où je ſuis de prouver que Dieu n'eſt pas, me découvre ſon exiſtence.

¶ Je ſens qu'il y a un Dieu, & je ne ſens pas qu'il n'y en ait point, cela me ſuffit, tout le raiſonnement du monde m'eſt inutile ; je conclus que Dieu exiſte : cette concluſion eſt dans ma nature; j'en ay reçû les principes trop aiſément dans mon enfance, & je les ay conſervez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé pour les ſoupçonner de fauſſeté : mais il y a des eſprits qui ſe defont de ces principes ; c'eſt une grande queſtion s'il s'en trouve de tels ; & quand il ſeroit ainſi, cela prouve ſeule-

ment qu'il y a des monſtres.

¶ L'atheiſme n'eſt point : les Grands qui en ſont le plus plus ſoupçonnez ſont trop pareſſeux pour decider en leur eſprit que Dieu n'eſt pas ; leur indolence va juſques à les rendre froids & indifferens ſur cet article ſi capital, comme ſur la nature de leur ame, & ſur les conſequences d'une vraye Religion : ils ne nient ces choſes, ny ne les accordent, ils n'y penſent point.

¶ Les hommes ſont-ils aſſez bons, aſſez fideles, aſſez équitables pour devoir y mettre toute noſtre confiance, & ne pas deſirer du moins que Dieu exiſtât, à qui nous puſſions appeller de leurs jugemens, & avoir recours quand nous en ſommes perſecutez ou trahis.

¶ Si l'on nous aſſuroit que le

motif ſecret de l'Ambaſſade des Siamois a eſté d'exciter le Roy tres-Chrétien à renoncer au Chriſtianiſme ; à permettre l'entrée de ſon Royaume aux Talapoins, qui euſſent penetré dans nos maiſons pour perſuader leur Religion à nos femmes, à nos enfans & à nous-mêmes par leurs livres par & leurs entretiens ; qui euſſent élevé des Pagodes au milieu des villes, où ils euſſent placé des figures de metal pour y eſtre adorées ; avec quelles riſées & quel étrange mépris n'entendrions-nous pas des choſes ſi extravagantes ? Nous faiſons cependant ſix mille lieuës de mer pour la converſion des Indes, des Royaumes de Siam, de la Chine & du Japon ; c'eſt à dire pour faire tres-ſerieuſement à tous ces peuples des propoſitions qui doivent leur

paroiſtre tres-folles & tres-ridicules : ils ſupportent neanmoins nos Religieux & nos Preſtres, ils les écoutent quelquefois, leur laiſſent bâtir leurs Egliſes, & faire leurs miſſions : qui fait cela en eux & en nous, ne ſeroit-ce point la force de la verité ?

¶ Il y a deux mondes : l'un où l'on ſejourne peu, & dont l'on doit ſortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientoſt entrer pour n'en jamais ſortir : la faveur, l'autorité, les amis, la haute reputation, les grands biens ſervent pour le premier monde ; le mépris de toutes ces choſes ſert pour le ſecond. Il s'agit de choiſir.

¶ Qui a vêcu un ſeul jour a vêcu un ſiecle ; meſme Soleil, meſme terre, meſme monde, meſmes ſenſations ; rien ne reſſemble mieux à aujourd'huy

que demain : il y auroit quelque curioſité à mourir, c'eſt à dire à n'eſtre plus un corps, mais à eſtre ſeulement eſprit: l'homme cependant impatient de la nouveauté n'eſt point curieux ſur ce ſeul article ; né inquiet & qui s'ennuye de tout il ne s'ennuye point de vivre, il conſentiroit peut-eſtre à vivre toûjours ; ce qu'il voit de la mort le frappe plus violemment que ce qu'il en ſçait ; la maladie, la douleur, le cadavre le dégoûtent de la connoiſſance d'un autre monde : il faut tout le ſerieux de la Religion pour le reduire.

¶ Si Dieu avoit donné le choix ou de mourir ou de toûjours vivre ; aprés avoir meditté profondément ce que c'eſt que de ne voir nulle fin à la pauvreté, à la dépendance, à l'ennuy, à la maladie ; ou de

n'essayer des richesses, de la grandeur, des plaisirs, & de la santé que pour les voir changer inviolablement, & par la revolution des temps en leurs contraires, & estre ainsi le joüet des biens & des maux ; l'on ne sçauroit gueres à quoy se resoudre. La nature nous fixe, & nous oste l'embarras de choisir; & la mort qu'elle nous rend necessaire est encore adoucie par la Religion.

¶ La Religion est vraye, ou elle est fausse; si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà si l'on veut soixante années perduës pour l'homme de bien, le Chartreux, ou le Solitaire ; ils ne courent pas un autre risque: mais si elle est fondée sur la verité mesme, c'est alors un épouventable malheur pour l'homme vicieux ; l'idée seule des maux qu'il se prepare me trou-

ble l'imagination ; la pensée est trop foible pour les concevoir, & les paroles trop vaines pour les exprimer. Certes en supposant mesme dans le monde moins de certitude qu'il ne s'en trouve en effet sur la verité de la Religion, il n'y a point pour l'homme un meilleur parti que la vertu.

¶ Je ne sçay si ceux qui osent nier Dieu meritent qu'on s'efforce de le leur prouver, & qu'on les traite plus serieusement que l'on a fait dans ce chapitre : l'ignorance qui est leur caractere les rend incapables des principes les plus clairs & des raisonnemens les mieux suivis : je consens neanmoins qu'ils lisent celuy que je vais faire, pourvû qu'ils ne se persuadent pas que c'est tout ce que l'on pouvoit dire sur une verité si éclatante.

Il y a quarante ans que je n'estois point, & qu'il n'étoit point en moy de pouvoir jamais estre, comme il ne dépend pas de moy qui suis une fois de n'estre plus ; J'ay donc commencé, & je continuë d'être par quelque chose qui est hors de moy, qui durera aprés moy, qui est meilleur & plus puissant que moy : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Peut-estre que moy qui existe, n'existe ainsi que par la force d'une nature universelle qui a toûjours esté telle que nous la voyons, en remontant jusques à l'infinité des temps : mais cette nature ou elle est seulement esprit, & c'est Dieu ; ou elle est matiere, & ne peut par consequent avoir creé mon esprit ; ou elle est un composé de matiere & d'esprit : & alors ce

qui eſt eſprit dans la nature, je l'appelle Dieu.

Peut-eſtre auſſi que ce que j'appelle mon eſprit, n'eſt qu'une portion de matiere qui exiſte par la force d'une nature univerſelle qui eſt auſſi matiere, qui a toûjours eſté, & qui ſera toûjours telle que nous la voyons, & qui n'eſt point Dieu: mais du moins faut-il m'accorder que ce que j'appelle mon eſprit, quelque choſe que ce puiſſe eſtre, eſt une choſe qui penſe, & que s'il eſt matiere, il eſt neceſſairement une matiere qui penſe; car l'on ne me perſuadera point qu'il n'y ait pas en moy quelque choſe qui penſe, pendant que je fais ce raiſonnement. Or ce quelque choſe qui eſt en moy, & qui penſe, s'il doit ſon eſtre & ſa conſervation à une nature univerſelle qui a toûjours eſté & qui ſera

toûjours, laquelle il reconnoiſſe comme ſa cauſe, il faut indiſpenſablement que ce ſoit à une nature univerſelle ou qui penſe, ou qui ſoit plus noble & plus parfaite que ce qui penſe; & ſi cette nature ainſi faite eſt matiere, l'on doit encore conclure que c'eſt une matiere univerſelle qui penſe, ou qui eſt plus noble & plus parfaite que ce qui penſe.

Je continuë & je dis, cette matiere telle qu'elle vient d'être ſuppoſée, ſi elle n'eſt pas un eſtre chimerique, mais réel, n'eſt pas auſſi imperceptible à tous les ſens; & ſi elle ne ſe découvre pas par elle-meſme, on la connoiſt du moins dans le divers arrangement de ſes parties qui conſtituë les corps, & qui en fait la difference, elle eſt donc elle meſme tous ces differens corps; & comme el-

le eſt une matiere qui penſe ſelon la ſuppoſition, ou qui vaut mieux que ce qui penſe, il s'enſuit qu'elle eſt telle du moins ſelon quelques-uns de ces corps, & par une ſuite neceſſaire ſelon tous ces corps ; c'eſt à dire qu'elle penſe dans les pierres, dans les metaux, dans les mers, dans la terre, dans moy-meſme qui ne ſuis qu'un corps comme dans toutes les autres parties qui la compoſent : C'eſt donc à l'aſſemblage de ces parties ſi terreſtres, ſi groſſieres, ſi corporelles, qui toutes enſemble ſont la matiere univerſelle, ou ce monde viſible que je dois ce quelque choſe qui eſt en moy, & qui penſe, & que j'appelle mon eſprit ; ce qui eſt abſurde.

Si au contraire cette nature univerſelle, quelque choſe que ce puiſſe eſtre, ne peut pas eſtre

tous ces corps, ny aucun de ces corps; il ſuit de là qu'elle n'eſt point matiere, ny perceptible par aucun des ſens: ſi cependant elle penſe, ou ſi elle eſt plus parfaite que ce qui penſe, je conclus encore qu'elle eſt eſprit, ou un eſtre meilleur & plus accompli que ce qui eſt eſprit: ſi d'ailleurs il ne reſte plus à ce qui penſe en moy, & que j'appelle mon eſprit, que cette nature univerſelle à qui il puiſſe remonter pour rencontrer ſa premiere cauſe & ſon unique origine, parce qu'il ne trouve point ſon principe en ſoy, & qu'il le trouve encore moins dans la matiere, ainſi qu'il a eſté démontré; alors je ne diſpute point des noms, mais cette ſource originaire de tout eſprit, qui eſt eſprit elle-meſme, & qui eſt plus excellente que tout eſprit; je l'appelle Dieu.

En un mot je penſe ; donc Dieu exiſte : car ce qui penſe en moy, je ne le dois point à moy-meſme ; parce qu'il n'a pas plus dépendu de moy de me le donner une premiere fois, qu'il dépend encore de moy de me le conſerver un ſeul inſtant ; je ne le dois point à un eſtre qui ſoit au deſſus de moy, & qui ſoit matiere, puis qu'il eſt impoſſible que la matiere ſoit au deſſus de ce qui penſe ; je le dois donc à un eſtre qui eſt au deſſus de moy, & qui n'eſt point matiere ; & c'eſt Dieu.

¶ De ce qu'une nature univerſelle qui penſe exclut de ſoy generalement tout ce qui eſt matiere, il ſuit neceſſairement qu'un eſtre particulier qui penſe ne peut pas auſſi admettre en ſoy la moindre matiere: Car bien qu'un eſtre univerſel qui

penſe renferme dans ſon idée infiniment plus de grandeur, de puiſſance, d'indépendance, & de capacité qu'un eſtre particulier qui penſe, il ne renferme pas neanmoins une plus grande excluſion de matiere; puiſque cette excluſion dans l'un & l'autre de ces deux êtres eſt auſſi grande qu'elle peut eſtre & comme infinie; & qu'il eſt autant impoſſible que ce qui penſe en moy ſoit matiere, qu'il eſt inconcevable que Dieu ſoit matiere: ainſi comme Dieu eſt eſprit, mon ame auſſi eſt eſprit.

¶ Je ne ſçay point ſi le chien choiſit, s'il ſe reſſouvient, s'il affectionne, s'il craint, s il imagine, s'il penſe: quand donc l'on me dit que toutes ces choſes ne ſont en luy ny paſſions, ny ſentiment, mais l'effet naturel & neceſſaire de la diſpoſition de ſa machine preparée

par le divers arrangement des parties de la matiere, je puis au moins acquieſcer à cette doctrine: mais je penſe, & je ſuis certain que je penſe; or quelle proportion y a-t'il de tel ou de tel arrangement des parties de la matiere, c'eſt à dire d'une étenduë ſelon toutes ſes dimenſions, qui eſt longue, large, & profonde, & qui eſt diviſible dans tous ces ſens, avec ce qui penſe.

¶ Si tout eſt matiere, & ſi la penſée en moy comme dans tous les autres hommes n'eſt qu'un effet de l'arrangement des parties de la matiere, Qui a mis dans le monde toute autre idée que celle des choſes materielles? la matiere a-t'elle dans ſon fond une idée auſſi pure, auſſi ſimple, auſſi immaterielle qu'eſt celle de l'eſprit? comment peut-elle eſtre le principe

de ce qui la nie & l'exclut de ſon propre eſtre ? comment eſt-elle dans l'homme ce qui penſe? c'eſt à dire, ce qui eſt à l'homme meſme une conviction qu'il n'eſt point matiere.

¶ Il y a des eſtres qui durent peu, parce qu'ils ſont compoſez de choſes tres-differentes, & qui ſe nuiſent reciproquement : il y en a d'autres qui durent davantage parce qu'ils ſont plus ſimples, mais ils periſſent parce qu'ils ne laiſſent pas d'avoir des parties ſelon leſquelles ils peuvent eſtre diviſez. Ce qui penſe en moi doit durer beaucoup, parce que c'eſt un eſtre pur, exempt de tout mélange & de toute compoſition ; & il n'y a pas de raiſon qu'il doive perir, car qui peut corrompre ou ſeparer un eſtre ſimple, & qui n'a point de parties.

¶ L'ame voit la couleur par

l'organe de lœil, & entend les ſens par l'organe de l'oreille; mais elle peut ceſſer de voir ou d'entendre, quand ces ſens ou ces objets luy manquent, ſans que pour cela elle ceſſe d'eſtre, parce que l'ame n'eſt point préciſément ce qui voit la couleur, ou ce qui entend les ſons; elle n'eſt que ce qui penſe: or comment peut-elle ceſſer d'être telle? ce n'eſt point par le defaut de l'organe, puis qu'il eſt prouvé qu'elle n'eſt point matiere; ny par le defaut d'objet, tant qu'il y aura un Dieu & des éternelles veritez: elle eſt donc incorruptible.

¶ Je ne conçois point qu'une ame que Dieu a voulu remplir de l'idée de ſon eſtre infini, & ſouverainement parfait, doive eſtre aneantie.

¶

Si l'on ne goûte point ces remarques que j'ay écrites, je m'en étonne : & si on les goûte, je m'en étonne de mesme.

BIBLIOTHEQUE ROYALE I

FIN.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr grace & Privilege du Roy, en date du 8. Octobre 1687. Signé, DUGONO: il est permis à ESTIENNE MICHALLET, Imprimeur du Roy, & Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé, *Les Caracteres de Theophraste, avec les Caracteres ou les Mœurs de ce siecle*: avec deffences à tous autres de l'imprimer, vendre ou debiter sans le consentement dudit Exposant, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interests, & de trois mille livres d'amende.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris.

Signé COIGNARD, Syndic.

Q

Dissertation

Ignoti 28

3

THÉOPHRATE

LES

CARACTÈRES

P. 1688